

Introduction à la lecture de la Bible

La Bible, un best-seller méconnu.

Paradoxe de la Bible. C'est l'ouvrage le plus traduit : en 400 langues environ en version complète, en 2200 langues si l'on compte les traductions partielles.

C'est l'ouvrage le plus acheté. Environ 50 millions d'exemplaires diffusés par an dans le monde!!! Rien qu'en France près de 300.000 par an.

Il y a eu cette année dans un pays scandinave (je ne sais plus lequel) la sortie d'une nouvelle édition. Les éditeurs avaient prévus quelques milliers d'exemplaires. O surprise dès sa sortie ce livre a été pris d'assaut et s'est trouvé épuisé en quelques jours. Les éditeurs ont dû rééditer et multiplier par 10 leur prévision de vente.

Autre paradoxe de ce Livre considéré parfois comme archaïque - effectivement certains passages remontent pratiquement à l'origine de l'écriture, vers 1200 av. J.C. - le nombre d'éditions, le nombre de traductions partout dans le monde, est en croissance exponentielle disons depuis 1950. Il y a eu beaucoup... beaucoup plus de traductions ces cinquante dernières années que pendant les 20 siècles qui ont précédé! Sans compter maintenant le nombre de sites internet, les revues, les CD qui lui sont consacrés.

C'est aussi et de très loin le Livre le plus étudié : des milliers de chercheurs surtout depuis cette dernière centaine d'années. Ce sont bien sûr des théologiens, des philosophes, des exégètes, des archéologues, mais aussi, et c'est nouveau, des ethnologues, des anthropologues, des psychiatres, des psychanalystes.

Mais est-ce pour autant le plus lu ? Est-ce par ce qu'il est acheté qu'il sera lu ? On peut avoir des doutes car je ne sais pas si vous avez essayé, mais lire ça, tout seul, dans son coin ce n'est pas évident. Dans le meilleur des cas vous lirez quelques pages, ... mais il y en a plusieurs milliers à lire !

Certes de nombreux extraits sont lus dans le cadre de cérémonies religieuses, mais d'une part il y a de moins en moins de monde dans les églises, les temples ou les synagogues, et d'autre part ces extraits lus dans ces lieux religieux ne permettent pas aux non-initiés d'en percevoir toute la portée. En effet, sortis de leurs contextes historiques, ces textes risquent au mieux de ne pas être bien compris, au pire de mener à des contre-sens très préjudiciables. En prenant un verset, en le sortant de son contexte on peut faire dire à la Bible ... et donc à Dieu (ce qui est tout de même un peu embêtant et dangereux), tout ce que l'on veut et à peu près n'importe quoi !

Une première disposition d'esprit pour aborder ces textes est de nous libérer autant que possible de nos idéologies et de nos préjugés. C'est là une première difficulté mais il y en a d'autres, car il faudra surmonter le décalage culturel entre ces textes très anciens où le religieux, le sacré sont omniprésents et notre monde laïque où la pratique religieuse tient de moins en moins de place. La tentation est forte devant ces difficultés de lecture de laisser ces

textes dans l'ombre de leurs archaïsmes, considérant qu'ils n'ont plus grand-chose à nous apporter. Et pourtant ...

La Bible, fondement de notre culture et de notre civilisation.

Sans se tromper on peut dire que la rencontre de cette culture juive avec la pensée philosophique grecque est le fondement de notre propre culture.

Ce ne sont peut-être que des détails, mais ils sont symptomatiques : nous utilisons dans notre langue, le plus souvent sans le savoir, un grand nombre d'expressions, d'images, de symboles qui viennent de la Bible.

Plus remarquable encore ces textes sont à l'origine de certaines langues elles-mêmes, je veux dire par là que la Bible fut le premier texte écrit dans une langue donnée et de ce fait, la langue s'est trouvée normalisée, fixée par cette traduction de la Bible. C'est le cas notamment de l'Allemand et de l'Anglais. C'est Luther au 16^{ième} s. qui fixa les fondements de la langue allemande avec sa traduction de la Bible. En Angleterre, les hébraïsmes qui paraît-il truffent la syntaxe anglaise s'expliquent par l'écriture de « la Bible du roi Jacques » en 1611.

Les arts, que ce soit la peinture, la musique ou la sculpture, furent au moins jusqu'au siècle dernier des « arts sacrés » où l'arrière-plan biblique était omniprésent. Ces œuvres d'ailleurs avaient très souvent une fonction pédagogique. Elles étaient le support de l'enseignement populaire de la Bible. Le texte lui-même étant écrit exclusivement en latin jusqu'au 16^{ième}, son accès direct était de fait réservé aux clercs. La transmission de son contenu s'opérait certes dans les églises par les sermons de ces derniers, mais aussi par des peintures, des chants ou des sculptures. L'architecture elle-même avec les cathédrales répond clairement à cette mission d'enseignement biblique.

De même l'Histoire de notre civilisation occidentale que l'on appelle « la Chrétienté », avec ses grandeurs mais aussi ses aléas tragiques ne peut se comprendre si l'on ignore l'arrière-plan religieux, biblique de ces événements. En quelques traits très grossiers on peut le noter dans quelques grands tournants de notre histoire :

- naissance du christianisme issu d'un schisme entre différents courants judaïques. Le christianisme séparé du judaïsme devient une nouvelle religion qui très rapidement se diffuse dans tout le pourtour méditerranéen.

- conversion de l'empereur romain Constantin au christianisme. La rencontre de la pensée philosophique grecque, du religieux chrétien et du pouvoir politique romain vont donner naissance à l'« Occident chrétien ».

- les liens de dépendance des rois et empereurs par rapport à la papauté et leur volonté soit de s'en affranchir soit d'instrumentaliser cette relation à leur profit politique tiendront une grande place dans le jeu politique des pays qui constituent l'Europe.

- Les divisions au sein du christianisme au 16^{ième} siècle suite aux dérives du pouvoir papal, instrumentalisées par des ambitions politiques vont provoquer les guerres de religion. Sous Louis XIV, la lecture directe de la Bible sans médiation cléricale était considérée comme un acte de rébellion et pouvait entraîner l'envoi aux galères du lecteur. L'exil de populations entières qui s'en suivit est à l'origine de l'essor du monde anglo-saxon très attaché à la Bible.

- La révolution française et sa tentative (partiellement ratée) de faire table rase de tout ce qui constituait cette « chrétienté » : les fêtes, le pouvoir des religieux, leurs monuments, etc...

- Début de XXIème en France, 1905, séparation de l'Eglise et de l'état. Ce fût le début de la fin de la « chrétienté », dont la caractéristique était cette osmose entre les pouvoirs intellectuels, politiques et religieux.

Cela peut paraître très paradoxal et à première vue choquant, mais je pense que l'on peut trouver l'origine de notre athéisme moderne dans la Bible elle-même. En effet la Bible va progressivement modifier en profondeur le rapport primitif de l'homme avec le sacré, avec la religion. Ce serait un peu long de développer ce paradoxe, mais c'est un fait historique que l'athéisme ne s'est développé que dans cet univers judéo-chrétien.

La Bible ? Non pas un livre mais une bibliothèque.

Le terme de Bible vient du grec « Biblia » qui signifie « des livres », il s'agit donc d'une collection de livres, c'est la première bibliothèque. Le terme même de *bibliothèque* postérieur au mot « Bible » a été créé parce que le mot Bible désignait une collection de livres particulière. Il a fallu inventer un autre mot, ce fut « bibliothèque ».

Alors combien de livres dans cette collection ?

La réponse n'est pas simple. Ca dépend... !

1. D'abord, certains livres sont en plusieurs tomes. Alors si l'on compte chaque livre en plusieurs tomes (en fait des rouleaux car l'imprimerie n'existait pas!) comme un seul livre cela ne donne pas le même résultat que si l'on comptabilise chaque tome comme un livre à part entière. (Pour un contenu identique dans l'Ancien Testament. : 24 pour les juifs ; 39 pour les éditions chrétiennes)

2. Ensuite de quel Bible parle-t-on ? Celle des juifs, celle des catholiques ou celle des protestants ? Ils n'ont pas tous exactement la même Bible.

La plus grosse différence c'est celle entre juifs et chrétiens. Différences liées à l'advenue au sein du judaïsme d'un grand rabbin, un certain Jésus qui sera violemment contesté par les autorités religieuses de son époque. Ses disciples tous issus du judaïsme seront rejetés par le judaïsme officiel et ce rejet donnera naissance au christianisme. Ce christianisme reprendra tous les livres du judaïsme, qu'il appellera « Ancien Testament », mais en écrira 27 autres en l'espace de 50 ans après la mort de ce Jésus, regroupés dans ce que l'on nommera le « Nouveau Testament ».

3. Ultime difficulté pour donner un nombre précis : la bibliothèque ne s'est pas constituée comme ça, en une seule fois. Pour l'Ancien Testament, l'écriture de ces livres s'étale sur près de mille ans. Quand vous vous constituez une bibliothèque... sur quel critère vous intégrez tel ou tel livre existant ? La réponse ne va pas de soi. Dans le judaïsme la question s'est posée dès le premier siècle de notre ère, peut-être d'ailleurs en raison de l'essor du christianisme naissant.

Le critère ? Tous les livres inspirés par Dieu ! Et alors... comment sait-on si tel ou tel livre est inspiré par Dieu ? Là non plus la réponse n'est pas simple. Les débats autour de cette question furent très animés et pourtant un consensus s'établit finalement chez les juifs, qui

établirent une liste de livres dits « canoniques » (le terme grec de canon venant lui-même d'un mot hébraïque signifiant tige de roseau, c'était un instrument de mesure, une norme). Cette norme, arrêtée par les savants et les autorités religieuses juives, fut reprise intégralement par les chrétiens qui regroupèrent tous ces livres sous la dénomination « d'Ancien Testament ». Mais là où ça se complique un peu, c'est que les chrétiens vont intégrer certains textes judaïques qui n'avaient pas été retenus dans le canon juif. Ces textes on les appelle les « deutérocanoniques », c'est-à-dire deuxième canon, deuxième norme. A l'époque de la réforme, les protestants reviendront au premier canon juif en considérant que ces textes deutérocanoniques avaient moins de valeur. Aujourd'hui la plupart des bibles intègrent l'ensemble de ces textes en signalant simplement ceux qui sont justement deutérocanoniques. Leur nombre est relativement marginal par rapport à l'ensemble commun et la question n'est plus aujourd'hui objet de polémique.

Quel genre de Livre est la Bible ?

Vaste question. Le plus facile c'est de commencer par dire ce que la Bible n'est pas.

Ce n'est pas un livre de science.

Cela peut paraître évident de dire ça, vu que la science n'existait pas à ces époques. Pourtant certains courants « hyper-religieux » encore vivaces aujourd'hui sous le nom de créationnistes voudrait nous faire croire que le monde fût créé en six jours ! Eh oui ... c'est écrit dans la Bible ! Oui, sauf que l'auteur ou plus probablement les auteurs n'avaient aucune idée de la science et de nos connaissances scientifiques et que leur intention n'était certainement pas de transmettre une connaissance de ce type à leurs lecteurs. Non leur idée était de transmettre à travers un récit imagé, à l'instar des autres mythes qui circulaient à l'époque dans les civilisations environnantes, un enseignement précis sur le **sens** de la création, sur la place de l'homme dans cette création, sur les rapports de l'homme avec son créateur. Vouloir faire dire à l'image ce qu'elle ne veut pas dire, c'est trahir l'auteur. Nous y reviendrons plus tard en détail avec la lecture du premier livre, le livre de la Genèse.

Ce n'est pas un livre d'histoire au sens moderne et scientifique du terme.

Bien sûr dans la Bible, il y a de nombreux livres qui donnent un très grand nombre d'informations sur l'histoire du peuple hébreu. Mais les auteurs s'attachent beaucoup moins à l'exactitude factuelle des événements qu'à leur **sens** profond. Cela ne gêne pas du tout les auteurs de gonfler tel ou tel événement pour en faire mieux comprendre leur signification. Pour signifier ils utilisent des signes. Prenons par exemple l'usage des chiffres qui dans la culture judaïque diffère beaucoup du nôtre. Pour nous les chiffres sont un moyen de classer, de quantifier, de positionner dans le temps et dans l'espace tel ou tel événement et notre ambition est d'être le plus précis possible. La préoccupation des hébreux est autre, ils cherchent à transmettre le sens de l'histoire et pour eux les chiffres (d'ailleurs associés étroitement à leur alphabet) ont une valeur symbolique. La Bible donne beaucoup de chiffres mais vouloir en faire des informations objectives sur des quantités ou des dates exactes, c'est passer à côté de l'intention de l'auteur pour qui ces chiffres sont destinés à apporter un complément de sens (la valeur symbolique du chiffre) aux événements qu'il décrit.

Mais alors qu'en est-il de l'historicité de la Bible ?

Ça c'est le travail des historiens, des archéologues et là depuis 100 ans on peut dire qu'il y a eu un travail considérable de fait et de grandes avancées sur ce sujet. Le nombre de scientifiques qui y ont travaillé ce dernier siècle et y travaillent encore est considérable.

Leur premier travail porta sur les documents eux-mêmes. De quelle époque datent-ils ? Par qui ont-ils été écrits ?

L'historicité des documents eux-mêmes ne posent plus aujourd'hui de problèmes. Bien sûr, il n'existe pas d'originaux de ces textes, ce qui nous reste ce sont des copies... de copies... de copies de manuscrit. Mais les manuscrits sont tellement nombreux, dispersés dans tellement de lieux différents éloignés les uns des autres que leur authenticité ne fait plus débat globalement chez les scientifiques.

Pour aucun texte au monde nous n'avons autant de manuscrits et de très... très loin. Rien que pour le nouveau testament, les chercheurs disposent de plus de 20.000 manuscrits écrits en grec, latin, copte, syriaque...). Le fragment le plus ancien, un passage de l'évangile de Jean, a été daté autour de 120, soit à peine 30 ans après son écriture. Pour l'ancien testament, les découvertes de Qumran en 1947 furent incroyables. Imaginez que les manuscrits les plus anciens dont nous disposons jusque-là dataient du 9^{ième} siècle de notre ère. Avec cette découverte dans des grottes situées dans le désert de Judée à quelques dizaines de kilomètres de Jérusalem, on a retrouvé des manuscrits datant du 3^{ième} siècle avant notre ère, soit un bond en arrière de 1.200 ans. On comprend l'excitation des chercheurs ! Ils ont réussi après des années de travail à remettre au jour, entre autres, une version presque complète d'un des livres les plus longs de la Bible, le livre d'Esaië. Et bien incroyable, c'est la copie conforme de nos textes actuels, à quelques détails mineurs près ! Comment ces textes ont-ils pu se transmettre ainsi sans altérations significatives à travers les siècles ? C'est un grand mystère, en tout cas... merci à ces scribes, à ces moines qui avant l'imprimerie, ont passé toute leur vie à recopier ces textes pour nous les transmettre. Bien sûr peu de gens avaient accès directement à ces trésors et il faudra attendre l'invention de Gutenberg et le premier livre imprimé, justement la Bible, pour qu'elle soit théoriquement accessible à tout un chacun.

Si l'authenticité des manuscrits ne posent plus problème, il n'en va pas de même pour celle des faits rapportés dans ces livres. Pour juger de l'authenticité des faits rapportés dans la Bible on ne peut pas donner une réponse univoque pour toute la Bible en général. Il faut se mettre dans le contexte de chacun de ces livres : l'époque à laquelle il a été écrit, l'époque des faits qu'il rapporte, le genre littéraire, la finalité du livre, etc... Il faudra donc aborder cette question de l'authenticité des faits, au sens où nous nous l'entendons avec l'étude particulière de chacun des livres.

Ce n'est pas un livre de doctrine religieuse.

Il n'y a pas dans ces textes un catalogue fermé et exhaustif de vérités religieuses à adopter.

La Bible n'est pas un ouvrage de théologie dogmatique, ce n'est pas un catéchisme.

Cependant et nous le verrons tout au long de sa lecture, il se dégage un sens précis de la notion même de « vérité religieuse », très éloigné de ce que l'on peut mettre dans un catalogue nécessairement fermé ! L'idée de Vérité traverse toute la Bible, mais elle prend la forme d'une quête permanente collective et individuelle, où le questionnement sur les événements et les mots tient une place fondamentale. La Vérité n'apparaît pas comme un contenu **objectif**, intemporel, universel et éternel que l'on peut figer dans un texte que toute personne, quelle qu'elle soit, doit adopter littéralement. Elle apparaît plutôt comme un

cheminement, une direction, un sens que chacun doit explorer. La vérité se révèle **chez un sujet**. Elle ne tombe pas (ou pas seulement) du ciel, mais elle émerge vivante, du fond de la pâte humaine non seulement à travers l'Histoire collective avec un grand « H » mais aussi au travers de chaque histoire personnelle des individus.

Ce n'est pas un livre édifiant de sagesse ou de morale.

Certes parmi les différents livres de la Bible certains sont consacrés à l'étude de la sagesse et de la morale à l'instar d'autres courants de spiritualité qu'a connus l'humanité à travers le monde. Mais ces livres, par rapport aux autres livres de la Bible, apparaissent relativement tardivement après une longue et laborieuse évolution dont nous pourrions suivre la trace en tirant le fil de l'histoire du peuple hébreu. Cette histoire est marquée par de grands personnages comme Abraham, David, Salomon, ... dont on ne peut pas dire que les comportements furent en tout point des exemples de sagesse et de vertu morale; certains passages concernant ces illustres figures bibliques nous apparaissent même à nous aujourd'hui comme assez scabreux.

Ce n'est pas un livre pieux de prière.

Certes il y a des prières dans la Bible et il existe même un recueil complet de prières (le livre des Psaumes), mais là aussi leur lecture intégrale nous réserve des surprises. Je me souviens personnellement comment, à la sortie de l'adolescence, de passage dans un monastère avec un groupe d'étudiant et suite à un office où des psalmodies en latin m'avaient bercé agréablement semble-t-il pendant des heures, j'avais cherché à connaître le contenu des paroles. On m'en a dissuadé... trop long... trop compliqué ! Mais je me suis entêté à trouver une traduction (à l'époque ce n'était pas si facile) et là ma surprise fut grande, la douce sérénité de la psalmodie grégorienne m'avait emmené dans un univers presque céleste qui ne correspondait pas franchement au réalisme assez cru, à l'ardeur, à la violence parfois extrême des sentiments qui transparaissent de ces prières. Ceci peut expliquer que l'Eglise jusqu'à ces dernières dizaines d'années n'encourageait pas beaucoup les fidèles à lire la Bible dans le texte intégral et que les psaumes étaient chantés dans les églises... en latin. Les clercs préféraient filtrer certains passages qui pouvaient heurter la piété de leurs fidèles.

Alors c'est quoi la Bible ?

La vision en négatif que nous venons de donner de la Bible nous a ouvert quelques pistes.

Il s'agit de l'histoire d'un peuple, le peuple hébreu dont l'origine plonge dans un passé si lointain (environ deux millénaires avant notre ère) qu'il échappera pour toujours à nos moyens d'investigation scientifiques. On ne pourra jamais démontré scientifiquement qu'Abraham ou même Moïse ont réellement existé. Les plus anciennes découvertes archéologiques qui nous donnent des petits indices qui se recoupent avec l'histoire biblique remontent au 9^{ème} avant notre ère, à une époque où les hébreux avaient un territoire précis, une réelle organisation politique et administrative, bref une nation, même si comme dit la Bible elle-même, elle était « la plus petite des nations de la terre ». Alors trouver des traces d'une petite tribu de nomades des centaines d'années auparavant... c'est définitivement impossible.

Pourtant, phénomène unique dans l'histoire, ce peuple va développer pendant des siècles une **mémoire**... très créatrice et féconde de son histoire. Cette histoire commence dans un coin de

l'Irak d'aujourd'hui, par une **Parole** entre un homme, Abram, et son dieu (à l'époque chaque peuple avait son propre dieu) et ce dieu lui parle, lui demande de partir de chez lui... et lui promet, alors que sa femme est stérile, une descendance plus nombreuse que les étoiles et que le sable de la mer ! Des millénaires plus tard, des milliards de personnes issues des trois religions monothéistes de la planète se réclameront de sa paternité !!!.

Apparue avec ce personnage, renommé Abra(ha)m (= père d'une multitude), avec cet appel à sortir de soi, à quitter sa terre et sa famille, pour se mettre en route vers une destination inconnue, départ nécessaire pour venir à bout de toute stérilité, cette Parole, va accompagner la vie tumultueuse de ses descendants sous de multiples formes. Tout en exploitant les ressources culturelles nouvelles dégagées par l'évolution des civilisations voisines, elle va faire de ce peuple un peuple à part, séparé des autres peuples. Du fait de cette séparation, de cette élection, son histoire sera qualifiée d'« Histoire Sainte », autre nom que l'on donne traditionnellement à la Bible, car étymologiquement le mot « saint » en hébreu traduit l'idée d'une « mise à l'écart », d'une séparation. Cela ne veut donc pas du tout dire que les protagonistes de cette histoire soient comme nous l'avons souligné plus haut des « saints », exemples de vertus et de grandeur morale.

Cette Parole, à travers les siècles se caractérisera par une constante tout à fait remarquable, elle sera toujours tout à la fois, Mémoire, Pédagogie et Promesse.

1. Elle est Enseignement donné au peuple, qui s'appuie sur la lecture du **passé** pour comprendre les drames du **présent**, les inciter à changer de comportement et leur donner l'Espoir dans l'**avenir**. C'est une Parole qui dans les situations les plus tragiques transmet du Sens dans toutes les acceptions du terme - ce qui permet de comprendre et ce qui donne la direction-.

*« Voici, tu aimes la vérité dans les ténèbres,
dans ma nuit, tu me fais connaître la sagesse » (Ps 51,8)*

Cette Parole va développer chez ce peuple une identité collective puissante, un sentiment fort d'appartenance, qui va progressivement s'incarner dans une institution, une religion spécifique (religion= ce qui relie). Cette institution cœur de l'appartenance à un peuple élu par Dieu, porte la responsabilité de la transmission de cette Parole. Dans le judaïsme du fait de l'exigence de la lecture de cette Parole, l'éducation, la formation et l'étude tiendront une place considérable. Une conséquence annexe, mais tout de même très importante pour la suite de l'histoire, sera que le taux de la population sachant lire, à l'époque de Jésus par exemple, est estimé à dix fois supérieur à celui du monde grec, le monde des philosophes.

2. Mais cette Parole n'est pas slogans, ni même simples préceptes destinés à un enseignement purement collectif, elle se fera adresse d'un « Je » à un « Tu » comme disent les psychanalystes. Cette Parole en s'adressant à des individus particuliers va développer, parallèlement au sentiment collectif d'appartenance, la perception d'une conscience personnelle, individuelle autonome par rapport au groupe. Elle tend à faire advenir un Sujet à la fois libre et responsable. La place ainsi faite au sujet, à l'individuel va faire évoluer la notion du collectif et du sens de l'appartenance. Nous verrons combien en particulier les pratiques religieuses s'en trouveront bouleversées.

Ce double travail de la Parole, renforcement de l'appartenance collective et développement de la conscience individuelle va se heurter à travers tous ces siècles d'histoire à deux grands types de résistances :

- La première résistance, c'est évidemment la non-écoute où le peuple plutôt que d'écouter cette Parole difficile et exigeante, préférera retourner vers les pratiques religieuses ancestrales que la Parole condamnera et qualifiera d'idolâtrie. Ce refus d'écoute amène la dissolution de l'appartenance spécifique au **peuple** élu, « saint » d'une part et à un affaiblissement de la conscience individuelle d'autre part, avec le danger de voir l'individu régresser, perdre son identité dans la masse et l'obscurité de la **foule** anonyme.

- Une autre forme de résistance se développera plus tard dans une société religieuse plus évoluée. Cette résistance prendra la forme d'un accaparement, d'une appropriation de la Parole. C'est une forme de résistance à la Parole beaucoup plus subtile, elle est le fait de certains « prêtres » ou « religieux » qui instrumentalisent plus ou moins consciemment la Parole au profit de leur pouvoir. Cette parole fera de Dieu à l'instar de leur désir propre de pouvoir, un Dieu tout-puissant, tyrannique, qui fonctionne au mérite et à la récompense. C'est dans ce cas le contenu de la Parole elle-même qui est perverti et idolâtré par une mise en avant exclusive de la soumission aux contraintes de l'appartenance religieuse au détriment des exigences de la conscience individuelle, de la liberté et de la responsabilité.

Une appartenance qui n'est plus alimentée par la diversité et la richesse des expériences individuelles, des histoires personnelles de chacun de ses membres, se sclérose, c'est une appartenance fusionnelle qui conduit à la confusion. Là aussi l'ensemble du groupe ainsi formé ne constitue plus un peuple mais une foule entre les mains de despotes, aliénant le Sujet.

La Bible c'est cette tension paradoxale

entre d'une part une appartenance religieuse spécifique qui se déploie dans une filiation, dans une tradition, du mot latin tradere qui signifie « transmettre », et d'autre part un arrachement des ligatures qui emprisonnent l'individu et entravent sa marche.

Dans la Bible, cette libération sera aussi synonyme de cheminement, d'exil, d'exode, et de diaspora. Ce double mouvement apparemment contradictoire, **relier et délier**, appartenir et se séparer se traduira par un long, laborieux et souvent douloureux travail d'ouverture, d'élargissement, de dilatation de l'appartenance. La Bible c'est cette pédagogie, cette gestation de l'humanité pour trouver sa voie **par** et **au-delà** des limites des appartenances religieuses de chacun.

Comme toute bonne pédagogie, cette Parole est une invitation, elle ne s'impose pas, elle répond à un **désir** qui doit s'incarner dans un travail collectif **et** individuel de compréhension.

Comment lire, comprendre et interpréter cette Parole ?

Nous avons plus haut évoqué l'obstacle du décalage culturel qui nécessite de la part du lecteur de prendre en compte le contexte historique et tout particulièrement les pratiques religieuses des peuples environnants pour percevoir l'originalité des orientations données par cette Parole. De ce point de vue les travaux des ethnologues, anthropologues et historiens des

religions sont des apports nouveaux souvent précieux.

Mais qui dit Parole dit usage de mots. Et là de nouveaux obstacles apparaissent liés à la langue et à l'usage évolutif des mots dans cette langue à travers les siècles.

L'hébreu est une langue très ancienne qui a vu le jour à une époque où l'écrit n'était qu'un support mnémorique de l'oral. Les lettres, uniquement des consonnes, permettaient au lecteur (la lecture était toujours public, la lecture privée silencieuse ne viendra que beaucoup plus tard) de retrouver le texte oral dont il connaissait déjà parfaitement les sonorités. Ce n'est qu'au troisième siècle de notre ère que des rabbins, par crainte de la disparition de cette mémoire orale, éprouvèrent le besoin de fixer la sonorité du texte en incluant des voyelles par l'insertion de points dans les consonnes : écriture massorétique.

L'hébreu est une langue de poètes qui joue avec les mots, les fait résonner entre eux. Le sens des mots à travers les âges va évoluer, s'enrichir et prendre des couleurs, des harmoniques multiples. Les mots bibliques sont comme des fils qui suivent une trame s'entrecroisent à l'infini pour former, une texture, un textile, ... un texte, qui à la fois révèle et voile pudiquement la Parole divine.

Autant dire que la traduction est un travail compliqué, une mission presque impossible. Depuis ces dernières années un grand nombre de traductions ont vu le jour. Elles obéissent chacune à un objectif spécifique : coller au maximum à la littéralité du texte, traduire en langage courant pour le rendre accessible au plus grand nombre, mettre en évidence la beauté littéraire, le rythme des phrases et la puissance des images, cerner au plus près les concepts psychologiques ou théologiques sous-tendus, etc... Aucune traduction ne peut allier dans un seul texte, ces différentes contraintes, il y a toujours un choix difficile.

Mais cette difficulté est aussi une richesse et notre chance. La distance, entre ce qui est écrit et ce que chacun peut comprendre, crée un espace infini d'interprétation où chacun doit prendre sa place. Cette place n'est pourtant pas arbitraire et purement subjective, elle nécessite partage de point de vue, confrontation. Cette diversité de lecture possible liée à la structure même de la langue hébraïque et à sa richesse symbolique a amené le développement d'une science de l'interprétation que l'on nomme « **herméneutique** ».

Cette herméneutique trouvera son expression dans le monde juïaïque avec le **Talmud** qui explore par le jeu des mots, le rapprochement des racines de ces mots, etc... toute la richesse symbolique du texte biblique. Dans le monde chrétien, moins familier de la langue originale du texte, cette herméneutique prendra plutôt la forme d'une **exégèse**, c'est-à-dire d'une explication de texte. C'est une approche plus rationnelle, plus scientifique du texte. Ces deux approches qui correspondent à une histoire et à des sensibilités différentes ne s'opposent pas, elles se situent simplement à des niveaux de lecture différents qui doivent s'enrichir l'un l'autre. Par exemple la Kabbale, connaissance ésotérique juive, pointe extrême de la lecture symbolique a fait des émules dans le monde chrétien. Par ailleurs aujourd'hui des thérapeutes, psychanalystes, juifs, chrétiens ou athées se sont penchés avec passion sur le texte hébreu (ou grec pour le nouveau testament) avec en arrière-plan leurs connaissances et leurs pratiques thérapeutiques. De leurs travaux est né un nouveau mode d'interprétation de ces textes qui enrichit la lecture traditionnelle. Ils contribuent ainsi dans la mesure où ces

interprétations trouvent un écho dans l'expérience intime des lecteurs, à alimenter et à faire vivre la tradition.

Que donc ces textes, qui nous transmettent cette longue gestation de l'humanité incarnée dans le peuple hébreu à travers, liens et séparations, attachements et arrachements, raison et déraison, conscient et inconscient, ... résonnent en nous et libèrent notre propre parole de toute peur par un « Je » confiant et audacieux dirigé vers un « Tu », à la fois prochain et tout Autre.

Le livre de la Genèse – les commencements (Gn 1-3)

Introduction

L'ensemble des livres de la Bible s'inscrit dans le temps qui parcourt les deux millénaires avant notre ère jusqu'au premier siècle après J.C. pour les bibles chrétiennes. Ces livres sont encadrés au début et à la fin par deux livres de type « récits mythologiques » :

- le premier « le livre de la Genèse » est comme son nom l'indique le récit des commencements, commencement de l'univers (cosmogonie), commencement de l'Homme, commencement du peuple d'Israël.
- Le dernier (pour les bibles chrétiennes) est le livre de l'Apocalypse qui est un récit eschatologique (fin des temps).

Fondement et Finalité

Ces deux termes, commencement et fin, ne doivent pas être compris dans la Bible comme une simple indication chronologique. Dans le terme de « genèse » il y a l'idée de principe fondateur. Au commencement sont les fondations, la base d'une construction. Ce texte cherche à nous transmettre les fondements, les principes sur lesquels toute l'histoire biblique va se construire.

De même le dernier livre n'est pas seulement le récit de la fin des temps, mais surtout la révélation (apocalypse = révélation) de la finalité même du temps.

Autrement dit ces deux livres veulent **apporter du sens** à la vie de l'homme. Le mot « sens » étant à prendre dans la double acception de ce terme en français, compréhension d'une part et direction d'autre part. Ils apportent des signifiants et la vérité de ces textes doit être mesurée à l'aune des signes qu'ils véhiculent et en aucun cas sur l'exactitude des faits rapportés, qu'ils soient de type cosmologique ou historique. Nous autres, cartésiens avons parfois un peu de mal à comprendre le sens des mythes, à distinguer vérité et exactitude.

Le sens des mythes.

Toutes les cultures, toutes les civilisations ont cherché, par l'intermédiaire d'un récit, à expliquer des phénomènes observables, dont l'origine échappe aux possibilités de compréhension de la raison humaine. Pour tenter de répondre à ces énigmes que sont la naissance de l'univers, la procréation, la violence entre les hommes, etc...l'esprit humain fait alors appel à des intervenants extraordinaires, qui sortent du cadre de l'observable.

Ces récits, du fait de l'action de ces intervenants extérieurs au monde connu, seront qualifiés de mythiques (du mot grec muthos = récit, à noter qu'en grec il y a un autre mot très proche de muthos, c'est le mot logos = parole ; du premier découlera les mots mystère, mythe, mystique et du second le mot logique ; parole des poètes, des artistes d'un côté, parole des philosophes, des scientifiques de l'autre).

A l'instar de toutes les autres cultures des civilisations environnantes, le peuple hébreu a éprouvé le besoin de créer ses propres récits mythiques.

Mythes et sciences.

Les sciences naturelles ont beaucoup progressé depuis ces temps anciens et apportent de nombreuses informations qui semblent rendre caduques les explications données par les mythes. La science nous donne de nouvelles explications sur l'**enchaînement** des phénomènes, réduisant d'autant, semble-t-il, le champ d'expression des mythes. L'humanité a pu espérer un moment pouvoir rejeter tous ces récits dans les ténèbres d'un passé ignare et révolu... mais force est de constater que la science ne pourra jamais mettre un terme à notre questionnement sur l'**origine et la finalité** du monde et de l'humanité. Ce questionnement, sauf à nier tout sens à notre existence sur terre - ce que la science ne pourra bien entendu jamais démontrer d'autant qu'elle est, elle-même, quête de sens dans son champ de connaissance - laisse ouvert un autre champ de connaissance, le champ du religieux, inaccessible aux sciences dites « dures ». Ces dernières restent tout de même dans leur rôle quand elles dénoncent, à juste titre, les interprétations qui confèrent, au contenu de ces récits mythiques, une prétention d'exactitude scientifique.

Cependant ces textes sont aussi le produit d'une civilisation donnée qui donne une certaine vision de l'humain et comme tels ils rentrent bien dans le champ d'étude des sciences humaines. C'est ainsi que, surtout ces dernières décennies, il y a un regain d'intérêt de spécialistes de ces sciences pour ces récits mythiques et certains se sont penchés de très près, en particulier sur ce livre de la Genèse dans sa langue originelle, l'hébreu. C'est le fait naturellement d'anthropologues ou d'ethnologues, mais aussi et c'est sans doute plus nouveau, de psychologues ou de psychanalystes. En effet à travers ces récits ce sont des pans entiers de notre psychisme, de notre inconscient qui semblent bien se révéler. Comme tels ils gardent une extraordinaire actualité. Cette confrontation entre le champ religieux et le champ des sciences du psychisme, est non seulement possible mais souhaitable. Elle produit des clefs d'interprétation nouvelles très enrichissantes. Paradoxalement aujourd'hui ce sont souvent des « psy » qui encouragent les religieux à s'intéresser à ces textes, un peu délaissés par ces derniers qui les considèrent comme trop obscurs, trop difficiles d'accès, trop archaïques pour faire l'objet d'un enseignement. Ils leur préfèrent par exemple les évangiles qui semblent plus parlant, plus accessibles. Pourtant le nouveau testament lui-même fait parfois écho à ce livre de la Genèse. Il nous faut donc y regarder de plus près...

A quelle époque le livre de la Genèse a-t-il été écrit ?

En lisant ces récits, les scientifiques peuvent approcher la période autour de laquelle certains passages ont été écrits. En effet il est assez facile de déceler dans ces récits les apports empruntés à d'autres récits mythiques des civilisations environnantes. C'est ainsi par exemple que l'on a retrouvé dans les civilisations voisines, égyptiennes ou sumériennes, l'utilisation d'images symboliques identiques, comme celle de l'arbre, du serpent, du déluge, de l'arche, de la tour, etc... on retrouve aussi très souvent dans ces mythes des luttes fratricides.

Ces emprunts nous permettent ainsi de dater avec une relative précision l'écriture de certains passages. Par exemple le récit de la tour de Babel (Gn 11) n'a très certainement été écrit qu'après l'exil du peuple hébreu à Babylone en 587 avant notre ère, exil au cours duquel ils ont pu découvrir ces fameuses ziggourats, sortes de temples-tours à étages dont les archéologues ont pu retrouver des vestiges dans cette région. D'autres passages du livre de la Genèse sont très probablement plus anciens. A ce jour les experts sont d'accord pour dire que ce livre est une concaténation d'écrits de différentes époques mais ils débattent encore sur

l'identité et la datation de ses sources. Ils s'accordent cependant sur une fourchette assez large, comprise entre le VIII^{ème} et V^{ème} avant notre ère. Il faut noter que bien que figurant en premier dans la Bible, du fait de la chronologie des faits rapportés, ces écrits ne sont pas les plus anciens. On trouvera dans les livres qui suivent la Genèse, des passages qui reflètent une origine nettement plus ancienne.

L'intérêt de cette lecture du livre de la Genèse que nous allons maintenant aborder sera de relever la façon tout à fait remarquable avec laquelle leurs auteurs ont utilisé ces images mythiques communes pour élaborer des scénarios tout à fait originaux qui se démarquent assez radicalement des autres mythes.

Premier récit de la création (Gn 1,1 à 2,3)

Ce premier récit de la création qui se déroule sur six jours se caractérise par une grande sobriété. La répétition des mêmes mots pour chacun de ces six jours donne à ce texte un rythme simple et presque solennel. La journée commence par « *Dieu dit* » et se termine par « *Il y eut un soir, il y eut un matin : x^{ième} jour* » assortie de la mention répétée à cinq reprises de « *Dieu vit que cela était bon* ». Le tout se terminant à l'issue de la sixième journée par « *Voilà, c'était très bon* ».

La sobriété de ce récit est telle que l'on ne peut guère parler à son sujet de « récit mythique », comme on pourra le faire par exemple pour le deuxième récit de création qui suivra. Il tranche avec les autres cosmogonies des civilisations environnantes pour lesquelles la création fut souvent le fruit de relations sexuelles ou de combats entre dieux ou entre géants. De dieu dans ce récit, il n'y en a qu'un appelé **Elohim**, mot que la plupart des traducteurs traduisent par Dieu ; mais nous verrons que dans le deuxième récit, le nom est Yhwh (par une sorte d'anachronisme car ce nom de Yhwh sera donné par Moïse qui vient postérieurement dans le livre de l'Exode!). De cet Elohim, le récit ne nous dit rien sur lui sinon qu'il parle et que sa parole a des effets. C'est sa Parole et elle seule qui crée. De ce fait on pourrait plutôt qualifier ce texte de récit symbolique théologique et anthropologique dans la mesure qu'il apporte un enseignement sur le monde créé et sur l'homme. Essayons de tirer les quelques lignes de cet enseignement :

« Commencement de la création par Dieu du ciel et de la terre.

La terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de l'abîme ; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux,

et Dieu dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut.

Dieu vit que la lumière était bonne. Dieu sépara la lumière de la ténèbre.... » (Gn 1,1-4)

- La **Parole** est première.

Ce n'est pas le **faire** qui est mis en avant mais le **dire**. Ce n'est pas l'objet qui prime mais le Sujet. Cette Parole sera la trame de toute l'histoire biblique, histoire qui s'achèvera dans la Bible chrétienne par l'affirmation que cette Parole est Dieu même. Beaucoup plus tard, Jean commencera son évangile par un prologue calqué sur ces premiers versets de la Genèse pour réaffirmer que Dieu **est** Parole : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu* »

- Le premier effet de cette parole est de mettre de la **Lumière**.

A noter que cette lumière ne rejette pas les ténèbres, elle s'en sépare, ce qui n'est pas

tout à fait pareil. Dieu a créé la lumière **et** les ténèbres - si l'on croit même le texte, les ténèbres existaient avant le commencement, la terre était alors « *tohu et bohu* » (deux qualificatifs hébreux traduits dans la TOB par « *désert et vide* », qui ont donné en français l'expression tohu-bohu, synonyme de désordre) - et l'esprit de Dieu planait au-dessus d'elles. Ce commencement est donc **un** commencement et non **le** commencement ; avant ce commencement il y avait quelque chose et ceci est confirmé nous explique le Talmud, par le fait que la première lettre du premier mot du premier livre de la Torah, Bereshit, (commencement en hébreu) est la deuxième lettre de l'alphabet hébraïque, un beth (b), et non un aleph (a), comme il aurait convenu s'il n'y avait rien eu avant !

- Tout est **bon** dans la création, il n'y a pas de mention dans ce récit d'un combat entre lumière et ténèbres, entre dieu du bien et dieu du mal comme dans la plupart des mythes qui sont fondamentalement dualistes avec le bien ou la lumière d'un côté et le mal ou les ténèbres de l'autre. Ici tout est **bon** en soi et Elohim est **Un** ; par contre sa Parole va dissocier, séparer, introduire une alternance entre le jour et la nuit. Le créateur est un artiste qui utilise les effets de cette opposition entre l'ombre et la lumière. Cette alternance entre le jour et la nuit est bonne et nécessaire, comme nous pouvons l'observer d'ailleurs dans la croissance des végétaux. De même chez l'homme, nous verrons par la suite que la Parole lui sera souvent transmise dans le sommeil, dans la nuit de son inconscient, de son désir caché et l'homme devra la mettre en œuvre le jour, dans la lumière de son conscient. Bien avant Freud, les auteurs de la Bible donnent aux rêves une importance souvent déterminante dans la compréhension de l'histoire des hommes.
- La **séparation** apparaît comme une nécessité dans le processus de création, comme nous venons de le voir pour la lumière. Le mot « *séparer* » est utilisé cinq fois dans ce court récit (versets 4, 6, 7, 14 et 18). Nous le retrouverons aussi dans tous les moments charnières de l'histoire biblique. Cette séparation est généralement douloureuse, l'outil de cette séparation prendra même dans la Bible des formes symboliques assez menaçantes et radicales comme le couteau ou le glaive, comme pour mieux souligner la gravité de l'enjeu et la nécessité et de cette opération. Sans séparation, il n'y a pas de création, pas de différenciation. Sans séparation, on reste dans la fusion, l'indifférencié, la confusion, le tohu-bohu. Ceci est vrai aussi, comme nous le confirme les sciences de la psyché, pour la croissance psychique de l'homme. La séparation-différenciation de l'enfant avec sa mère conditionne les relations futures parent-enfant. Elle est nécessaire à l'émergence d'une parole, d'un amour qui soit un don de l'un à l'autre et non un amour-haine fusionnel où chacun absorbe, dévore l'autre.
- Par ailleurs ce texte comporte une autre occurrence qui va nettement dans le même sens: l'expression « *selon son espèce* » ne revient pas moins de 9 fois entre les versets 11 et 25 ; la vie, la création se développe en créant de la **diversité**. Diversité qui émerveille tant les savants, observateurs du cosmos, du monde végétal et animal. « La diversité procède du divin, l'uniformité procède du malin », disait, je crois, Pascal.
- L'aboutissement de la création est l'apparition du genre humain. L'homme à la fin de ce récit est placé au sommet de la création ; plus qu'au sommet...

par sa ressemblance avec Elohim, l'homme se retrouve au-dessus de la création. L'homme fait à l'image d'Elohim est sur-naturel. De ce fait, il doit dominer cette nature qui lui est confiée par son créateur. L'homme devient maître et donc **responsable** de la nature. C'est là une parole tout à fait originale, qui tranche avec les spiritualités panthéistes pour lesquelles Dieu c'est la nature même, et l'homme est fondu dans cette nature. Au contraire dans ce texte, la nature est une œuvre, celle d'un être transcendant. **La nature est bien signe, trace de Dieu**, effet de sa Parole mais elle n'en est pas l'essence; l'essence de Dieu c'est la Parole elle-même. L'homme fait à l'image de Dieu est appelé lui-même, à transcender la nature et à veiller sur elle.

Dans ce texte inaugural de la culture occidentale se trouve le fondement même de l'idée de **progrès** ainsi que celle d'**histoire**. La Bible rompt avec l'idée d'un temps purement cyclique à l'image du cours des astres, il introduit (malheureusement souvent par des dés-astres) du sens dans l'histoire. Nous verrons plus loin que cette importance donnée à l'analyse des événements historiques va induire la notion de **responsabilité** individuelle de l'homme dans l'histoire et dans la nature.

- L'épilogue de cette création est aussi très original. Le septième jour Elohim s'arrête son action, de lui-même il se retire de son œuvre. Ce final confirme d'une certaine façon ce qui est dit plus haut. En suspendant son action, Elohim manifeste sa transcendance par rapport à son œuvre avec laquelle il ne peut être confondu. Mais surtout **en se retirant, Il laisse la place à l'homme**. Il nous révèle là une dimension de la puissance qui nous est peu spontanément familière. Ce **Dieu** tout-puissant pose une limite à l'exercice de sa puissance. Cette limite loin d'être signe d'impuissance, manifeste au contraire une puissance de création supérieure: elle est créatrice de la liberté pour l'homme. L'homme, fait à l'image de Dieu, devra par son travail, par son action sur la nature prendre le relais de la création divine. Mais de même que Dieu s'est retiré en offrant à l'homme son œuvre, l'homme devra suspendre et offrir son travail pour signifier qu'il existe indépendamment de son travail. Il ne doit pas se perdre dans son travail, il ne peut être totalement identifié ou réduit à son œuvre. C'est la signification profonde de cette institution consubstantielle au judaïsme, qu'est le **sabbat** qui donne au temps un surplus de sens, une ouverture sur la liberté, que le travail ne peut donner. Le christianisme poursuivra cet enseignement par la sacralisation du dimanche.

Deuxième récit de la création (Gn 2,4 à 2,25)

Ce texte est très différent du précédent. On peut le distinguer facilement par le fait que c'est Yhwh (traduit souvent par « le Seigneur ») qui intervient et non pas Elohim. Ce texte, beaucoup plus imagé que le précédent, constitue l'archétype même du récit mythique par la richesse symbolique des images : le jardin, l'orient, l'arbre, le Fleuve qui le traverse en se partageant en quatre branches, l'arbre de Vie, l'arbre de la connaissance du bien et du mal, etc ... Autant de supports à partir desquels par le jeu des analogies et des correspondances, se trouveront activées des réalités corporelles, psychologiques, sociales qui échappent à l'analyse rationnelle :

*« Le jour où le SEIGNEUR Dieu fit la terre et le ciel,
il n'y avait encore sur la terre aucun arbuste des champs, et aucune herbe des champs*

*n'avait encore germé, car le SEIGNEUR Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ;
mais un flux montait de la terre et irriguait toute la surface du sol.
Le SEIGNEUR Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant » Gn2,5-7*

Création du premier humain.

Contrairement au récit précédent l'homme est créé en premier, le végétal et l'animal n'interviennent qu'après. La racine du mot utilisé ici en hébreu, *adam*, que nous traduisons par homme, signifie la glaise. L'homme est *adama*, c'est-à-dire « tiré du sol » par Yhwh qui tel un potier travaillant la glaise, façonne un corps d'humain puis insuffle son souffle divin dans ses narines et lui donne ainsi la vie.

Belle image de la double polarité de l'humain, façonné avec de la glaise, sorti de la terre, tiré d'en bas mais aussi animé par le haut, par le souffle de Yhwh.

Rencontre du haut et du bas d'où jaillit la vie pour l'humain.

Le don de la nourriture, des arbres et de leurs fruits.

Yhwh établit alors l'humain dans un jardin de délices et de jouissance, le jardin d'Eden (Eden= délices, jouissance) où tout est fait pour l'homme. Yhwh y met toutes sortes d'arbres «attrayants et bons à manger ».

L'arbre a de tout temps été porteur d'une grande richesse symbolique; les poètes, les artistes ont développé des correspondances entre l'arbre et le cosmos, l'arbre et le corps humain (l'arbre de Sefirot dans la Kabbale), l'arbre et la vie sociale. De plus chacun de ses composants, la racine, le tronc, les branches, les feuilles et même les couleurs seront des supports imagés pour représenter le déploiement de l'humain avec toutes ses composantes, corporelles, psychiques, spirituelles et sociales. Voyez par exemple, ici dans ce texte, le rapprochement que l'on peut faire entre l'homme et l'arbre. Par l'humilité, l'humain (même racine pour ces deux mots que humus = terre fertile), s'**enracinera** dans les profondeurs de cette terre nourricière; à l'image du **tronc** il gardera les pieds sur terre ; à l'image des branches il pourra se déployer dans le ciel ; ses organes sexuels sont des fruits (ici la figue plutôt que la pomme !) ; par l'ouverture de ses narines (de ses feuilles) il pourra respirer, par l'ouverture de tous ses sens il pourra capter le souffle de l'esprit. Enraciné dans les profondeurs de la terre, respirant le souffle de Yhwh, l'adam sera inspiré et aspiré vers le Haut. Tel est le destin grandiose et paradoxal de l'*adam* que ce récit mythique nous permet encore simplement d'entrevoir.

Mais l'auteur ne s'arrête pas simplement à ce rapprochement corporel et nourricier de l'arbre en général, certains arbres spécifiques ont des vertus ou des significations particulières.

L'auteur en cite deux : l'arbre de Vie et l'arbre de la Connaissance du bien et du mal.

Le don de l'interdit pour entrer en relation.

Autant la symbolique du premier, l'arbre de vie, qui d'une certaine façon rassemble, unifie toutes les correspondances que nous avons vues plus haut, paraît accessible à notre imaginaire autant la symbolique du second paraît plus mystérieuse, d'autant que cet arbre est frappé d'un interdit dont le non-respect est dit mortel.

« *mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir.* » Gn 2,17

Comment comprendre cet interdit ?

A y regarder de près, la nécessité de l'interdit en soi est compréhensible. Les sciences psychologiques ont bien montré combien l'interdit est nécessaire à la croissance de l'enfant. Les parents utilisent spontanément l'interdit avant même que l'enfant sache parler, pour le protéger de son environnement physique qui présente un danger qu'il n'est pas encore à même d'affronter. Ils ont parfois plus de difficultés à intégrer la nécessité de donner l'interdit au-delà du simple danger corporel, d'assumer l'apprentissage de la frustration chez leur enfant. Malheureusement comme nous le constatons souvent aujourd'hui, l'enfant qui n'a pas reçu de ses parents ce don de l'interdit est un enfant-roi déstructuré à tendance psychopathe. Lacan dit même que l'intégration chez l'enfant de l'interdit (qu'il écrit « inter-dit », le dit entre) conditionne l'émergence de la Parole. L'interdit en mettant une frontière, des limites non seulement protège l'enfant, mais il lui permettra de construire sa personnalité propre, différente de celle de ses voisins. On retrouve là la nécessité de la séparation que nous avons vue plus haut dans le premier récit. De cette séparation pourra naître alors le désir de l'échange, un *dit entre* personnes différenciées.

Alors si nous pouvons admettre pour l'humain placé dans ce jardin d'Eden, la nécessité d'un interdit et même accepter de prendre cet interdit comme un don, pourquoi cet interdit porte sur le « manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal » ? Avoir la connaissance de ce qui est bien et de ce qui est mal, n'est-ce pas justement ce qui est indispensable à l'homme pour se comporter convenablement dans la vie ? La nature de l'interdit paraît là bien paradoxale.

Il nous faut donc trouver une interprétation, rechercher la signification symbolique sous-jacente. Une première piste nous est donnée par le sens de l'expression hébraïque « le bien et le mal ». En hébreu dire « bien et mal » est une façon de dire « tout ». L'interdiction porterait donc sur le désir de connaître le « tout », de manger « le tout », et s'instituer ainsi comme « le tout ». Connaître « le tout » reviendrait effectivement à ne pas donner de place à l'autre, à nier sa différence. De façon générale quand quelqu'un s'adresse à une autre personne en commençant par « Je te connais... », cela ne présage rien de bon pour la suite. Ne pas reconnaître notre impossibilité à s'identifier complètement à cet autre traduit une volonté de domination. La relation entre individus ne peut se fonder sur un « connaître », sur un « savoir » mais sur un « se fier à », l'autre n'est pas un **objet** de connaissance, mais un **sujet** auquel on fait confiance. Tel semble bien être un enseignement de ce passage.

Une autre piste interprétative pas très éloignée de celle-ci peut s'ouvrir en prenant l'expression connaître « le bien et le mal » plus à la lettre. Quelles peuvent être les conséquences mortelles de connaître parfaitement le bien et le mal ? Il est vrai que cette prétention aurait immédiatement pour conséquence de nous positionner comme pouvant, pour ne pas dire comme devant juger le bien-fondé des actes de l'autre. Et là aussi ce serait un enfermement d'autant plus redoutable que l'on considère que l'on agit « pour le bien » de l'autre. Expression dont on sait bien par expérience qu'elle est le plus souvent mortelle-grave comme disent les jeunes, en résonance sur ce point avec le récit mythique de la Genèse. On a vu les conséquences dramatiques en politique d'un partage du monde par un président des Etats-Unis entre un axe du Bien et un axe du Mal. S'ériger en juge de ce qui est bon ou

mauvais pour l'autre, c'est aussi d'une certaine façon le nier. Nier l'autre, c'est mourir. L'interdit qui est donné par Yhwh en Eden apparaît alors comme le socle indispensable sans lequel aucune Relation ne pourra se construire.

Don de toute la création du vivant.

Après l'homme, Yhwh façonne les végétaux et les animaux pour les lui présenter afin qu'il leur donne à chacun un nom. Dans le judaïsme donner un nom c'est faire sien, c'est prendre en charge. Donc comme pour le récit précédent, l'homme se trouve placé au cœur de la création, il en reçoit la charge. Le récit confirme à sa façon le récit précédent. L'homme devient maître et responsable de la création.

Mais l'homme se trouve bien seul pour assumer cette responsabilité, certes il a la parole puisqu'il a donné le Nom à chaque espèce ... mais il n'a pas à qui parler !

Création du premier couple humain.

Dans le premier récit de la création, l'homme et la femme sont créés en même temps ; à noter cependant que dans ce verset, il ne s'agit pas encore d'homme et de femme (ish et isha en hébreu) mais d'une simple différenciation sexuelle, mâle et femelle, différenciation au sein de la partie animale de l'humain. « *Dieu créa l'homme à son image, ... ; mâle et femelle il les créa* », nous a dit le premier récit en Gn 1,27

Le second récit s'attarde plus longuement sur la création du premier couple.

L'*adam* est seul de son espèce et il n'a pas à qui **parler**, personne **à côté** de lui. Yhwh pour y remédier, le plonge dans une torpeur, dans un sommeil profond, prélève une côte et en tire *isha* (la femme).

Ce passage de la création du couple a pu être mal compris dans la mesure où la femme (*isha*) peut apparaître comme créée après l'homme, tirée de lui; certains même ont pu tirer argument de ce passage pour justifier une domination de l'homme sur la femme. Tout cela parce qu'en français nous n'avons qu'un seul mot « homme » pour signifier un individu du genre humain et une personne du sexe masculin. En hébreu nous en avons deux: *adam* pour signifier le premier et *ish* pour le second.

Le premier *adam*, être non sexué, androgyne, est plongé dans un profond sommeil. Le sommeil c'est le temps de la montée du désir. Yhwh alors lui prélève une côte. La côte dans la culture hébraïque est l'organe porteur du désir. Cette séparation de l'adam en *ish* et *isha* s'accomplit **dans le temps et au lieu du désir**. Ce désir a clairement une connotation sexuelle, puisqu'il produit la différenciation sexuelle.

Mais il faut noter aussi que le terme hébreu qui est traduit ici par la côte, signifie aussi « à côté » ; si l'on cumule ainsi les deux sens possibles (pratique classique dans la culture hébraïque) cette satisfaction du désir sexuel s'accompagne de la réalisation du désir de pouvoir parler à quelqu'un, de vivre « à côté » de lui. Les deux désirs, le sexuel et le social, sont là étroitement associés.

Dans le texte c'est le terme *isha* (la femme) qui est nommé en premier. Le terme *ish* apparaît immédiatement après, l'homme devient *ish* en se manifestant par une parole jubilatoire à la vue de *isha* (Gn 2,23). Jubilation qui lui permet de quitter (toujours la séparation) ses parents pour « s'attacher à *isha* ». Première et puissante illustration de cette tension dynamique de la construction de l'humain entre l'arrachement et l'attachement, dont nous avons parlé la dernière fois.

Par ces récits de la création, où tout est bon, le cosmos, la vie végétale, la vie animale et la vie humaine semblent destinés sous l'action de la Parole divine à un développement harmonieux. *Ish* et *isha* vivent nus, innocents l'un à côté de l'autre sans éprouver aucun besoin de se protéger, de se voiler l'un en face de l'autre.

L'observation du monde nous renvoie cependant une réalité bien différente. Que s'est-il passé alors pour que cette belle harmonie, créée par la Parole, incarnée par *ish* et *isha* vole en éclat ? L'auteur de ce récit oriente notre quête de réponse vers le traitement subi par la Parole lors de sa transmission. Cette Parole créatrice a délégué la responsabilité de la création à l'homme. L'homme a en charge la transmission de cette parole dont il hérite. Le récit qui suit nous narre les aléas de la transmission de cette Parole, la déformation perverse qu'elle va subir, déformation qui sera lourde de conséquences.

Le couple à l'épreuve de la déformation de La Parole. (Gn 3)

L'origine de la première déformation de la Parole est incarnée par un animal, le serpent qui s'adresse à *isha* en ces termes : « *C'est ainsi que Yhwh vous a dit : "Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin" » (Gn 3,1)*)

Altération très classique de la Parole par le glissement subreptice du particulier vers le général. Méthode bien éculée comme nous pouvons le constater tous les jours dans les débats politiques, qui consiste en vue de déstabiliser l'adversaire de partir d'un fait particulier précis et incontestable, de le généraliser et d'en tirer une conclusion globale.

Ici l'interdiction de manger **d'un seul** arbre du jardin devient l'interdiction de manger **de tous** les arbres du jardin. Déformation tout de même un peu trop grossière pour tromper *isha* qui rétablit immédiatement la vérité. Elle doit être tout de même un peu perturbée car elle confond l'arbre situé au milieu du jardin, l'arbre de vie (Gn 2,9), avec celui de la connaissance du bien et du mal !

Mais le serpent ne s'arrête pas là, il poursuit sa tentative d'altération du sens de l'interdit, de façon beaucoup plus subtile. *Ish* et *isha* sont encore parfaitement innocents; ils n'ont pas la pleine conscience du sens profond de cet interdit donné par Yhwh à *adam* pour les protéger. Le serpent va se charger de leur ouvrir les yeux et de leur donner une signification qui paraît simple, évidente :

Dieu par définition est tout puissant (- c'est vrai n'est-ce pas ?). Or Dieu lui impose un interdit. L'interdit n'est-il pas une entrave à la liberté de l'homme ? (- si on ne peut plus faire ce dont on a envie !). C'est donc que Dieu veut défendre ses prérogatives (c'est naturel non ?).

Alors ? Ne tenez pas compte de cet interdit, en mangeant ce fruit vous deviendrez tout puissant comme Dieu (C'est vrai ça... Dieu n'a-t-il pas fait justement l'homme à son image, donc tout puissant ?). En plus qu'y a-t-il de mal à connaître ce qui est bon et mauvais ? Il faut mettre ça au clair, ouvrir les yeux, sortir de sa naïveté.

Comme en plus les fruits de cet arbre sont dotés de tous les attraits, *isha* craque. *Ish* n'oppose aucune résistance à sa femme.

La Perte de l'innocence.

La conséquence immédiate est la perte de l'innocence, symbolisée par la nudité. *Ish* et *isha* éprouvent un besoin de se couvrir, de se protéger. De quoi doivent-ils se protéger ? Ne serait-

ce pas qu'ayant transgressé l'interdit de « tout manger », ils prennent conscience qu'ils risquent à leur tour d'être mangés l'un par l'autre ? L'interdit était une protection. Sans lui, symboliquement le sexe de chacun, à nu, devient une proie facile à ce désir de tout manger de l'autre ? Ce n'est pas bien entendu la relation sexuelle qui est condamnée dans ce texte, nous avons vu plus haut qu'elle était donnée par Yhwh et jubilatoire, mais cette relation réduite à un « manger de l'autre », ne répond plus à sa fonction « d'aide de l'autre » par la parole, de vivre à « son côté ». Sexe sans visage, le Sujet risque d'être réduit à un Objet. Voilà ce contre quoi, chacun cherche à se prémunir, conscient maintenant des risques du désir de l'autre.

Mais les conséquences de cette déformation de l'interdit vont, dans le comportement humain aller au-delà de la simple pudeur, c'est un sentiment larvé de peur qui s'installe. Finie la transparence naïve et innocente, il faut non seulement se couvrir, mais se cacher. Trop rapidement, souvent les commentaires attribuent ce réflexe de se cacher à la simple peur de Dieu, peur de la punition d'un Dieu tout-puissant, dur et intransigeant après le péché. Outre que le mot péché n'est jamais utilisé dans ce texte (pourtant souvent qualifié de péché originel), l'image induite par le serpent d'un Dieu despote, vengeur et jaloux qui a mis des interdits pour protéger son pouvoir et affirmer sa supériorité, ne correspond pas vraiment à l'atmosphère donnée dans ce passage. Yhwh se promène paisiblement dans son jardin (Gn 3,8), à la brise qui souffle au moment du coucher du soleil, et il cherche la compagnie de l'humain. Mais cet appel de Dieu, ce « Où es-tu ? » fait désormais peur à l'homme, il ne sait plus où il est, il est perdu dans ses désirs, sans les repères de l'interdit.

Yhwh face à ce désarroi, à cette peur, devine ce qui s'est passé et cherche une parole venant d'eux. En fait de paroles, *ish* qui déjà n'avait pas fait preuve d'un grand courage en ne s'opposant pas à *isha*, va esquiver et se défausser lâchement sur elle. *Isha* admet mais elle estime avoir été trompée par le serpent. Yhwh se tourne alors vers l'origine de la faute, celui qui incarne l'erreur insidieuse et rampante dans l'interprétation de l'interdit, le serpent (Gn 3,14). Il le condamne à rester toute sa vie à ras de terre, il devra continuer à ramper; ce n'est qu'à ras de terre qu'il aura prise sur la femme, il ne pourra l'atteindre qu'au talon, mais un jour la femme aura le dessus, par le haut, par la tête. Tout à la fin de la Bible, le chapitre 12 du livre de l'Apocalypse fera écho à ce passage de la Genèse dans une description d'un mythique combat, à la fin des temps, d'un dragon contre la femme, dont la femme sortira définitivement victorieuse.

Mais en attendant pour *ish* et *isha* les dégâts de la transgression sont bel et bien là.

L'apparition de la souffrance.

La souffrance qui était absente de l'Eden, fait son apparition. Cette souffrance s'incarne dans les deux fonctions vitales données par Elohim à *adam* dans le premier récit (1,28) :

- La Reproduction, fonction du féminin de l'adam, incarnée symboliquement par *isha*.
- Le Travail, fonction du masculin le l'adam, incarnée symboliquement par *ish*.

Mais en plus de ces souffrances qui touchent les fonctions vitales de l'humain, une autre anomalie est soulignée par l'auteur et rarement mise en avant par les commentateurs, c'est celle du rapport de domination de *ish* sur *isha*. Ce rapport de domination de l'homme sur la femme, domination qui était générale et banale à ces époques où le texte a été écrit, apparaît à

l'auteur comme une profonde anomalie au même titre que la douleur de l'enfantement ou la pénibilité du travail. Cette anomalie est d'après l'auteur, la conséquence de la perversion du désir qui n'est plus l'attrait entre deux êtres égaux et différenciés. Le pouvoir et la domination se sont glissés insidieusement dans leur relation sexuelle. Le sexe de l'homme devient symbole de pouvoir. Le machisme est apparu.

Tels sont les conséquences dramatiques de cette transgression de l'interdit.

Le Piège se referme dans une alternative diabolique.

Trop souvent dans le monde « religieux », on se contente de souligner la désobéissance de l'homme. Cette désobéissance serait « le péché originel », source de tous nos maux. Il fallait que l'homme respecte l'interdit, point final. Pour être à nouveau sauvé par Dieu qui est bon, généreux et miséricordieux, il suffirait que l'homme se remette dans les clous de l'interdit et tout irait bien, tout reviendrait en ordre. Mais un tel discours est trop simpliste, non seulement il ne rend pas compte de la complexité de la tragédie qui ressort de ce texte, mais il est à la limite très dangereux, car il fait l'impasse sur la déformation de la Parole. En mettant l'accent uniquement sur la transgression de l'homme, sur son refus d'obéir que l'on va mettre sur le compte de l'orgueil, en faisant l'impasse sur l'altération du sens de l'interdit, il entérine de facto l'image de Dieu que le serpent cherche à donner. Un tel discours paradoxalement fait le jeu du serpent, il devient diabolique en ce sens qu'il divise grossièrement les hommes en deux catégories :

- D'un côté vous aurez les soumis, qui acceptent un interdit donné par un Dieu-Maître-Tout puissant qui veut remettre l'homme à sa place, lui faire abandonner ses ambitions démesurées de devenir lui aussi tout puissant. C'est le camp des obéissants, qualifiés de faibles par l'autre camp, mais qui sont confortés par un pieux discours qui couvre cette soumission, cet abandon de l'affirmation de soi, en l'associant à la nécessaire humilité.
- De l'autre les rebelles, qui n'acceptent pas cette soumission, ne veulent « Ni Dieu, ni Maître » comme le dit la célèbre chanson, qui n'hésitent pas, au nom de leur liberté à affronter Dieu et les autres hommes, des rivaux qui font obstacle à leur épanouissement personnel. C'est le camp des forts, des orgueilleux assumés qui associent liberté, affirmation de soi, ambition avec le rejet de tout interdit.

Voilà l'alternative qui est donnée par le serpent à Eve, relayée paradoxalement par certains discours moralisants sur l'obéissance. Cette alternative est tragique, car elle ne s'attaque pas au vrai problème qui est la perversion du sens de l'interdit. L'interdit qui au départ est une protection pour l'homme, une condition nécessaire pour entrer dans la relation, est devenue une défense des prérogatives de Dieu. Par ce glissement de sens, l'homme est enfermé dans une alternative où quel que soit son choix, il est toujours perdant :

- se soumettre à Dieu et il est réduit à l'état d'un simple serviteur docile. Plus grave, refoulant ses désirs, il est gagné par une culpabilité latente qui prendra des formes pathologiques. Il va confondre l'humilité avec la soumission, l'arrachement avec l'effacement. Pas « d'élévation » possible pour cet homme.
- ou alors se révolter pour s'affirmer, contre Dieu même, se défouler en levant les interdits qui entravent l'expression de sa personnalité. Il va confondre puissance avec domination, liberté avec licence. Croyant s'élever, il va en fait se déconnecter du sol.

Se coupant ainsi de ses racines qui lui apportaient toute sa nourriture par l'humus de la terre, il va se dessécher dans la solitude et alors sous de fausses apparences de pouvoir et de liberté, il sera en fait perdu, sans repère.

Dans les deux cas l'homme devient inapte à la Relation qui est parole d'un « Je » avec un « Tu ». Dans le premier cas, par la soumission infantile et culpabilisante, le « Je » ne peut voir le jour. Dans le deuxième cas, l'autre, réduit à un rival, ne peut être un interlocuteur ; c'est le « Tu » qui disparaît.

Comment trouver le passage pour sortir de cette alternative mortifère qui s'est glissée par ce soupçon sur la Parole de l'interdit ?

Toute l'histoire biblique, à travers de longues et douloureuses ruptures sera une pédagogie où l'homme sera invité à opérer une mutation et même un renversement complet dans son idée du Pouvoir, de la Puissance. Renversement qui sera initié avec force et ténacité, par des hommes exceptionnels que l'on appellera les prophètes, souvent contre les pouvoirs institués; renversement paradoxal qui trouvera son apogée en la personne de Jésus, tout puissant pour sauver les paumés qui se tournent vers lui mais qui acceptera aussi d'être ridiculisé d'être totalement impuissant à se sauver lui-même.

L'expulsion du Jardin d'Eden.

Pour le moment, le choix de la transgression fait par *isha* et *ish* a pour conséquence la sortie, loin du jardin d'Eden planté à l'Orient. Ils sont maintenant dés-orientés (voyez l'influence de ce texte sur notre langue). Cette expulsion souvent présentée purement et simplement comme une chute, une déchéance après « le péché », présente néanmoins à y regarder de près, un côté positif ; après avoir mangé le fruit défendu, il est dit que « *leurs yeux s'ouvrirent* » (v7) et un peu plus loin, Yhwh lui-même fait ce constat qui paraît étrange : « *Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance de ce qui est bon ou mauvais.* » (v22)

Le théologien du IV^{ème} siècle, St Augustin utilisera à propos de ce récit cette expression « *felix culpa* », « heureuse faute », qui deviendra un dicton latin pour signifier que d'un mal peut naître un bien.

La dérogation de l'interdit certes précipite l'homme dans la souffrance et les difficultés de la vie, mais cette sortie de l'Eden, de l'innocence originelle, lui ouvre aussi les yeux, éveille une **conscience**.

A noter que le terme « expulser » veut aussi dire en hébreu comme en français « accoucher ». Cette sortie du jardin d'Eden prend là un supplément de signification positif. Yhwh après avoir accouché de l'humain, ne retient pas l'homme dans son innocence paradisiaque, il laisse partir Eve- la vivante- et son compagnon mener leur Vie, non sans prendre soin d'eux, en les habillant : « *Il fit pour Adam et sa femme des tuniques de peau dont il les revêtit* » (v21), pour les protéger dans ce long et parfois douloureux chemin qui les attendent. Il y a là dans ce récit du comportement de Yhwh vis-à-vis d'*ish* et d'*isha* des similitudes avec celui d'une mère vis-à-vis de son enfant. La mère après avoir accouché de son enfant, l'avoir protégé par des interdits, l'avoir averti des difficultés qu'il va rencontrer, le laisse finalement partir quand celui-ci a décidé d'être autonome. Mais c'est vrai qu'apparemment, face à ce désir d'autonomie, de vivre sa vie, les moyens d'interventions des parents paraissent a priori assez limités.

Tel semble être le cas de Yhwh qui comme dans le premier récit où il se retire le 7^{ème} jour, donne une limite à l'exercice de sa puissance, pour ouvrir un champ de liberté à l'humain.

Mais la contrepartie est qu'il ne peut trouver face à *ish* et *isha* les moyens de les aider à leur insu. Seule une parole juste serait d'un véritable secours. Mais Dieu sait combien la parole juste est difficile pour les humains, parole trop souvent pervertie par des insinuations qui se glissent subrepticement, tel un serpent, dans la bouche de l'homme, parole qui au lieu de libérer, étouffe, oppresse et finit par s'éteindre.

Ce récit se termine par une scène où des chérubins défendent l'accès de l'arbre de Vie en brandissant une épée flamboyante (Gn 3,24). Cette image évoque un combat entre des dieux ou des géants que l'on retrouve souvent dans d'autres mythes. Mais là, quelle peut-être sa signification en cohérence avec l'ensemble du récit ?

L'épée ne serait-elle pas le symbole de cette parole juste qui tranche, sépare apporte la lumière pour conduire à la Vie? Parole qui s'oppose à cette parole tordue, sournoise qui introduit chez l'humain la rivalité par la confusion des désirs ? Mais ici le combat n'est pas entre des dieux opposés les uns aux autres. En tant que combat de la Parole, il traverse le cœur et l'esprit de chaque homme par ce qui sort de sa bouche et ce qui rentre dans ses oreilles.

La suite de ce récit va illustrer comment cette confusion des désirs va gagner les esprits, comment par la parole défaite, la relation devenue impossible, la violence va s'engouffrer et couvrir toute la terre.

L'humain en errance (Gn 4-11)

Poursuivons l'histoire de ce récit mythique sur les fondements de l'humain. Adam, le glaiseux et Eve, la Vivante, après avoir transgressé l'interdit de manger « le tout », d'être le « tout » et de juger « pour tous » « ce qui est bien et ce qui est mal », sortent d'un monde idéal de jouissance et d'innocence pour entrer dans un monde de défiance et de rivalité plus conforme à ce que nous connaissons. Livré à lui-même, hors de ce jardin d'Eden, avec tout de même la protection vestimentaire donnée par Yhwh (Gn 3,21), comment l'humain va-t-il se comporter ?

Caïn et Abel , ou l'apparition de la violence (Gn 4)

D'emblée, en quelques versets d'une grande sobriété, mais aussi, à y regarder de près, avec une grande finesse psychologique, l'auteur décrit les heurs et malheurs de la transmission de la vie.

*« L'homme connut Eve sa femme. Elle devint enceinte, enfanta Caïn et dit :
« J'ai procréé un homme, avec le SEIGNEUR. » (4,1)*

L'expression connaître dans la langue biblique signifie avoir une relation sexuelle. L'écrivain André Chouraqui, dans sa traduction de la Bible écrit plus crûment « Adam pénètre Eve ». La sécheresse de la phrase contraste avec les paroles jubilatoires d'Adam (Gn 2,23) quand il découvre Eve dans le jardin d'Eden. Là, sortie de ce monde de délices et de jouissance, rien, pas un mot. Eve n'est plus reconnue comme *isha*, elle semble réduite à son sexe. La conséquence est immédiate, Eve non reconnue comme femme dans l'acte sexuel, ignore à son tour Adam comme père. Porteuse d'un enfant, elle se l'approprie entièrement en le nommant Caïn (**j'ai acquis**). En effet il y a un jeu de mot entre le nom Caïn et le verbe traduit ici par procréer, qui signifie aussi acheter, s'approprier. On pourrait aussi traduire « je me suis procuré un homme avec Yhwh ». Cette appropriation de l'enfant non seulement occulte totalement le père, mais elle fait de cet enfant, plus qu'un enfant-roi... un enfant-dieu, propriété de la mère. C'est mal-parti pour Caïn !

« Elle enfanta encore son frère Abel »(4,2)

On pouvait espérer que la venue d'un petit-frère rééquilibrerait les choses. Hélas le petit-frère est nommé Abel, c'est-à-dire « **du vent** », « de la buée ». Il n'a pas beaucoup de poids pour la mère, elle ne le voit qu'à travers Caïn, à ses yeux il n'existe qu'en tant que frère de Caïn. Les deux frères travaillent, l'un Caïn en cultivant la terre, l'autre Abel en élevant des brebis. Puis arrive la fin de la saison et comme c'était la règle dans toutes les civilisations, chacun fait une offrande à Dieu avec les produits de sa production et là, patatras, Dieu agréé le don d'Abel, mais pas celui de Caïn. Caïn est furieux, son visage tombe (4,5) (nous on dit, il fait la gueule). Voilà que tout à coup il perd son statut d'enfant-roi, il est même supplanté par son petit-frère. Lui qui est tout pour sa mère alors que son frère n'est rien, se perçoit alors comme victime d'une injustice insupportable. Yhwh perçoit le trouble de Caïn et vient lui parler :

« Pourquoi t'irrites-tu ? Et pourquoi ton visage est-il abattu ?

Si tu agis bien, ne le relèveras-tu pas ?

Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, te désire. Mais toi, domine-le. » (4.6)

Quel paradoxe ! Alors que Caïn devait apparaître sûr de lui et dominateur dans sa famille, Yhwh le perçoit comme un être fragile, il lui demande d'avoir confiance en lui, de rester droit dans ses bottes et ce n'est pas par ce qu'il pense que Dieu a un petit problème avec lui qu'il doit en être déstabilisé. S'il est sûr de lui qu'il relève la tête ! Par contre, si sa conscience lui reproche quelque chose, si son don n'était pas désintéressé, c'est qu'il y a une « **bête tapie à sa porte** » qui risque de le dévorer et alors là il faudra engager un combat contre elle et essayer de prendre le dessus.

Yhwh prend la peine de parler à Caïn et l'incite à faire un travail sur lui-même, à tomber le masque de cette pseudo-puissance insufflée par sa mère qui a projeté sur son fils aîné sa propre convoitise de toute-puissance. Convoitise dans laquelle il est lui-même empêtré et qu'il doit maintenant combattre pour construire sa propre personnalité.

Mais pourquoi donc Yhwh prend-il le risque d'apparaître aussi injuste aux yeux de Caïn ?

C'est peut-être que Caïn, qui ne s'est pas affronté à l'autorité d'un père (face à Eve, Adam n'a pas fait le poids !), n'a pu bénéficier de cet indispensable obstacle à tous ses désirs qui permet à l'homme, par l'expérience de la frustration, de se connaître et de reconnaître les autres dans leur différence avec soi. En n'agréant pas son offrande, Yhwh lui offre d'une certaine façon la possibilité de porter un autre regard sur lui-même et sur son frère. Ce refus de l'offrande est pour Yhwh une autre façon de lui donner l'inter-dit qu'il n'a pas reçu de ses parents et ainsi de créer un entre-deux, un espace de parole (Yhwh prend soin de lui parler ce qu'il n'a pas fait avec Abel) où la personnalité propre de chacun pourra se développer l'un face à l'autre.

Mais rien n'y fait, comme sa mère, Caïn transgresse l'interdit, il n'entend pas la parole de Yhwh, il disjoncte, le « monstre tapi en lui » l'envahit. Se sentant injustement méconnu, la violence de la « bête tapie » se porte sur son frère Abel, vers celui qui ne devrait pas exister, vers celui que Yhwh a reconnu à son dépend et qu'il faut donc supprimer.

Après ce meurtre, comme après la première transgression dans le jardin d'Eden, Yhwh cherche à renouer le contact avec le transgresseur avec une question « Où est ton frère ? » qui rappelle le « Où es-tu ? » adressé à Adam (3,9). Mais Caïn, comme précédemment son père, est perdu, désorienté par la jalousie qui l'a envahi. La logique d'accaparement transmise par sa mère et l'absence du père l'empêche d'établir un lien entre lui et son frère. « *Suis-je le gardien de mon frère ?* », lien que justement l'interdit avait pour but de rétablir.

L'irresponsabilité exprimée ainsi par Caïn est bien une négation de l'autre, elle est meurtrière.

Contrairement au poème de Victor Hugo et son célèbre « l'œil était dans la tombe et regardait Caïn », Caïn ne semble pas du tout gagné par la culpabilité. Un tel sentiment ne peut s'éprouver que si l'on a développé un certain sens de la responsabilité, ce qui ne semble pas être le cas de Caïn.

C'est alors que le sang de son frère qu'il a versé se retourne contre lui. Par ce meurtre, Caïn s'est détruit lui-même. Ce n'est pas Yhwh qui le maudit, mais la terre qui a recueilli le sang de son frère et qui ne peut plus désormais le nourrir. Il est condamné à l'errance et se retrouve à la merci de n'importe quel autre assassin de son calibre. Il commence alors à prendre

conscience des conséquences dramatiques de son geste et des risques qu'il encourt, il supplie alors Yhwh de le protéger. Mais Yhwh dans ce monde d'assassins dans lequel Caïn s'est lui-même plongé ne peut pas faire grand-chose si ce n'est de dissuader les autres meurtriers éventuels de s'en prendre à Caïn, en les menaçant d'une vengeance « sept fois » plus grande. Mais cette menace, seule protection trouvée par Yhwh pour sauver la peau de Caïn dans ce monde sans interdit, va enclencher la **spirale de la violence**. Pour Caïn le facteur multiplicateur de la violence est de un à sept, mais quelques générations suivantes, avec son descendant Lamek le facteur passe de un à soixante-dix-sept.

« Oui, Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois. » (4,24)

Anthropologie de l'emballlement de la violence humaine

Ce récit mythique illustre bien le phénomène d'emballlement de la violence dans les sociétés humaines. Constat qui sera le point de départ de toute l'œuvre de l'anthropologue René Girard.

Cette violence trouve sa source, dit-il, dans le **désir mimétique** de l'homme; ce désir qui est animé moins par la conquête d'un objet précis que par le bonheur supposé de l'autre procuré par cet objet qu'il possède. L'objet de la convoitise glisse de la conquête d'une chose pour elle-même à celle du bonheur de l'autre. Ce phénomène du mimétisme dans le désir est nécessaire et efficace dans le développement psychique de l'enfant qui pourra se construire en essayant de faire tout comme son père, sa mère, son frère... mais il est aussi très dangereux. En présupposant que l'autre est plus heureux que soi, qu'il bénéficie d'avantages dont il est lui-même privé, il va induire la rivalité dans les rapports humains. Et cette rivalité peut dégénérer très facilement et allumer un incendie que la satisfaction matérielle, l'obtention de l'objet convoité sera en soi incapable d'éteindre. La violence alors s'emballle et prend une tournure totalement irrationnelle dans une sorte de « tous contre tous » totalement ingérable. René Girard émet l'hypothèse que les premières sociétés humaines ont probablement disparues ainsi et ce jusqu'à la découverte miraculeuse... du sacré et du sacrifice qui va transformer cette violence des hommes. D'un « tous contre tous », destructeur pour le groupe, le sacrifice canaliserait cette violence en un « tous contre un » qui sacrifierait une personne, de préférence incapable d'être vengée, pour rétablir la paix dans le groupe.

Autour de cette problématique de la violence, il a ainsi mis en évidence les ressorts violents et méconnus du sacré dans toutes les civilisations. Il découvre en étudiant les récits bibliques, dans le cadre de sa recherche sur cette problématique, comment cette **violence du sacrifice**, toujours nécessairement voilée pour assurer son efficacité, fut mise en lumière, dévoilée par le judaïsme après un long et extraordinaire cheminement, puis comment à sa suite le christianisme a traité cette violence non pas en évacuant le sacré, en jetant le bébé avec le bain mais en le retournant complètement. La violence ainsi révélée et retournée par ce basculement du sacré qui prendra l'image du pardon devient alors une force de vie et non plus une force de mort.

C'est ainsi qu'à l'autre bout de la Bible, après des siècles d'une lente mutation sous l'impulsion des prophètes, dans les Evangiles, Pierre demandera à Jésus s'il faut pardonner jusqu'à sept fois (Caïn inversé) et Jésus lui répondra (Mt 18,22) jusqu'à soixante dix fois sept fois (Lamek inversé).

La découverte qu'a fait René Girard **du retournement du sacré** dans la Bible l'a amené à développer une œuvre importante sur le plan théologique et philosophique, dont les applications concrètes sont très nombreuses et fructueuses aussi bien dans le domaine de l'éducation, du management d'entreprise, du traitement des médias, de la politique, ... Œuvre dont il assume parfaitement le caractère tranchant et apologétique qui lui est reproché par une certaine intelligentsia qui a parfois tendance à conditionner la valeur d'une pensée à l'affichage d'un athéisme bon teint et consensuel.

Revenons à Lamek, qui se venge « soixante-dix-sept fois » et « vécut en tout sept cent soixante-dix-sept ans » (5,31) (il y a sans doute un lien symbolique entre ces chiffres !). La violence se multiplie et se répand sur la toute la terre. Mais il y a aussi des développements plus positifs ; chacun des enfants de Lamek va se spécialiser et développer des techniques pour prendre en main la création : ainsi Yabal avec l'élevage, Youbal avec la musique et Toubal-Caïn avec l'artisanat et la maîtrise des matériaux.

Nouvelle descendance d'Adam (Gn 5)

Après la mort d'Abel, Adam et Eve ont un nouvel enfant qu'ils nomment Seth, « *car Dieu m'a suscité une autre descendance à la place d'Abel, puisque Caïn l'a tué* ». (4,25). Les bases pour cet enfant son nettement plus saines.

Tout d'abord Eve en nommant ses fils passe d'un « j'ai acquis » pour Caïn à un « Dieu a suscité » pour Seth, l'appropriation a disparu pour laisser place à une sorte d'éveil à l'altérité. Par ailleurs cet enfant est nommé par sa mère mais aussi par son père (5,3), ce qui n'était pas le cas pour Caïn. Il est bien l'enfant du couple. Les meilleurs auspices de cette naissance semblent porter du fruit :

« On commença dès lors à invoquer Dieu sous le nom de Yhwh »(4,26)

Cependant cet espoir d'amélioration semble fragile car le choix des noms entre les deux généalogies, celle de Caïn (4,17-26) et celle de Seth (5,1-32), ont bien des ressemblances ; ils sont bien tous du même acabit, à part peut-être un descendant de Seth, un certain Noé (5,30) dont la racine du mot signifie « consoler ». Mais globalement la violence continue à se répandre.

Le déluge ou la tentation de Yhwh de mettre fin à sa création. (Gn 6-8)

Cette violence va même prendre des proportions telles que Yhwh s'interroge sur le bien-fondé de sa création. La goutte qui va faire déborder le vase c'est l'usage que font les grands de ce monde, des jeunes filles. Leur beauté même, représentative des merveilles de sa création devient source de violence par la convoitise des puissants, des géants de ce monde. Par leur pouvoir sur les autres hommes et l'exercice de leur supériorité, ils pensent pouvoir s'accaparer la beauté elle-même. Mais l'emprise ainsi exercée sur ces jeunes personnes conduit à la négation même de ces personnes et finalement à la destruction de cette beauté. La création toute entière est atteinte dans son principe. La violence et la convoitise des hommes font échec au projet, au fondement de la beauté voulue par le créateur. Comme pour Caïn, Dieu semble impuissant à enrayer cette évolution funeste de l'humanité. L'échec est cuisant, les menaces qu'il avait proférées à d'autres meurtriers éventuels pour protéger Caïn, non

seulement n'ont pu enrayer la violence, mais elles l'ont multipliée.

A noter que dans ces versets (6,1-4), sans doute très anciens, le récit reprend pour l'unique fois, l'image de relations sexuelles entre dieux et humains, image si courante dans les récits mythiques des civilisations environnantes, pour apporter un enseignement bien particulier. Il y a bien des êtres supérieurs, mais ces êtres supérieurs bien que qualifiés de fils de dieux ne sont pas du tout reconnus par Yhwh comme émanant d'une divinité. Leurs actes font obstacles à son projet et cette domination des plus puissants sur les autres humains est très mal perçue. Tant et si bien que finalement **Yhwh se repent** (le terme utilisé ici est très fort, c'est celui qui est utilisé pour signifier la marche arrière d'un homme après son péché pour repartir sur de meilleures bases) d'avoir créé le monde et décide d'effacer son œuvre qui ne correspond pas à ce qu'il souhaitait.

Cependant un homme Noé qui a trois enfants, Sem, Cham et Japhet, semble faire exception sur terre, en effet il avance dans la bonne voie.

Le récit nous emmène alors dans un nouveau projet de Yhwh qui va se dérouler en deux temps, une première phase de destruction ou plutôt de dé-création et une seconde de reconstruction ou plutôt de re-création.

Contrairement à ce qui est souvent dit, le déluge n'apparaît donc pas comme un acte brutal, colérique de Dieu qui se vengerait des hommes qui ne lui ont pas obéi, mais plutôt comme une volonté très calculée d'Elohim de faire une remise à zéro de sa création pour reprendre son chantier et cette fois, nous le verrons, en prenant en compte la violence structurelle du cœur des hommes.

Ce projet nécessite un long travail de préparation ; Elohim ne part pas de rien, il intervient en tant qu'architecte et maître d'œuvre, il fait un plan très précis d'un grand bâtiment à trois étages recoupés en compartiments destinés à accueillir tout ce qui peut être sauvé de sa première création pour résister à l'invasion des eaux qu'il projette. Des talmudistes ont fait remarquer que les trois dimensions de ce bâtiment, trois cents coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur sont des combinaisons des quatre chiffres associés aux quatre lettres de Yhwh (10,5,6,5). Ce bâtiment est donc associé au nom de Yhwh. La réalisation de ce travail est confiée à Noé qui en est le destinataire.

Le travail une fois terminée, Dieu explique à Noé l'objectif final de cette opération :

« J'établirai mon alliance avec toi »(6,18)

Son projet est bien de faire repartir de zéro l'ordre originel du monde avec à sa tête un homme juste, Noé.

Il peut dès lors mettre à exécution son projet de dé-création. Les eaux qu'Elohim avait faites refluer pour laisser la place à la terre lors de la création, sont libérées et font disparaître la terre ferme et toute la vie qui y était.

Les détails très minutieux et la structure parfaitement symétrique de ces deux phases de dé-création et de re-création ainsi que les mentions d'un nombre de jours très précis dans chacune des étapes traduisent la parfaite maîtrise du créateur dans ce processus, ravageur et catastrophique dans un premier temps, constructif et pacifique dans le second. L'image de la colombe qui tient dans « *son bec un frais rameau d'olivier* » (8,11) utilisé dans ce récit pour

signifier le retournement du processus de destruction violent en construction pacifique est devenu depuis le symbole de la **quête de la paix** dans un contexte dramatique ou conflictuel.

Au terme de ce processus, Dieu invite Noé à sortir de l'arche, il ne peut rester dans ce bâtiment de Yhwh où il était en sécurité ; comme Adam et Eve sortis du jardin d'Eden, il est invité à repeupler la terre, à être « fécond et prolifique ». La similitude des termes utilisés pour cette nouvelle création avec la première, est très frappante, elle fait d'autant plus ressortir des petites différences lourdes de conséquence.

« Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre.

Vous serez craints et redoutés de toutes les bêtes de la terre et de tous les oiseaux du ciel.

Tout ce qui remue sur le sol et tous les poissons de la mer sont livrés entre vos mains.

*Tout ce qui remue et qui vit vous servira de nourriture comme déjà l'herbe mûrissante,
je vous donne tout. » (9,1-3)*

Dieu renouvelle son **don** total à l'humain de toute la création. Mais la domination des hommes sur les animaux, douce et pacifique dans la première création s'accompagne désormais d'une certaine violence. Les hommes dans le jardin d'Eden étaient végétariens, désormais ils seront carnivores, ils pourront aussi se nourrir de la viande animale. Le sacrifice que fait Noé sur un autel dès sa sortie de l'Arche est un holocauste, c'est-à-dire qu'un animal y est entièrement brûlé. Le premier sacrifice de la Bible apparaît bien dans un contexte où la violence des hommes doit trouver un exutoire pour permettre la pérennisation de la création

En effet entre les deux créations, Yhwh a pris acte que « *le cœur de l'homme est porté au mal dès sa jeunesse* » (8,21). Entre la première et cette seconde création, le cœur de l'homme n'a pas fondamentalement changé. Or les réponses qu'il avait tenté d'apporter pour protéger Caïn n'ont fait que multiplier cette violence et finalement, comme il l'a fait avec le déluge, laisser le cosmos se déchaîner pour contrer la violence des hommes n'est pas non plus une solution. Aussi décide-t-il de maintenir le fonctionnement de l'univers et le don qu'il en a fait à l'homme malgré leur violence. C'est la promesse qu'il fait à Noé et qu'il officialise par une **alliance dont le signe sera l'arc en ciel** qui se déploie dans les cieux pour enrayer les fuites possibles de la voûte céleste qui risqueraient à nouveau de noyer la terre. Il semble donc concéder un certain champ à la violence de l'humain. Toutefois il pose à nouveau des limites à cette violence,

« Toutefois vous ne mangerez pas la chair avec sa vie, c'est-à-dire son sang.

Et de même, de votre sang, qui est votre propre vie, je demanderai compte à toute bête et j'en demanderai compte à l'homme : à chacun je demanderai compte de la vie de son frère.

*« Qui verse le sang de l'homme, par l'homme verra son sang versé ;
car à l'image de Dieu, Dieu a fait l'homme » (9,4-6)*

Les conclusions de ce récit du déluge sont riches d'enseignement :

- le don fait à l'homme de la création est définitif et inconditionnel. Après la lecture de ce passage on ne doit plus interpréter les catastrophes naturelles comme une punition ou une vengeance de Dieu. Dieu lui-même s'est interdit définitivement et unilatéralement de le faire quel que soit le comportement des hommes.

- la violence fait intrinsèquement partie de l'humain, il n'y a pas à culpabiliser de sentir en soi de la violence, mais cette violence il va falloir que l'homme, fait à l'image de Dieu, apprenne à la contrôler, sinon elle se retournera contre lui.

Les premiers pas titubants de la nouvelle vie sur terre (Gn 9, 20-28)

Le récit qui suit est assez étrange. Après le caractère grave et solennel de cette alliance de Dieu avec Noé et le redémarrage de l'humanité avec ses trois enfants, Sem, Cham et Japhet, chargés de repeupler toute la terre, on tombe tout à coup dans un petit récit scabreux, tragi-comique apparemment parfaitement anecdotique. Noé sorti de l'arche, s'est attelé à maîtriser la culture de la vigne et les techniques de la vinification. Il a si bien réussi qu'il se retrouve saoul et nu dans sa tente. Son second fils Cham le voit dans cet état et va tout de suite le raconter à ses frères. Ceux-ci refusent de regarder la nudité du père et « *marchant à reculons, ils couvrirent la nudité de leur père* » (9,23). A son réveil, Noé maudit son fils Cham. Quel sens donner à ce récit concis, un peu elliptique, et pour tout dire assez énigmatique ?

Comme toujours dans la bible, il y en a plusieurs possibles.

Le plus facile à comprendre est que le fils apercevant son père en situation de faiblesse, nu et saoul, en profite pour le faire tomber de son piédestal en le montrant ainsi à ses frères.

Probablement cherche-t-il ainsi à capter à son profit l'autorité du père déchu.

Mal lui en a pris, car comme indiqué plus haut la violence se retourne contre son auteur : en ne respectant pas son père dans sa fragilité, ses enfants ne le respecteront pas non plus et en voulant s'arroger le pouvoir du père, il entraînera au contraire ses enfants dans la servitude.

Autre interprétation donnée dans le talmud, l'expression « voir la nudité » équivaut à avoir une relation sexuelle et « la nudité du père » c'est la nudité du corps de sa femme. Le texte évoquerait alors un inceste entre Cham et sa mère... Là aussi ce serait pour prendre la place du père et capter son autorité. La Bible aurait illustrée ainsi de façon très concise, bien avant Freud, le problème de l'Œdipe.

Ce récit précède la répartition des populations sur terre, issues des trois enfants de Noé (Ch.10) et cet épisode tendrait à expliquer pourquoi les populations descendantes de Cham sont plus particulièrement violentes: ainsi les Cananéens, les habitants de Sodome et Gomorrhe, et surtout ce Nemrod, terrible chasseur (10,9). [Ce verset de la bible a donné notre expression populaire « grand chasseur devant l'éternel »]. La chasse ne fait pas franchement partie du projet initial, doux et harmonieux, du Créateur. Nemrod affirme sa puissance et sa force, face à Dieu. Il est l'ancêtre de ceux qui vont bâtir les grands empires Assyriens et Babyloniens qui domineront et asserviront le monde avant d'être eux-mêmes balayés.

La tour de Babel ou la tentative d'uniformisation des populations (Gn 11)

L'histoire qui suit cette dispersion des populations sur toute la terre, est celle de « La tour de Babel ». Après le récit du jardin d'Eden, le meurtre de Caïn et le déluge, il est le quatrième et dernier grand tableau du récit mythique biblique sur les fondements de l'humanité. Il touche une problématique essentielle qui est celle de la diversité des populations et de leur possibilité de compréhension entre elles par le biais du langage.

La question de départ est celle-ci: comment se fait-il que les nations dispersées sur la terre ne parlent pas la même langue et n'arrivent pas à se comprendre ? Il y a bien là une anomalie qu'il faut tenter de comprendre.

La réponse donnée par la Bible, réponse qui n'a bien entendu aucune prétention scientifique est très originale et surprenante. Elle lie la question du langage et de sa diversité à travers le monde à une lutte contre l'uniformisation et le despotisme.

Les nations sont donc dispersées sur toute la terre et parlent au départ toutes la même langue.

Mais cette dispersion a un aspect anxiogène pour chacune de ces populations : on n'est plus les seuls à compter, il y a des populations bien différentes qui peuvent aussi avoir des instincts de dominations. Le mieux serait de s'unir, de ne faire qu'un seul peuple et ainsi nous serons plus forts (contre qui ?)

« Allons ! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre. » (11,4)

On perçoit que le point de départ, le moteur de ce projet d'unification, de regroupement fusionnel de toutes les populations en un, est la peur. On voit bien de nos jours combien les personnes à l'identité psychique encore fragile ont besoin pour se rassurer de trouver un groupe, une bande auxquels ils pourront totalement s'identifier. C'est le réflexe du repli identitaire, où des personnes faute de savoir exister par elles-mêmes, de se poser simplement avec ses particularités propres sans se sentir agressé par la différence de l'autre, cherchent à se rassurer, à s'affirmer, à « se faire un nom sur la terre » pour subsister par le biais d'une appartenance.

Ce réflexe d'appartenance paraît légitime et l'idée de s'atteler tous ensemble à construire une cité commune, bien ordonnée paraît à première vue plutôt positive. Cette entraide, cette solidarité dans le travail pourraient même être les prémices d'un nouvel ordre mondial harmonieux qui rassurerait tout le monde.

Pourtant ce projet ne plaît pas du tout à Yhwh.

Alors qu'un peu plus haut, face à Nemrod et l'affirmation effrontée de sa violence, Il n'était pas intervenu respectant la promesse qu'il a faite à Noé, là, alors qu'il n'y a apparemment aucune manifestation de violence, Il réagit vivement. Il ne veut pas, pour rien au monde que ce projet aboutisse et il trouve un moyen astucieux, non violent, pour mettre fin au projet : **introduire la confusion** (c'est le sens du mot Babel) dans le monde en brouillant toutes les langues !

Qu'y a-t-il de potentiellement si dangereux dans ce projet de regroupement des forces de chacun, qu'y a-t-il de si néfastes à vouloir ne faire « qu'un peuple et qu'une langue »(11,6)? L'histoire nous enseignera hélas tous les malheurs qu'ont entraînés les projets mégalos d'uniformisation du monde.

Ces projets sont d'autant plus dangereux qu'ils s'opèrent avec la complicité des populations fragiles qui sont ravies dans un premier temps de s'aliéner en étant tous ensemble dans le même moule, en faisant tout pareil et tel des esclaves, ils vont *mouler des briques* (11,3)

toutes pareilles, en mettant à leur tête un chef qui touchera le ciel (sommet ou chef est le même mot en hébreu).

Dans ce projet, non seulement la liberté, la personnalité de chaque individu et sa créativité propre sont en danger en se perdant dans l'anonymat d'une foule, mais cette foule concentrée de toutes les frustrations, cherchera à se donner un chef qui les dominera, les réduira à l'esclavage pour s'élever jusqu'au ciel.

On n'a pas besoin de se creuser beaucoup la cervelle pour voir dans cette tour qui monte au ciel un symbole phallique de la puissance. Pour Yhwh, tout est préférable à cette uniformisation qui tournera fatalement à la **négation de l'individu** au profit d'une exaltation de la foule et ouvrira ainsi la porte à toutes les formes de despotisme.

La solution que trouve Yhwh n'est certes pas idéale car elle va introduire de la confusion, de la non-compréhension et des conflits potentiels entre les nations, mais en mettant un frein au développement de pseudo-accords entre les peuples, qui ne seraient qu'une pseudo-unité, une **uniformisation destructrice** de toutes les diversités, elle protège la liberté et la créativité des hommes dont le destin est d'être à l'image de Dieu et non des numéros dans une masse informe. Yhwh préfère prendre le risque de la non-compréhension. Les confusions, les conflits sont somme toute préférables à la destruction des différences. Ils ont au moins l'avantage de faire **émerger les différences** d'être un recours contre les tentatives de domination.

Une autre scène, beaucoup plus loin dans la Bible (Ac 2,1-11) fera le pendant de cette confusion si nécessaire pour sauvegarder la diversité.

Quelques jours après la mort de Jésus, ses disciples réunis en son nom se mettent à parler toutes sortes de langues et à la stupeur des foules venues de tous les pays à Jérusalem, où chacun, parlant pourtant une langue différente, comprend parfaitement le discours de ces hommes, chacun dans sa propre langue.

« Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle? » (Ac 2,8).

Lors de cette fête de la **Pentecôte**, par l'advenue de l'Esprit, la communion entre les hommes se réalise dans le respect des différences. La Parole de Dieu loin d'agrèger les hommes par une adhésion inconditionnelle, par voie d'autorité, à un contenu uniforme, fait briller de mille éclats la personnalité et l'intelligence de tout un chacun, elle pénètre le cœur de tout homme à travers sa propre langue, sa propre culture. Le miracle de cette Parole est d'avoir surmonté la confusion pour créer l'unité dans la multiplicité.

Abraham - La Parole qui féconde l'humain (Gn 12-19)

Les cinq principaux récits mythiques des onze premiers chapitres du livre de la Genèse nous ont transmis les fondements théologiques et anthropologiques du monde et de l'homme :

– La Création :

La Parole de Dieu a créé le cosmos, l'a confié à l'humain qui est appelé à féconder la terre, à se développer, à se construire lui-même à l'image de Dieu.

– Le jardin d'Eden :

L'homme, en prêtant l'oreille à une parole qui reprend et déforme celle de Dieu, en refusant de mettre des limites à la satisfaction de tous ses désirs, se retrouve loin du projet divin. Il quitte le monde paradisiaque.

– Caïn et Abel :

A partir de là, la rivalité s'empare du cœur de l'homme, fait de lui un meurtrier et la violence entre les hommes s'emballe.

– Le Déluge et l'arche de Noé :

Le créateur a alors défait sa création puis il reprend le projet de développement de l'humain avec Noé, un homme juste. Il scelle avec l'humanité une alliance (arc en ciel), où il s'engage à maintenir à jamais son don de la création à l'humain. A partir de là, l'univers et son fonctionnement devient autonome de Dieu, il est régi par des lois intangibles données par le créateur, le cosmos acquiert une consistance propre indépendante de Dieu et du comportement des hommes. Suite à cette nouvelle création, la Parole qu'il adresse à l'homme est quelque peu modifiée : elle prend en compte la violence qui habite le cœur de l'homme et son désir.

– La Tour de Babel :

Enfin pour éviter que les hommes ne s'aliènent en s'agréant autour d'un dieu ou d'un despote, il brouille les langues : à tout prendre les dangers liés à l'impossibilité des hommes de communiquer entre eux sont préférables à l'uniformisation du monde.

Le chapitre 12 du livre de la Genèse marque alors un tournant dans la nature du récit.

A cet endroit, tout en prenant soin d'assurer la continuité ontologique de l'humain, par une généalogie de Sem à un certain Abram (11,28-32) l'auteur opère une rupture ; nous passons d'un récit mythique du fondement de l'humanité à l'histoire singulière d'un homme. Le récit quitte l'intemporalité des premières scènes pour basculer sinon dans l'Histoire, du moins dans une sorte de protohistoire dont les protagonistes seront appelés les « Patriarches ». Cette histoire commence avec Abram, d'Our en Chaldée pour s'achever, à la fin du livre avec la mort de son arrière-petit-fils, Joseph devenu gouverneur de l'empire Egyptien.

L'appel à partir et les premiers cheminements d'Abraham (Gn 12)

Ce texte débute comme le premier chapitre de la Genèse par un « Dieu dit ... », qui suggère qu'il s'agit d'un autre commencement.

Mais là, la Parole s'adresse à un homme précis, Abram. Elle n'est pas ici un acte créateur de réalités matérielles, elle est fondatrice d'une relation interpersonnelle entre Yhwh et un homme. Cet homme, identifié dans l'espace et le temps, vient d'une famille issue du pays d'Our. Dans cette famille apparemment règne une certaine confusion dans les rapports sexuels intra familiaux, en effet son frère Nahor épouse sa nièce Milka, et il a lui-même pris pour femme une certaine Saraï, qui n'est autre que sa demi-sœur (20,12). Ces confusions peuvent peut-être expliquer la stérilité de cette dernière, stérilité qui compromet sérieusement l'avenir d'Abram et de sa tribu.

Or Yhwh appelle cet homme a priori sans grand avenir, il engage avec lui un dialogue personnel; ce dialogue, nous allons le voir va trancher et pénétrer au plus profond de son cœur pour le féconder. A travers cette relation personnelle fécondante, Yhwh engage un très lent et très long travail sur l'humain pour lui redonner un avenir.

Que dit-il à cet homme ?

On aurait pu s'attendre à une exhortation morale sur la façon de se comporter, pour maîtriser sa violence et apprendre à limiter ses désirs, puisque telle semblait la source des problèmes de l'humanité.

Non rien de tout ça, il lui demande tout simplement de prendre une décision précise et concrète : partir, quitter tout ce qui le rattache à une appartenance, sa terre, sa famille, pour une destination inconnue qui ne lui sera indiquée qu'au fur et à mesure de son avancée. Tout au long de ce cheminement, sans grande visibilité pour l'avenir, il faudra qu'il accepte d'être guidé.

*« Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père
vers le pays que je te ferai voir » 12,1*

Le texte hébreu comporte un complément circonstanciel qui n'est généralement pas rendu dans les traductions. Si l'on voulait traduire le mot à mot hébreu, il faudrait écrire « Pars vers toi » ou « Pars pour toi, de ton pays, ... ». Ce « vers toi » ou « pour toi » en hébreu, difficile à mettre dans une traduction, a pourtant une portée anthropologique considérable. Il enseignerait qu'il faut partir, sortir des liens trop étroits de l'appartenance pour trouver sa propre identité. Affirmation qui n'est pas anodine ; par cette injonction faite à Abram, Yhwh s'engage vis à vis de cet homme et lui fait la promesse de le rendre fécond :

*« Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai.
Je rendrai grand ton nom. Sois en bénédiction. » 12,2*

Dans la Bible, les deux mots **bénédiction et fécondité** sont étroitement liés, comme d'ailleurs malédiction et stérilité ; nous avons vu que pour Caïn le sol était maudit, c'est-à-dire qu'il ne lui apporterait plus la nourriture dont il avait besoin, il était devenu stérile.

Yhwh demande donc à Abram de se mettre en route, d'avancer sur des chemins souvent accidentés comme nous allons le voir, pour se trouver lui-même. Mais se trouver soi-même, devenir fécond signifie produire des fruits qui débordent les petites satisfactions et le petit bonheur personnel. Cet appel de Yhwh à l'homme Abram est une démarche qui d'une certaine façon, « en lui », « à travers lui », touche l'humain en général et chaque homme en particulier. Cet appel va entraîner l'humanité toute entière sur de nouvelles voies.

« en toi seront bénies toutes les familles de la terre. »

Cet avenir béni, comme un trop plein, déborde de toutes les frontières.

Cet avenir est inimaginable pour l'homme Abram. Il ne peut en cerner les tenants et les aboutissants, **c'est de l'ordre de l'impossible et de l'infini**. Faute de pouvoir se représenter la destination ultime, de comprendre le sens de cette pérégrination, Yhwh lui demande simplement d'avancer dans le brouillard. C'est une sorte de saut dans le vide qui lui est demandé.

Abram écoute cette parole de Yhwh et se met en route avec sa femme et son neveu Loth pour une terre qu'il ne connaît pas. Il arrive au pays de Canaan et là Yhwh se manifeste à nouveau à lui pour lui dire que cette terre est celle qu'il destine à ses descendants (... descendants dont il est totalement dépourvu pour le moment !). Pour marquer le coup, Abram dresse un autel à Yhwh à Sichem (sans doute pas très loin de la ville de Naplouse d'aujourd'hui). Il faut savoir que dans ces temps anciens, le dieu ou les dieux étaient rattachés à un territoire donné et qu'au cœur de ce territoire, un lieu précis et remarquable était choisi pour célébrer les cultes. Ici c'est à Bethel (cela signifie maison de dieu) au pied du chêne de Moré, un chêne sans doute impressionnant (l'on a déjà parlé de la puissance symbolique de l'arbre).

Cependant poussé par la famine il doit poursuivre jusqu'en Egypte. Toujours sans enfants, cette famine vient mettre à l'épreuve sa foi en la promesse de bonheur et de fécondité ?

Arrivé dans ce pays qui lui est étranger (12,12), il se méfie de la sensualité des grands de ce monde et de leur impossibilité à s'imposer des limites. Or il sait que sa femme Saraï est très belle et qu'elle pourrait bien susciter des convoitises. Sa vie serait alors en danger car ces puissants pourraient bien chercher à l'éliminer pour prendre sa femme. Aussi préfère-t-il mentir en disant que Saraï est sa sœur ce qui n'est après tout qu'un demi mensonge puisqu'elle est sa demi-sœur. Effectivement le pharaon s'empare de Saraï et en signe de reconnaissance couvre Abram de ses bienfaits. Les premiers fruits matériels de la bénédiction divine ont emprunté un chemin bien tordu qui compromet tout de même sérieusement l'avenir du couple et de sa fécondité ! Yhwh intervient alors pour que le Pharaon lâche Saraï.

Le couple reprend sa pérégrination, il remonte vers le désert du Néguev (on retrouvera plus tard, un scénario assez similaire avec Moïse), puis de là il retrouve à Bethel l'endroit où il avait construit un autel.

Séparation d'avec Loth ; élévation du regard pour voir la promesse (Gn13).

De retour à Bethel et du fait de la grande prolificité de leurs troupeaux, Loth et Abram se trouvent affrontés à un problème de pâture et finalement, suite à un conflit entre leurs bergers,

ils décident de se séparer, chacun aura ainsi son propre territoire. Abram, grand seigneur, propose à son neveu de choisir en premier le territoire qu'il préfère. Naturellement Loth prend les meilleures terres, celles qui sont irriguées par le Jourdain. Ce sont aussi les terres d'en bas, celles qui sont occupées par des vauriens à Sodome (13,12). Abram de son côté s'installe dans les terres d'en haut, sur la partie montagneuse plus pauvre à priori, et là du haut de la montagne Yhwh lui montre toutes les terres autour :

« Lève donc les yeux et, du lieu où tu es, regarde au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. Oui, tout le pays que tu vois, je te le donne ainsi qu'à ta descendance, pour toujours Je multiplierai ta descendance comme la poussière de la terre au point que, si l'on pouvait compter la poussière de la terre, on pourrait aussi compter ta descendance. Lève-toi, parcours le pays en long et en large, car je te le donne. »13,14

Dans ce passage où Yhwh à travers Abram veut régénérer l'humanité, il faut noter les répétitions « *Lève les yeux...Lève toi* » et par deux fois « *Je te le donne* ». La remise en route de l'humain passe non seulement par une coupure des liens traditionnels de l'appartenance mais aussi par un changement du regard, une élévation de son désir et une prise de conscience de l'infini du don de Dieu.

Ce passage révèle aussi la nature du rapport qu'Abram et ses descendants doivent entretenir avec la terre, le territoire. La terre est un thème très important qui va traverser toute l'histoire biblique. Elle est signe de la promesse et du don de Yhwh, il n'y a pas un droit de propriété. En tant que promesse l'homme doit tendre vers elle, mais la reconnaître comme don de Dieu, c'est d'une certaine façon abandonner le droit de la revendiquer.

Guerre et victoire d'Abraham- Rencontre avec Melchisédek (Gn 14)

Abram s'installe alors à Hébron et y élève un autel pour Yhwh. Sur tous ces territoires il y a, c'est fatal, des rivalités et des conflits entre les tribus ; Apprenant que son neveu Loth a été fait prisonnier Abram est amené à s'impliquer lui aussi dans des combats. A cette occasion, il fait preuve de réels talents de guerrier et après une victoire militaire, il libère son neveu qui peut récupérer tous ses biens pris par l'ennemi. C'est alors que lors du repas festif qui suit traditionnellement toute victoire, le texte nous relate un hommage appuyé rendu à Abram de la part d'un personnage assez mystérieux, Melchisédek. Ce passage est insolite à plus d'un titre : alors que la Bible pour identifier une personne nous donne toujours sa filiation, là avec Melchisédek, rien, on ne sait pas d'où il vient. Il est présenté comme étant à la fois le roi de Salem (sans doute l'ancien Jérusalem) et grand prêtre du Dieu très-haut, or ces deux fonctions sont toujours distinctes, par ailleurs il parle au nom du « *Dieu très haut qui crée ciel et terre* », alors que l'interlocuteur d'Abram, l'auteur de la promesse c'est Yhwh et non Elohim! Enfin ce grand prêtre-roi offre lors de ce repas sacrificiel du pain et du vin alors que ce sont des animaux qui sont habituellement offerts dans ces circonstances.

Cet événement étrange sera utilisé beaucoup plus tard dans un écrit du Nouveau Testament, l'épître aux Hébreux, comme un présage pour illustrer la nature du sacerdoce du Christ- Roi et de son sacrifice. Comme celui de ce Melchisédek, grand prêtre avant même la naissance du peuple hébreu, le sacerdoce du Christ transcende le sacerdoce traditionnel du judaïsme, fonction qui était exclusivement réservée aux descendants de la tribu de Levi.

Abram est dit « juste » par sa foi en la promesse (Gn 15)

Un peu plus tard, dans ce contexte guerrier où la promesse de descendance se fait de jour en jour de moins en moins vraisemblable, Yhwh s'adresse à nouveau à Abram pour le conforter.

« Ne crains pas, Abram, c'est moi ton bouclier » 15,1

Il lui assure son soutien en utilisant les termes militaires de bouclier et de solde.

Pour avancer ainsi dans l'inconnu, il faut faire confiance et c'est cette confiance qui assurera à Abram un avenir bien compromis jusque-là.

Pour la première fois dans la Bible le lien est établi entre la **fécondité** et la **confiance** en la Parole, lien que nous retrouverons bien souvent dans la bouche des prophètes et de Jésus.

Abram lui fait cependant gentiment remarquer qu'il n'a toujours pas de descendance. Yhwh alors l'emmène dehors regarder les étoiles (toujours cette élévation du regard) et lui promet une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et

« Abram eut foi dans YHWH, et pour cela YHWH le considéra comme juste » 15,6

Ce verset aura une très grande importance en particulier dans la théologie chrétienne développée au premier siècle par St Paul pour les Romains. Dans sa lettre, ce passage lui permet d'illustrer le rattachement de la justice non pas à la pratique rigoureuse et méticuleuse de la Loi, mais à la confiance que l'homme fait à Dieu. En effet dans ce contexte où la Loi n'existe pas encore, Abram est pourtant déclaré **juste** et c'est cette confiance dans la Promesse qui l'a rendu juste.

Déjà on avait dit de Noé qu'il était juste. Cette question centrale du juste va traverser non seulement toute l'histoire biblique mais aussi toute l'histoire de la théologie chrétienne. Qui en effet peut être dit juste ? Qu'est-ce que la justice ? Comment sommes-nous justifiés ? Cette question va, entre autre, diviser au XVI^e les catholiques et les protestants. Il faudra attendre pratiquement le XX^e pour trouver entre eux une convergence théologique sur cette question de la justification (par les œuvres ou par la grâce ?).

Là dans ce passage, c'est assez clair, Yhwh considère Abram comme juste par ce qu'il fait confiance. On a vu que ce n'est pas son comportement avec sa femme qui pouvait lui valoir sur le plan purement moral ce qualificatif de juste (il s'est tout de même enrichi en exploitant la beauté de sa femme !).

Tout de même cette promesse devenant de plus en plus invraisemblable, Abram demande à Yhwh un signe.

Yhwh va alors sceller la promesse par une alliance sous forme d'un rituel assez étrange pour nous : Il lui demande de se procurer des animaux et de les trancher par le milieu sauf les oiseaux. C'est ainsi qu'en hébreu le terme d'**alliance** vient du mot trancher. Ceci apparaît assez paradoxal car spontanément faire alliance évoque plutôt un lien qui attache qu'un couteau qui tranche.

Nous avons déjà vu le côté tranchant de la Parole, les nécessaires ruptures qu'elle provoque (la séparation de l'eau et de la terre, de la nuit et du jour, la coupure de l'Adam pour faire naître ish et isha, la rupture des liens d'Abram avec sa terre, sa famille, sa culture). Ici l'image est encore plus sanglante : pour symboliser cette alliance, Yhwh demande à Abram de prendre des animaux et de les trancher par le milieu. Nous savons que la symbolique des rites est souvent à rattacher aux opérations psychiques à accomplir sur les personnes. L'alliance avec Yhwh passe par l'ouverture d'un espace, d'un entre-deux pour pénétrer jusqu'au cœur de l'homme. Abram sans enfant a le cœur fendu, déchiré et c'est par cette fente, cet espace de

fragilité (qu'il faut protéger des rapaces) que pourra pénétrer le feu divin pour féconder son avenir :

« Le soleil se coucha, et dans l'obscurité voici qu'un four fumant et une torche de feu passèrent entre les morceaux »(15,17)

Cet avenir, dans son inconscient (*la torpeur au coucher du soleil...une terreur, une épaisse ténèbres*), il le pressent comme difficile et cela exigera de la part de ses descendants une grande persévérance et beaucoup de confiance pour **couper les liens** qui retiendront son peuple en esclavage, comme nous le verrons plus tard avec Moïse (livre de l'exode). Avec cette alliance qui lie Abram et Yhwh à travers une coupure, nous avons une illustration du cheminement de l'humanité entre liens et séparations, attachements et arrachements, entre possible et impossible, conscient et inconscient, dont nous avons déjà parlé. Cette dialectique, ces contre-pieds qui semblent défier notre logique linéaire et raisonnable, sont en fait dans la pratique notre lot quotidien et c'est à travers ces entailles que notre liberté peut se frayer un chemin; beaucoup plus tard Jésus poussera jusqu'au paroxysme ce type de parole, en venant *«apporter le glaive et non la paix » (Mt10,34)*, en opérant des coupures insolites entre les riches et les pauvres, entre les premiers et les derniers, les malades et les bien-portants, les fous et les sages, etc...

Mais avant même cette deuxième alliance avec Jésus, cette symbolique de l'alliance comme tranchant fera, dans le cadre même de la première alliance, évoluer en profondeur la notion de sacrifice et de sacré :

*« Tu n'aimerais pas que j'offre un sacrifice, tu n'accepterais pas d'holocauste.
Le sacrifice voulu par Dieu, c'est un esprit brisé;
Dieu, tu ne rejettes pas un cœur brisé et broyé » (Ps 51,18)
« YHWH est près des cœurs brisés, et il sauve les esprits abattus. » (Ps 34,19)*

Naissance d'Ismaël et promesse à Hagar d'une descendance (Gn 16)

En attendant Abram se trouve toujours sans enfant et Saraï décide de prendre les choses en main. Comme Yhwh a "fermé sa matrice", elle demande à Abram de coucher avec la servante Hagar. Celle-ci tombe enceinte. Dès ce moment Hagar fait la fière, ce qui a le don d'exaspérer sa maîtresse. Abram n'intervient pas et laisse Saraï maltraiter Hagar qui du coup s'enfuit. Dans le désert, elle est visitée par Yhwh qui la console, l'encourage et lui demande de retourner chez sa maîtresse, d'arrêter de faire la fière (*« plie-toi à ses ordres »*) et lui promet non seulement un fils Ismaël, mais une multitude de descendants. Hagar a alors cette phrase, *« est-ce bien ici que j'ai vu après qu'il m'a vue ? »16,13*, qui montre, comme pour Abram, que d'une situation de détresse peut naître comme un échange de regard avec Dieu.

Renouvellement de la promesse assortie de nouvelles entailles fécondantes (Gn 17)

Treize ans après la naissance d'Ismaël, Yhwh s'adresse à nouveau à Abram :

*« Marche en ma présence et sois intègre.
Je veux te faire don de mon alliance entre toi et moi, je te ferai proliférer à l'extrême. »17,1*

Il reprend les thèmes précédents : la « marche avec... », la prolificité, le *don de l'alliance*, avec un appui marqué sur la dimension relationnelle par ce « *entre toi et moi* ».

La Parole de Yhwh se fait plus prolixe, il détaille un peu plus longuement le contenu de la promesse et du lien qui va les attacher, lui qui est Dieu avec Abram et sa descendance à jamais. Cette nouvelle annonce de la promesse d'une alliance féconde, la Parole tranchante de Dieu va l'associer à une demande de deux entailles qui feront signes :

- La **circconcision**, c'est-à-dire la coupure du prépuce des mâles. Il s'agit sûrement d'une pratique très ancienne, antérieure à Abram, à but probablement hygiénique. Mais l'auteur va lui donner une valeur symbolique très forte puisqu'elle sera, et elle l'est encore de nos jours, un signe d'appartenance au peuple élu.

Quelle symbolique peut-on voir dans cette demande de Dieu ?

Dès le départ nous avons vu que le problème de l'humain, c'est sa volonté du « tout », ce désir de puissance sans limite, désir qui l'empêche d'entrer en relation avec l'autre, qui le stérilise. Le sexe mâle de l'humain représente symboliquement la puissance, c'est lui qui féconde. Or justement il y a chez Abram un problème de fécondité.

Paradoxalement encore un fois, Dieu veut rétablir la fécondité en tranchant le bout du sexe d'Abram et de ses descendants, en faisant une entaille dans l'organe représentatif de la puissance. Cette idée nous est maintenant rendu beaucoup plus compréhensible depuis que Freud et ses successeurs ont développé le concept de castration, cette frustration nécessaire et incontournable dans le développement du psychisme de l'homme. Finalement Yhwh en parlant de circoncision est plus délicat et plus juste psychologiquement dans sa représentation symbolique de la frustration que Freud qui utilise le terme de castration. En effet la castration sous-tend tout de même la perte complète de la puissance et de la fécondité ce qui va à l'encontre du projet de Yhwh.

- Le **changement de nom**.

Yhwh va couper le nom d'Abram en son milieu pour y insérer une consonne, la lettre hébraïque « Hé » du nom de Yhwh. Son nom devient alors Abraham. Abram signifiait « père élevé », Abraham signifie « père d'une multitude », il y a là peut-être le passage d'une puissance purement personnelle et phallique à une puissance partagée et féconde.

Le nom de Saraï va lui aussi subir une coupure, mais par la suppression de la dernière lettre, le « Yod » et son remplacement par un « Hé ». Ce « Yod » à la fin d'un mot lui donne le caractère possessif. Saraï signifiait « *ma* princesse », Sarah signifie « princesse » tout court. Sarah n'est plus la princesse d'Abraham, sa propriété, elle est princesse en elle-même. La fécondité passerait donc par un certain abandon de l'esprit de possession au sein du couple.

Abraham, entaillé, puis pénétré par la lettre de Yhwh, de « Celui qui est », devient enfin fécond et cette fécondité passe par une désappropriation. Fécondation-désappropriation, toujours ce tranchant et ces contre-pieds de la Parole !

Après avoir été traversé à plusieurs niveaux par ce tranchant de la Parole, Abraham et Sarah semblent maintenant aux yeux de Yhwh, prêts psychologiquement à devenir féconds. Du moins selon Yhwh, car pour Abraham il est déjà tellement tard qu'il ne peut s'imaginer, lui

centenaire, avoir un nouvel enfant avec une femme guère plus jeune que lui « *Tout usée comme je suis, pourrais-je encore jouir ? Et mon maître est si vieux !* » 18,12

Aussi quand Yhwh lui annonce un tel événement devenu totalement invraisemblable, cela le fait doucement rigoler. Cependant Abraham a confiance en Yhwh et il pense qu'il a mal compris et que cette promesse passe par Ismaël, aussi lui répond-t-il :

« *Puisse Ismaël vivre en ta présence !* » (17,18)

Mais Yhwh insiste et dit très clairement qu'ils vont avoir un nouvel enfant et même, non sans humour, lui donne un nom à cet enfant: Isaac, c'est-à-dire « en rire », car comme nous le dit le philosophe Bergson, l'observation d'une absurdité à caractère social déclenche presque automatiquement le rire et d'ailleurs dans le cas présent Yhwh ne semble pas en vouloir à Abraham d'avoir rît intérieurement.

La promesse prend corps et fait rire (Gn 18)

La scène qui suit nous montre un Abraham, épanoui, détendu, « *assis à l'entrée de la tente dans la pleine chaleur du jour* », âgé certes, mais encore plein de dynamisme. A l'arrivée de trois voyageurs, il bondît pour les inviter à s'arrêter puis avec Sara ils se mettent en quatre pour les accueillir merveilleusement bien. Le travail intérieur accompli par ce cheminement de la Parole en eux que nous avons évoqué plus haut se traduit concrètement par un élargissement, une dilatation du cœur et de l'esprit, une joie qui sont les marques de la véritable hospitalité. Ce festin préparé par Sara et Abraham à ces trois personnages inconnus, feront d'eux le paradigme de l'hôte. La fécondité promise c'est aussi cette faculté de faire place avec grand respect à l'inconnu, car l'inconnu c'est Yhwh.

Après que ces trois mystérieux personnages eurent mangé ce bon repas, entre hommes comme le veut la tradition, à l'abri de ces fameux chênes de Mamré, ils demandent à voir Sarah, sa femme et c'est alors Yhwh qui parle explicitement pour lui annoncer qu'elle aura un enfant l'année prochaine. Sarah, derrière la tente écoutait toute la conversation et se met à son tour à pouffer de rire intérieurement à l'idée de jouir à nouveau avec son vieux mari. Mais Yhwh lui réplique « *Y a-t-il une chose trop prodigieuse pour Yhwh ?* ». Toujours cet appel fait à l'homme à cheminer à travers cette coupure entre le possible et l'impossible. Sara veut se défendre d'avoir ri, mais Yhwh, pas dupe, lui confirme qu'elle a bien ri. Il ne lui en veut d'ailleurs pas du tout pour la même raison que plus haut avec le rire d'Abraham.

Intercession d'Abraham pour Sodome (Gn 18 suite)

L'épisode qui suit (18,16) illustre de façon spectaculaire l'incroyable intimité qu'il y a maintenant entre Yhwh et Abraham, intimité qui est illustré par l'usage du mot « connaître » faite par Yhwh pour qualifier sa relation avec Abraham, c'est une relation qui pénètre désormais jusqu'au cœur de cet homme.

Yhwh a en projet d'aller sévir ces deux cités de renégats que sont devenus Sodome et Gomorrhe et il se dit intérieurement que vu la place que va tenir Abraham dans l'avenir de l'humanité, il doit l'informer de son projet. Et là on assiste à une scène assez surréaliste où Abraham, désormais **interlocuteur** de Yhwh, a l'audace de négocier longuement avec lui, marchandant pied à pied le salut de la cité. Il n'hésite pas à faire face à Yhwh et même à lui

faire la morale en lui disant, respectueusement certes mais tout de même avec beaucoup de liberté et de fermeté :

*« Ce serait abominable que tu agisses ainsi ! Faire mourir le juste avec le coupable ? ...
Quelle abomination ! Le juge de toute la terre n'appliquerait-il pas le droit ? »(18,25)*

Yhwh après cette longue discussion accepte finalement toutes les conditions successives posées par Abraham avant de repartir.

Ce passage marque une grande étape dans la perception de la relation de l'homme avec Dieu.

La confiance de l'homme en Dieu n'est pas synonyme d'une soumission muette et aveugle. Dieu ne s'impatiente pas face à la série d'objections levées par Abraham. Dieu respecte son interlocuteur qui marchand, Il ne s'offusque pas de la contradiction, on dirait même qu'il la sollicite. **La prière** est ce face à face avec Dieu, où nous devons nous affirmer, ne pas hésiter à faire preuve d'audace, car cela peut changer le cours de l'histoire. L'histoire n'est pas prédéterminée par Dieu.

Loth et Sodome (Gn 19)

Hélas dans le cas présent, à Sodome, il n'y avait même pas dix justes.

Les trois mystérieux personnages en s'approchant de Sodome ne sont plus que deux. Ils sont qualifiés d'anges, comme si Yhwh après son entretien avec Abraham s'était retiré et envoyait ses messagers (c'est le sens du mot ange) voir ce qui se passe à Sodome. Loth les voit arriver et comme son oncle il se précipite pour les accueillir. Cet accueil est d'autant plus remarquable qu'il tranche avec la mentalité des gens de cette ville pour qui les étrangers n'ont rien à faire chez eux.

Loth donc, leur prépare un diner et *« ils n'étaient pas encore couchés que la maison fut cernée par les gens de la ville, les gens de Sodome, du plus jeune au plus vieux, le peuple entier sans exception. Ils appelèrent Loth et lui dirent : « Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Fais-les sortir vers nous pour que nous les connaissions »19,5*

La population cherche à avoir une relation sexuelle avec ces deux hommes; ce passage a donné le mot français « sodomiser ». En l'occurrence il s'agit bien d'un désir de relations homosexuelles, et trop souvent on a utilisé cet épisode pour stigmatiser ce type de relation sexuelle alors que ce qui est parfaitement insupportable dans le cas présent c'est le viol et le viol collectif qui plus est.

La réaction de Loth est très surprenante, pour respecter le droit sacré de l'hospitalité, il propose ses filles en échange pour ne pas livrer ses hôtes. Face à cette réaction de Loth, nous sommes partagés entre l'admiration que suscite son sens très aigüe de l'hospitalité et le dégoût que nous inspire le peu de cas qu'il fait de ses propres filles. Mais de toute façon le peuple ne veut pas négocier avec lui : *« Tire-toi de là ! »* car on voit bien que c'est la personnalité même de Loth qui les énerve : *« Cet individu est venu en émigré et il fait le redresseur de torts ! Nous allons lui faire plus de mal qu'à eux. » 19,9*

Ce non-respect, ce rejet de l'étranger est une faute gravissime dans la Bible, aussi *« grande devant Yhwh, la plainte qu'elle provoque »*. Les agresseurs qui refusent de regarder l'autre,

l'étranger, sont frappés de cécité par les deux anges. Ceux-ci donnent l'ordre à Loth et sa famille de quitter le pays car elle va être détruite.

Ses gendres ne prennent pas la menace au sérieux et refusent de partir. Ils ont préféré le statu quo, ils n'ont ni la clairvoyance ni le courage de fuir, en effet face à certains maux, là où le dialogue est devenu totalement impossible il n'y a pas d'autres solutions pour sauver sa peau que la fuite.

*« Sauve-toi, il y va de ta vie. Ne regarde pas derrière toi, ne t'arrête nulle part....
Fuis vers la montagne de peur de périr. »19,17*

Il ne faut même pas regarder en arrière car l'on deviendra une statue de sel. Belle image de toutes nos fixations psychiques qui entravent nos mutations intérieures auxquelles pourtant les bouleversements de la vie nous pressent énergiquement.

Les « sacrifices » d'Abraham (Gn 20-24)

Nous avons vu la dernière fois le cheminement d'Abraham, depuis son départ du pays d'Our jusqu'à son installation à Hébron, et comment la Parole de Yhwh et sa promesse de fécondité ont scandé chaque étape de cette pérégrination. Alors que son itinéraire paraît à nos yeux bien incertain, pour ne pas dire assez scabreux à certains moments, Abraham est dit « juste » par le fait qu'il a écouté, et confiant en cette Parole, il s'est mis en route.

Nous avons souligné l'aspect tranchant de cette Parole qui a rompu chez Abraham des ligatures d'appartenance qui le fixaient au passé et stérilisaient son avenir. Après la rupture de ces attaches, son désir s'est transformé, son regard a pu se porter vers le haut pour contempler l'infini des étoiles, au-delà des limites de l'imagination, hors de l'accessible. Des hauteurs de la montagne il a perçu le don de Yhwh, il a embrassé la grandeur et la beauté de la terre, promise à lui et à ses descendants.

Mais la réalisation de la promesse tardant, les coupures se sont faites plus intérieures, plus profondes, sans doute aussi plus douloureuses. Abraham ayant demandé un signe de confirmation de cette promesse, il lui a été demandé de couper en deux des animaux, symboliquement ces coupures créent ainsi jusqu'à la moelle un écart où le feu divin va pouvoir se glisser. Le chemin de fécondité d'Abraham passe par ces entailles intérieures ; ce profond sentiment de **manque** ouvre la possibilité d'une alliance entre lui et le divin. Cette alliance est scellée concrètement par une entaille sur son sexe (la circoncision), et sur son nom, Abram devenant Abraham.

Enfin après cet acte d'alliance entre Abraham et Yhwh, la promesse se fait plus précise le jour où trois hommes mystérieux (chap 18) lui annoncent la naissance d'un enfant pour l'année suivante. Cette nouvelle est tellement « énorme », invraisemblable vu leur âge (tout au long de ces cheminements extérieures et intérieures, les années ont passé) que chacun à leur tour, Abraham d'abord et Sarah ensuite n'ont pu s'empêcher d'en rire.

Nouveau mensonge d'Abraham à propos de Sarah (Gn 20)

Pourtant le chapitre 20 semble nous ramener de nombreuses années en arrière, au début de sa pérégrination en Egypte. Face au danger, Abraham retombe dans ses peurs, il utilise toujours le même stratagème, pour éviter d'être tué il fait passer Sara pour sa sœur. Il le dit lui-même explicitement, pendant toutes ces périodes d'errance il n'a pu assumer les risques encourus du fait de la beauté de sa femme.

« Lorsque la divinité me fit errer loin de la maison de mon père, je dis à Sara : “Fais-moi l'amitié de dire partout où nous irons : C'est mon frère.” (v13)

Abraham n'est ni un héros, ni un homme parfait. Aucun des plus grands personnages bibliques ne sera d'ailleurs considéré comme tel : l'idéal et la perfection sont des abstractions qui ne font pas partie du langage biblique. Dans la Bible, l'accent est mis sur l'écoute concrète de la parole qui crée la proximité avec le divin. Le mot biblique utilisé pour exprimer cette proximité est *kodesh*, un terme hébreu que l'on a traduit par **sainteté**. L'étymologie de ce mot renvoie justement à ce que nous avons vu plus haut avec Abraham : il dérive d'une racine qui veut dire séparer, couper. Ainsi la proximité avec Dieu passe par ces coupures, et en ce sens-là Abraham est un « saint », même si selon nos critères moraux il est encore loin de

la perfection. La « perfection morale » ne peut être une valeur absolue ne serait-ce parce qu'il est impossible de la définir précisément, elle ne peut être que relative (c'est-à-dire associée à la relation), ce n'est pas une norme universelle objective indépendante du sujet, elle est le fruit d'un travail de la Parole dans une histoire spécifique et personnelle. La Parole se démarque du « discours moralisateur » et de sa violence. La Parole est quête de relation, elle est guide et non redresseur de torts.

Nous voyons d'ailleurs Yhwh soutenir Abraham, l'aider à surmonter ses peurs plutôt que le condamner pour son mensonge.

A noter dans ce passage la première utilisation du mot **prophète** (v7) qui est donné ici à Abraham pour signifier qu'il porte la Parole, qu'il devient la Parole en action.

Naissance d'Isaac - Ismaël sacrifié (Gn 21)

Enfin la promesse se réalise et Isaac naît précisément à la date donnée lors de « l'apparition » de Mamré (chap 18). Sarah ne revient pas de ce qui lui arrive et pense une fois de plus que cela va faire rire tout le monde.

Mais cette réalisation de la promesse ne veut pas dire pour Abraham la fin des difficultés, l'arrivée d'Isaac va même provoquer un nouveau problème.

Lors du festin qui accompagne symboliquement ce moment difficile, Sarah fragilisée par cette séparation, ne supporte pas de voir Ismaël jouer et demande à Abraham de le chasser, lui et sa mère. Abraham se fâche mais il est coincé entre la volonté de sa femme et son désir de garder son aîné. Yhwh lui demande de ne pas se fâcher contre elle, ni de lui faire la morale, qu'il accepte les limites des désirs de sa femme, qu'il se sépare de son fils mais qu'il se rassure, son sacrifice ne sera pas vain car « *Dieu fut avec le garçon qui grandit et habita au désert.* » (v 20).

Il n'empêche que le « Père d'une multitude » qui avait deux enfants, ne se retrouve qu'avec Isaac qui devient son unique, seul porteur de la multitude promise.

Le sacrifice d'Isaac (Gn 22)

Ce passage très célèbre du chapitre 22 est un peu la clef de voute de toute l'histoire du patriarche.

Le scénario est très simple: Dieu donne l'ordre à Abraham de monter avec son fils Isaac sur une montagne pour l'offrir en sacrifice. Abraham obéit et au moment de prendre le couteau un ange intervient pour l'empêcher de tuer son fils, puis Yhwh bénit Abraham pour avoir accepté d'offrir son fils.

On peut comprendre que la lecture de cette page d'une grande beauté dramatique où l'absurdité la plus totale semble côtoyer l'héroïsme le plus sublime, ait inspiré autant d'écrivains et d'artistes. Peu de texte ont été autant commentés, discutés, analysés depuis des siècles.

Abraham, à l'instar des héros antiques, a enflammé par son « sacrifice » l'imagination des poètes et inspirés les plus grands peintres. Des philosophes aussi ont succombé à la beauté mystérieuse et fascinante de ce texte : Kierkegaard dans son œuvre « Crainte et tremblement » s'appuie sur ce passage « du sacrifice d'Isaac » pour décliner l'articulation et la discontinuité entre l'éthique et la foi et tenter de répondre à la question suivante: comment l'acte de foi, éminemment personnel (croire en la parole divine) et l'éthique universelle (ne pas tuer) peuvent entrer en contradiction ?

Deux interprétations opposées.

Les prédicateurs religieux ont célébré la foi inconditionnelle d'Abraham en exaltant son obéissance absolue à la parole, obéissance qui dans les cas extrêmes comme celle d'Abraham, doit faire fi, selon eux, de la raison, pour s'élever dans les hauteurs du divin. Le renoncement à la logique de la raison apparaîtrait comme une condition pour accéder à la grandeur de la foi. A un certain degré d'élévation spirituelle, la raison se doit de rendre les armes.

A l'opposé, hors de ce champ spécifiquement religieux et spirituel, pour nombre de nos contemporains peu familiers des cimes de la foi et peu sensibles à la beauté de ces apories de l'esprit, ce passage au contraire justifie n'importe quel athéisme.

Il alimente tout un imaginaire de la violence divine et nourrit le lien que l'on peut effectivement établir historiquement entre la religion et la violence.

N'ayant plus à craindre les foudres de l'Eglise, ces contempteurs de la religion n'hésitent plus à décrire ce dieu de la Bible comme clairement pervers et sadique, un dieu qui ne s'est montré apparemment généreux que pour mieux tyranniser son sujet, le soumettre à sa volonté; il le fait souffrir gratuitement, en jouant avec ses sentiments les plus légitimes et les plus forts (comme le font les pervers narcissiques si bien décrits et dénoncés de nos jours).

Ils mettent en cause le discours «religieux» qui met en avant l'héroïque obéissance d'Abraham, alors que cette obéissance aveugle, cette soumission absolue à la demande divine est clairement le symptôme d'un masochisme pathologique où l'individu s'aliène.

Nous avons déjà dénoncé dans notre lecture de la scène, qualifiée de « péché originel » (Gn3), ces oppositions entre d'un côté une lecture moralisatrice des partisans d'une obéissance absolue et de l'autre une défense de la liberté en quête d'épanouissement individuel.

Ces deux types de lecture s'alimentent l'un l'autre et sont finalement plus proches qu'il n'y paraît, étant fondés tous les deux sur une même représentation de la puissance divine, puissance à laquelle il faut se soumettre pour les uns et contre laquelle il faut se révolter pour les autres.

Vers une autre lecture

Ces deux lectures opposées s'articulent mal avec les récits qui précèdent ainsi qu'avec le personnage d'Abraham et sa relation avec Yhwh, et encore moins avec la suite de l'histoire Biblique.

Alors comment voir dans cet épisode un évènement constructif ?

Comment un tel épisode a-t-il pu devenir selon la tradition un moment fondateur de l'alliance entre Dieu et l'humanité ?

D'autres pistes de lecture fondées sur une étude très méticuleuse du texte et un examen à la loupe des mots hébreux utilisés ont été ouvertes ces dernières décennies par des chercheurs (je pense en particulier au livre de Marie Balmary « Le sacrifice interdit » ou ceux de l'exégète André Wenin). Le texte ainsi décrypté se révèle, derrière ce voile épais d'un récit apparemment très archaïque, d'une grande pertinence psychologique et spirituelle dont l'absurdité apparente cache au contraire une cohérence et une continuité tout à fait remarquable où l'on retrouve ce travail de la Parole sur la personne d'Abraham entre attachement et séparation, don et désappropriation qui conditionnent la fécondité.

Il convient au préalable de placer ce texte dans le contexte religieux de l'époque.

A ces époques et dans cette région, les sacrifices humains étaient courants, l'archéologie en a révélé des traces patentes.

Ces sacrifices s'expliquaient par le fait que dans des circonstances graves, il fallait offrir aux dieux ce que l'on avait de mieux, de plus cher, pour avoir ainsi une chance d'obtenir les faveurs souhaitées ou apaiser leur colère. On ne peut pas non plus exclure totalement des sentiments religieux sensiblement plus nobles et plus évolués spirituellement, comme la reconnaissance que tout venant de la divinité, tout lui revenait.

De nombreux textes bibliques attestent que ces pratiques archaïques vont perdurer à des époques plus récentes (Jr 7,30-31 ; 19,5 ; Ez 16,20 ; 20,31) alors même que la Torah les condamne de la façon la plus énergique possible. Des dénonciations très postérieures à l'histoire d'Abraham tendent à prouver la difficulté qu'a de fait rencontrée Israël pour éradiquer définitivement ces pratiques religieuses encore si courantes dans les pays environnants.

En se limitant simplement au plan ethnologique et anthropologique, ce texte est considéré par les experts comme un marqueur essentiel dans l'évolution des pratiques sacrificielles avec la substitution d'une victime humaine par un animal. L'usage d'une victime humaine sera dès lors définitivement condamné.

Analyse détaillée du texte

Regardons maintenant de plus près le texte :

« *Après ces événements, il arriva que Dieu mit Abraham à l'épreuve* » (v1)

L'expression « mettre à l'épreuve » signifie chercher à **connaître** la réalité profonde de la personne, au-delà des apparences incertaines. Cela rejoint l'idée du couteau qui pénètre jusqu'à la moelle pour révéler ce qu'il y a véritablement au cœur de l'homme. On retrouvera plus loin dans la Bible des textes qui explicitent ce terme d'épreuve :

« *ainsi il(Yhwh) t'éprouvait pour connaître ce qu'il y avait dans ton cœur* » (Dt 8,2)
verset que l'on peut aussi traduire par

«... *pour que **tu** saches ce qu'il y avait dans ton cœur*».
« *tu reconnais, à la réflexion, que YHWH ton Dieu faisait ton éducation,
comme un homme fait celle de son fils.* » (Dt 8,4)

Ce passage du livre du Deutéronome souligne que l'épreuve a donc une dimension « éducative » au sens étymologique du terme c'est-à-dire qu'elle met en route, qu'elle guide, et conduit.

Cette épreuve n'est pas un simple examen suite auquel, après observation du résultat, un tiers pourrait porter un jugement de valeur, donner une note. Ce n'est pas non plus une simple prise de conscience, l'épreuve a en effet une dimension « performative », comme disent les philosophes aujourd'hui, c'est-à-dire qu'au-delà du constat ou de la prise de conscience, elle agit et opère concrètement sur la personne des changements profonds, que la personne elle-même ne pouvait imaginer, et qui étaient donc hors de portée de sa volonté.

Le terme de « connaître » associé à une épreuve est donc à prendre au sens le plus fort, c'est à dire de féconder. Serait-ce qu'Abraham, après la naissance de son fils tant espérée, a encore besoin d'être fécondé ?

Quelle est donc le contenu de cette épreuve ?

« *Prends ton fils, ton unique, Isaac, celui que tu aimes.* » (22,2)

Notez l'insistance du possessif **ton** fils, **ton** unique, Isaac, **celui que tu aimes**, qui montre bien que c'est autour de ce lien d'amour très fort que va se jouer le drame qui va suivre.

« *Pars pour le pays de Moriyya* »

Cet impératif traduit simplement dans la TOB (Traduction Œcuménique de la Bible) par « pars », est exactement le même que celui donné au début de l'histoire d'Abraham, c'est le « *pars vers toi* » ou « *pour toi* » du chapitre 12.

L'injonction faite à Abraham de devenir lui-même, est ainsi renouvelée et associée très paradoxalement à l'ordre d'offrir son enfant, son unique, celui qu'il aime. Cette insistance sur le possessif associé au caractère d'unique, ne peut manquer d'évoquer pour les psychologues une fixation affective, alors qu'Abraham est appelé à devenir père non d'un unique, mais d'une multitude. Abraham aurait donc encore du chemin à accomplir pour se trouver lui-même et devenir fécond bien au-delà de son simple statut de père d'Isaac.

« *et là, tu l'offriras en holocauste sur celle des montagnes que je t'indiquerai* » v2

Telle est la traduction de la TOB. Le mot à mot en hébreu serait plus proche de : « *Fais le monter en élévation sur l'un des monts que je t'indiquerai* ».

Littéralement il n'est pas question de sacrifice ou d'holocauste, mais plutôt d'offrande en élévation.

Mais il est vrai que quasiment toutes les traductions se sont fait l'écho de ce que, lui Abraham, qui baignait dans un milieu où les sacrifices d'enfant étaient monnaie courante, a pu comprendre. Il n'est cependant pas neutre de relever la connotation de l'injonction de Dieu qui est celle d'une offrande et non d'un meurtre sacrificiel, même si dans l'esprit d'Abraham et de ses contemporains les deux sont liés.

Nous sommes là devant un exemple particulièrement remarquable de l'articulation entre les champs de l'imaginaire, du symbolique et du réel, décrite dans la psychanalyse par Lacan. L'imaginaire d'Abraham, c'est-à-dire la représentation que se fait Abraham de Dieu et de sa demande « d'élévation en offrande », le pousse inéluctablement vers une interprétation de la demande comme celle d'un sacrifice meurtrier. Comment à ce stade peut-il en effet différencier une demande de donner son fils avec l'acte rituel et traditionnel de l'holocauste ? Un des enjeux fondamentaux de cette épreuve sera de modifier, d'élargir l'imaginaire d'Abraham pour qu'il se représente différemment cette demande de Dieu. De fait sous l'effet de la Parole (le champ symbolique), la demande d'offrande (le champ de l'imaginaire) va se heurter à la réalité (le champ du réel) à savoir l'absurdité du meurtre et l'interdit de tuer.

Le choc va effectivement transformer, non pas intellectuellement mais dans sa chair la représentation qu'Abraham se faisait de Dieu et c'est ainsi que la demande d'offrande, d'un acte meurtrier, va devenir une opération psychique au cours de laquelle la relation fusionnelle du père avec le fils va être coupée.

Puis au-delà de cette opération sur la personne d'Abraham, c'est toute notre **représentation de Dieu** et du sacrifice qui se trouvera modifiée par ce récit. En ce sens c'est un texte fondateur.

Pour l'instant Abraham, sans moyen pour comprendre clairement tout cela, est face à une aporie absurde: Isaac est pour lui plus qu'un fils, il est le don de la promesse, le sens de toute sa vie et ce qui lui est demandé là, c'est apparemment de renoncer à cette promesse qui a pourtant été renouvelée à plusieurs reprises et qui a fini par se réaliser.

La montée

Cependant il continue de faire confiance à la Parole et ... se met en route.

Le récit à ce stade semble ralentir ; les détails des gestes d'Abraham, l'heure du lever, l'âne qu'il sangle, les bûches qu'il fend, augmentent la tension au moment où l'on approche du moment fatidique. Le poids sur le père se fait écrasant et pourtant Abraham semble dégager une sorte de profonde et sereine gravité. Pas de trace de révolte, ni d'abattement, ni même de triste résignation face à l'incompréhensible.

Abraham qui avait défendu bec et ongle face à Yhwh la ville de Sodome (Gn 18,23), ne semble pas, là, vouloir contester cette demande. On ne peut pas dire pour autant que ce soit de l'indifférence par rapport à son fils (son fils, son unique, celui qu'il aime), déjà il avait souffert d'avoir dû sacrifier son premier né à cause de Sara.

La tension dramatique va alors aller crescendo.

Il marche trois jours avec trois adolescents, puis se sépare des deux jeunes chargés d'attendre au pied de la montagne en gardant l'âne et leur donne cette explication:

« *Nous irons là-bas pour nous prosterner ; puis nous reviendrons vers vous* » (22,5)

Cette affirmation d'Abraham exprime-t-elle de sa part un double langage, est-elle la traduction d'un obscur espoir ou est-elle tout simplement un lapsus prophétique ?

Bien sûr on ne le saura jamais, peut-être un peu tout ça et chacun peut faire résonner à sa façon cette belle phrase, lourde d'interrogation et d'espoir caché, avec nos expériences et nos épreuves personnelles.

Abraham charge alors son fils du poids des bûches (Isaac dans ce sacrifice devra porter sa part), il prend la pierre à feu et le couteau et ils vont « *Eux deux, en un seul* » selon une traduction littérale qui est plus forte que « *Tous deux continuèrent à aller ensemble* » (22,6), donnée par la TOB. Relation apparemment admirable d'un père avec son fils, mais aussi manifestation d'un lien non-délié. Méfions-nous en effet de ces relations en particulier familiales qui paraissent idéales, souvent trop facilement admirées. Le divin risque de devoir trancher jusqu'à la moelle, pour révéler ce qu'il y a véritablement au fond et manifester le chemin qui reste à parcourir. Ne soyons pas trop dupes de ces belles images de familles (beaucoup moins courante aujourd'hui qu'autrefois il est vrai), de ces représentations d'ententes conjugales parfaites avec **ma** femme, **mon** mari, **mes** enfants ; les lendemains ne sont jamais si roses.

S'en suit le dialogue entre le père et le fils.

Le « mon père » du fils auquel répond le « *Me voici, mon fils* » (v7) du père, fait encore gonfler l'émotion. Face à l'incompréhensible, ils poursuivent leur route et il est répété une deuxième fois cette expression d'une relation fusionnelle « *Eux deux, en un seul* »v8.

« Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva un autel et disposa les bûches. Il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel au-dessus des bûches. Abraham tendit la main pour prendre le couteau et immoler son fils. » 22,10

Là, la tension est extrême, le fils est lié et Abraham va pour prendre le couteau.

L'ange intervient et crie du ciel « Abraham ! Abraham ! » c'est à dire « Père d'une multitude ! Père d'une multitude ! ». A partir de là tout bascule.

Le père s'imaginait que l'ordre reçu de Yhwh « élève sur la montagne ton fils en offrande » passait par un renvoi du don reçu (son fils) à celui qui en était doublement le donateur (Yhwh), en effet si la naissance d'un enfant par les moyens naturels est déjà un don de Dieu, quand pour cette naissance, Dieu a transgressé les lois de la nature, le don est encore plus manifeste. Dans l'imaginaire d'Abraham le renvoi du don à son donateur passait par une élévation de son fils en fumée vers le ciel, c'est le sens du mot **holocauste**. Pour manifester la reconnaissance du don doublement reçu de Dieu, il fallait cet acte irrévocable qui conduit nécessairement à la privation définitive de ce don (c'est bien comme cela que l'on se représente encore souvent le sacrifice). L'intervention de l'ange montre que tel n'est pas le cas, telle n'est pas la volonté de Dieu.

Mais alors pourquoi l'ange ne l'a-t-il pas dit plus tôt ? Pourquoi tout ce cinéma pour revenir apparemment à l'état initial ?

La révélation du sens de l'épreuve.

L'ange donne l'explication :

« N'étends pas la main sur le jeune homme. Ne lui fais rien, car maintenant je sais que tu crains Dieu, toi qui n'as pas épargné ton fils unique pour moi. » 22, 12

Le « je sais » renvoie à cette finalité de l'épreuve dont nous avons parlé plus haut, faire connaître non pas par un effort de la raison, mais par le vécu d'un événement. C'est une connaissance existentielle. Le tranchant de l'action demandée par cette Parole a fait monter en surface les profondeurs de l'âme d'Abraham qui sont maintenant « reconnues » dans les faits. Et ce qui est révélé c'est qu'Abraham craint Dieu.

Comment comprendre cette expression « craint Dieu » ?

Là nous touchons à un thème très délicat, la « crainte de Dieu », très souvent mal compris. C'est un thème qui traverse toute l'histoire biblique et dont le contenu va beaucoup évoluer. Au départ il est très proche du sentiment de peur qui est naturel face à la toute-puissance divine, pour aboutir comme nous le verrons plus tard, après un très long cheminement, à la fin de l'histoire biblique, à un sentiment de confiance qui justement libère de toutes les peurs. Nous aurons l'occasion d'étudier ce cheminement de l'expression « la crainte de Dieu », expression synonyme pour nous, trop facilement, d'aliénation.

Cette « crainte de Dieu » a fait qu'il n'a pas épargné son fils, selon la traduction de la TOB. Lu comme ça un peu rapidement on peut comprendre facilement qu'Abraham, par peur de Dieu, a opté pour la disparition de son fils. Or nous allons voir que déjà dans ce premier usage de l'expression « crainte de Dieu », il y a un lien avec « reconnaissance du don de Dieu ». En effet, l'expression ici traduite par « *épargné pour moi* », donne littéralement « *retenu de moi* ». Le verbe « retenir », « garder pour soi », évoque la crispation de la main sur un objet, sur un don que l'on a peur de perdre et dont on revendique la propriété. Or Abraham a fait l'inverse ; il n'a pas revendiqué la propriété d'Isaac ; il s'est dépris de son fils et en l'élevant vers le donateur, il manifeste clairement le don du donateur.

Mais il y a plus, sachant que le « *de moi* » se rapporte à Dieu dont on ne sait rien, sinon qu'Il est « Parole », Abraham n'a donc pas retenu son fils de la Parole. En coupant les liens fusionnels qui le ligotaient à lui, **Abraham a libéré son fils**, a clairement manifesté que son fils est un don de la Parole divine et par son offrande, il l'a fait monter en élévation vers cette Parole. L'effet de cette offrande est de permettre à Isaac d'accéder ainsi à sa parole propre distincte de celle de son père. Ne pas retenir un enfant, ne pas garder prise sur lui, c'est lui donner un espace où sa parole pourra apparaître. Hors de toute emprise, la langue peut se **délier**.

Reconnaissance du don de Dieu

Après cette scène il n'y a pas du tout retour à l'état précédent, chacun des trois personnages de la scène, Abraham, Isaac et Dieu (ou du moins la représentation que l'on s'en fait) ne redescend pas tel qu'il est monté.

- **Abraham**, l'acteur principal du drame en premier lieu. En montant sur la montagne pour élever son fils en offrande, en acceptant de prendre le couteau, l'opération de coupure des ligatures qui enchaînaient son fils à lui, s'est, de fait, produite. Après cette épreuve en descendant de la montagne, non seulement il n'est pas dit qu'ils étaient « *Eux deux, en un seul* » comme lors de la montée, mais il n'est même plus question d'Isaac. Par ailleurs, après cette épreuve, Abraham ne revient pas à son point de départ, il s'installe à Beer-shéva. Or ce lieu est justement l'endroit où Ismaël a été chassé par Sarah. D'une certaine façon, après avoir coupé ce lien fusionnel avec son unique, Isaac, non seulement il ne l'a pas perdu, mais il se trouve à nouveau relié avec Ismaël.

- Isaac peut vivre sa vie, libéré du surinvestissement de ses parents. Cette promesse divine projetée sur lui par le père avait toutes les chances sans ce sacrifice de se transformer pour lui en un boulet étouffant.
- enfin le personnage central, celui à l'origine de cette scène, Dieu et sa demande de sacrifice. Dieu a bien demandé à Abraham, de lui offrir son fils que Lui, Dieu, lui avait promis et enfin donné, mais cette demande ne relève pas d'une sorte de donnant-donnant tout de même un peu primaire, elle n'implique pas la destruction du don (qui serait un meurtre), mais simplement la reconnaissance du don de Dieu.

Pourquoi la reconnaissance du don de Dieu est elle nécessaire?

Ce n'est tout de même pas parce que Dieu a besoin de reconnaissance et que s'il ne l'obtient pas, il se fâche !!! Nous retomberions dans notre représentation de Dieu à un niveau anthropomorphe très primaire en projetant sur Dieu des réactions que peut-être nous, simples mortels, serions susceptibles d'avoir si on ne se contrôlait pas un minimum. Il ne faut pas aller chercher une explication du côté de supposés « besoins » de Dieu, par définition Dieu n'a pas de besoins. C'est donc du côté de l'homme qu'il faut chercher une explication. En quoi cette reconnaissance du don de Dieu est une nécessité pour que l'homme vive ? Nous en avons tout de même une certaine intuition puisque dans notre éducation spontanément, nous apprenons très tôt à l'enfant à dire « merci ». On y pressent pour le moins une condition pour vivre correctement en société. Mais il y a là plus qu'une simple modalité comportementale qui facilite les rapports humains. Au regard de l'impact de cette opération de sacrifice sur Abraham l'enjeu paraît plus vital.

Paradoxe du don.

Un philosophe contemporain, Jean-Luc Marion, a consacré une partie d'un de ses livres « Certitudes négatives » à analyser très en détail la phénoménologie du don. Dans cette analyse assez savante, il utilise justement ce passage du sacrifice d'Isaac pour illustrer son propos philosophique sur l'articulation entre don et sacrifice. Il part du constat très paradoxal que le phénomène du don, à bien distinguer de l'échange, ne peut que disparaître au moment même où il se manifeste.

L'impossibilité du don

En effet pour qu'il y ait don, il faut trois éléments un donateur (celui qui fait le don), l'objet du don et un donataire (celui qui reçoit le don). Sans entrer dans la description de toutes les situations qui amènent à ce constat de l'impossibilité du don de se maintenir, je citerais simplement cette saillie de Lacan : « un cadeau est toujours empoisonné » car même si le donateur n'est pas pervers (on peut penser que ce n'est pas toujours le cas) le donataire se trouve de fait en position d'obligé par rapport au donateur. Et cette position l'amènera à rendre le don d'une façon ou d'une autre, par un autre cadeau, par une invitation, une lettre de remerciement, etc... et alors le don est ramené par le donataire à un échange qui annihile la dissymétrie existante entre le donateur et le donataire et le don réduit à un simple échange disparaît en tant que don.

Si le donataire se contente de prendre le don sans aucune manifestation envers le donateur, le phénomène du don disparaît aussi immédiatement puisque le donateur est nié, il doit même disparaître en tant que donateur pour éviter l'échange. Les enfants par cette expression

« donner c'est donner, reprendre c'est voler ! » vont même jusqu'à faire du donateur, s'il veut subsister en tant que donateur, un potentiel voleur. Là aussi le phénomène du don ne résiste pas à sa manifestation : sans donateur, il n'y a plus de don, il y a un objet tombé que l'on ramasse et que l'on s'approprie. On pourrait multiplier les exemples qui montrent l'impossibilité au don de se maintenir en tant que don, impossibilité qui se traduit par des difficultés de positionnement dans la vie sociale.

Prenons l'exemple tout bête des cadeaux de Noël, le caractère rituel et institutionnalisé du don (pour ne pas parler des effets collatéraux pervers que des jugements autour de ces cadeaux peuvent générer) en détruit de fait la gratuité. Autre exemple de situation difficile à gérer. Vous avez parmi vos proches une personne en difficulté financière que vos moyens vous permettent d'aider, vous avez décidé de lui envoyer tous les mois un chèque ... un mois passe, deux mois pas de retour de la part de cette personne à votre geste. Que faites-vous ? Si vous arrêtez ce versement mensuel cela ne prouverait-il pas que votre geste n'était pas totalement désintéressé, que vous attendiez pour le moins une certaine reconnaissance ? Par ailleurs sans aucun signe de la part de la personne, y a-t-il encore un sens à la poursuite de vos versements ?

A l'inverse faut-il donner quand le don est considéré par le donataire comme un dû du fait par exemple de vos moyens supérieurs par rapport aux siens. On pourrait poursuivre à l'infini ces exemples qui montrent la difficulté où se trouve tout donateur potentiel pour manifester son don sans qu'immédiatement son don soit réduit à la nature d'un échange ou sans que lui-même disparaisse en tant que donateur sous l'emprise, la captation du don par le donataire.

Le don c'est la Vie

Pourtant le don est bien au cœur de la vie. La vie est liée au don, on dit bien « donner la vie ». Le contre-exemple est Eve, elle n'a pas dit à la naissance de son fils Caïn qu'elle avait donné la vie, mais qu'elle avait acquis, acheté son fils avec Dieu (Gn 4,1) et nous avons vu les conséquences de cette non reconnaissance du don. Caïn, non reconnu comme don, en est venu à nier tout don et donc à supprimer la vie. De même quand une mère se plaint de l'ingratitude de son enfant avec cette phrase terrible si souvent entendue « après tout ce que j'ai fait pour lui », elle reconnaît implicitement qu'elle n'a pas donné gratuitement un enfant puisqu'elle en attend un retour assez précis. Cette absence de don va nuire gravement aussi bien à la vie de l'enfant qu'à celle de la mère.

L'échange est certes une expression nécessaire de la vie, c'est le courant sur lequel la vie circule : il est à remarquer que du fait de l'identité de racine en hébreu, entre le mot *sang* et le mot *argent*, les talmudistes disent que l'argent, la monnaie qui fluidifie les échanges, est à la société ce que le sang est au corps humain. L'échange nécessaire à la circulation de la vie a une fonction très noble, mais il ne peut créer la vie. D'ailleurs même dans l'échange, il se cache une dimension de don, sans laquelle l'échange ne peut se produire, **c'est la confiance**. Tous les économistes le savent, sans confiance il n'y a pas de développement économique possible. Or la confiance ne s'achète pas, elle se donne.

Il y a donc bien derrière cette problématique du don un enjeu méconnu de la vie.

Et c'est cet enjeu qui est mis en scène dans cet épisode dramatique du « sacrifice d'Isaac ». Par son sacrifice, en ne retenant pas son fils, en renonçant à toute emprise sur lui, Abraham **abandonne** son fils au donateur. Cet abandon n'est pas un retour du don vers le donateur, comme le serait un retour à l'envoyeur dans les termes d'un échange, mais une reconnaissance du don. Ce don re-présenté par le donataire au donateur rend manifeste le

donateur. Dans le sacrifice, « les trois pôles du don », le donateur, l'objet du don et le donataire, restent actifs et le don est maintenu, il ne s'efface pas avec la disparition d'un des trois pôles, comme dans les cas que nous avons vus plus haut.

Par son **abandon**, le donataire re-présente son don au donateur, qui à son tour par une sorte de surabondance du don, féconde ce don par la création d'un lien nouveau qui n'est plus simplement échange, mais reconnaissance, il s'agit en quelque sorte d'une nouvelle naissance. Sans cet abandon, le don reste stérile et finalement disparaît comme un objet mort qui vient de nulle part.

Yhwh est « vu » par le don

Par cet acte d'abandon du donataire, le donateur **est vu**. Ainsi s'explique la vision d'Abraham après le sacrifice : « *Abraham leva les yeux et il vit... Abraham nomma ce lieu « YHWH voit ; aussi dit-on aujourd'hui : « C'est sur la montagne que YHWH est vu » 22,14*

Autrement dit, Dieu, ne peut être vu qu'à travers le don et ce don pour qu'il soit manifeste et porte du fruit chez le donataire, nécessite qu'il soit porté par lui en tant que « don reçu ». Seul le donataire, en accueillant ce don comme don et non comme un dû, rend visible le donateur et cette visibilité du donateur, rendue possible par le sacrifice du donataire, féconde le don. Dans cette relation asymétrique entre le donateur et le donataire, nous avons la clé pour comprendre le paradoxe de la fécondité qui passe par un abandon.

Hors du champ religieux et du sacrifice rituel, on retrouve bien des traces de cette problématique du don dans le langage courant. On parle par exemple très couramment dans les techniques de développement personnel, de l'apprentissage de « l'abandon » ou du « lâcher-prise ». Or le lâcher-prise ne signifie pas un laisser-tomber, et l'abandon une renonciation, au contraire il s'agit de sortir de la crispation de l'appropriation, de se déprendre pour tendre vers une passivité paradoxalement très active dans l'accueil et la reconnaissance des dons. Telle est donc la fonction du sacrifice, **rendre visible le don et son donateur**, par et pour le donataire.

La surabondance du don qui est le fondement de la Vie, pourra alors se déployer à l'infini chez ceux qui, sans chercher à capter, sans revendiquer, s'abreuvent à cette source intarissable... pour aller au bout du chemin, jusqu'au **pard**on, cette perfection du don, ce don pardessus le don (nous en reparlerons en détail avec l'histoire de Joseph, fils de Jacob-Gn37).

Le sacrifice d'Abraham

Revenons à la finale de ce texte. Pour garder au sacrifice sa fonction rituelle symbolique, adaptée au cadre religieux de l'époque, il importe que Yhwh « pourvoie » à la victime selon la réponse prophétique d'Abraham à la question de son fils puisque nous venons de le voir l'objet du sacrifice ne peut être qu'un don de Dieu.

*« ... et voici qu'un bélier était pris par les cornes dans un fourré.
Il alla le prendre pour l'offrir en holocauste à la place de son fils. » (22, 13)*

Remarquez que dans cette substitution rituelle de la victime humaine en victime animale, se glisse aussi un autre changement significatif. Ce n'est pas un agneau, un animal-fils qui est trouvé mais un bélier, un animal-père. Symboliquement ce sacrifice n'est plus le « sacrifice d'Isaac », l'immolation du fils, mais le « sacrifice d'Abraham », le père qui « abandonne » son fils pour que puisse se réaliser la promesse de la fécondité.

En ne retenant pas son fils, en lui ouvrant l'accès à la Parole, à la Vie, Abraham sera béni et deviendra effectivement le « père d'une multitude ».

La fin du cycle de l'histoire d'Abraham (Gn 23-24)

Le chapitre 23 qui suit annonce la mort de Sara puis s'attarde longuement sur une transaction négociée à l'orientale par Abraham pour acheter une grotte, la grotte dite de Makpéla, pour l'enterrer. L'importance accordée à cet achat s'explique par le fait qu'enterrer un ancêtre dans un lieu donné donnait à ses descendants un droit sur ce lieu.

S'en suit chapitre 24, une belle histoire, qui décrit le choix d'une femme pour Isaac. On notera une fois de plus le paradoxe de l'appartenance dans la Bible : la femme d'Isaac doit venir du pays d'origine d'Abraham, mais il n'est pas question que son fils fasse un retour dans ce pays : Toujours cette association de la continuité et de la rupture.

Conclusion : Abraham ou les fondements du nouveau projet divin.

Nous avons présenté ce « cycle d'Abraham » comme un nouveau commencement, une nouvelle création de la part de Dieu. Après ses échecs successifs avec Adam, Caïn, puis la montée de la spirale de la violence, le Créateur a besoin pour sauver sa création de la collaboration de l'homme. Abraham, va incarner ce nouveau projet d'alliance avec la Parole divine.

Pour mieux appréhender les conditions nécessaires à une telle alliance, on peut synthétiser ce travail de la Parole sur Abraham en reprenant les déclinaisons du verbe 'lier' à savoir, délier, relier et allier. La Parole par son tranchant va devoir **déli**er les liens qui entravent le développement de la personne et la rendent stérile; l'espace de liberté ainsi dégagé chez la personne, par son sacrifice, fait éclore la parole individuelle. Ainsi libérée de ses entraves passées, de la convoitise, la Parole peut **reli**er les personnes entre elles par de nouveaux liens, non fusionnels. Enfin dans un dernier temps, les personnes ainsi en communication les unes avec les autres pourront s'**allier**, c'est-à-dire s'engager dans une voie de responsabilité les unes avec les autres.

Il ne s'agit pas bien sûr d'étapes chronologiques qui se déroulent linéairement le long d'une existence tranquille. Non, ce sont des fils qui constituent à travers tous les méandres de la vie un écheveau complexe, une gerbe de fils dont dépend le devenir de l'humain, son bonheur et son malheur, sa vie et sa mort. Ce n'est pas avec notre seule lumière que nous pourrions savoir

à priori et à chaque instant ce qu'il faut délier, relier et allier au milieu de tous ces fils entrelacés dans le quotidien de nos existences. Ce travail s'accomplit d'une certaine façon à notre insu, à travers les aléas de notre existence, en faisant simplement **confiance**. La seule demande de Dieu est : « *Marche en ma présence et sois intègre.* » (17,1)

Comme le dira aussi le prophète Michée :

*« On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien, ce que le YHW exige de toi.
Rien d'autre que respecter le droit, d'aimer avec persévérance
et de marcher humblement avec ton Dieu » (Mi, 6,8).*

Tel est le projet divin, cette alliance avec l'humanité, que cette histoire d'Abraham nous laisse un peu entrevoir.

Jacob : les coups tordus des humains et la fidélité de Dieu (Gn 25-36).

Isaac et Rebecca face au danger de la gémellité (Gn 25).

Après l'épisode célèbre du « sacrifice d'Isaac » (Ch. 22) que nous avons étudié la dernière fois, la Bible ne nous rapporte que peu de choses sur cet Isaac, fils d'Abraham porteur de la promesse: nous avons lu (Ch. 24) ce long et beau récit où Abraham, en quête d'une femme pour son fils, envoie son serviteur au pays de ses parents, lequel soutenu par la Parole de Yhwh, accomplit sa mission et ramène Rebecca qui « *était très charmante à voir* » (Gn 24,16) à Isaac.

« *Isaac l'aima et fut réconforté après la disparition de sa mère* » (Gn 24,67)

Le texte nous précise que Rebecca était au départ stérile, par là il veut bien faire ressortir que, comme pour Sara, la fécondité vient de Yhwh (Gn 25,21). Mais une fois enceinte, une grossesse très pénible annonce la présence en son sein de jumeaux. La gémellité était le plus souvent perçue dans ces temps anciens comme un mauvais présage, un signe annonciateur de violence par la rivalité entre deux « mêmes » (dans certaines civilisations pour conjurer cette violence latente, on sacrifiait un des deux enfants).

Isaac et Rebecca vont devoir affronter les dangers de cette rivalité annoncée dès la grossesse et la Parole de Yhwh prédit même que cette rivalité se terminera par une lutte entre deux peuples où le plus petit aura finalement le dessus sur le plus grand, « *et le grand servira le petit* » (Gn 25,23).

Ce verset illustre ce renversement paradoxal des lois de la Vie que nous rencontrerons souvent tout au long de l'histoire Biblique jusqu'aux paroles de Jésus qui réaffirmera clairement ce paradoxe : « *Ainsi les derniers seront premiers, et les premiers seront derniers* » (Mt 20,16)

Les deux enfants naissent et avec cet art des jeux de mots typiquement bibliques, le premier est nommé Esaü, car il est tout velu et le second Jacob car il tenait son frère par le talon. On peut y lire déjà un premier signe annonciateur de la future domination du second sur le premier, où le plus faible collant aux basques de son aîné, s'appuiera sur le point faible du fort, son « talon d'Achille » pour prendre le dessus.

Cette rivalité alimentée par leur différence de caractère est exacerbée par les préférences explicites des parents : « *Esaü était un chasseur expérimenté qui courait la campagne ; Jacob était un enfant raisonnable qui habitait sous les tentes.*

Isaac préférait Esaü, car il appréciait le gibier ; Rebecca préférait Jacob » (Gn 25,27)

Un jour l'occasion pour Jacob de supplanter son frère se présente (Gn 25,29-34). Le puissant chasseur Esaü arrive épuisé de la chasse alors que lui, homme d'intérieur, était en train de cuisiner. La fragilité du fort c'est cette impatience qui lui fait perdre toute clairvoyance. Jacob en profite, se met humblement à son service, lui offre le plat de lentilles qui sur le feu dégageait une odeur très appétissante...en contrepartie de son droit d'aînesse. Esaü dans sa boulimie accepte le marché. Ce désintéret d'Esaü pour son droit d'aînesse n'est pas perçu par l'auteur du texte comme un signe positif de désintéressement mais plutôt comme une légèreté d'esprit tout à fait dommageable.

Renouvellement de la Promesse à Isaac (Gn 26)

Ce chapitre est le seul consacré spécifiquement à Isaac. On y retrouve des épisodes très similaires à certains événements racontés sur son père Abraham :

- il doit supporter une famine mais il bénéficie du soutien de Yhwh qui demeure à ses côtés et lui renouvelle la promesse dans les mêmes termes qu'avec Abraham : une terre, une descendance infinie, une bénédiction éternelle avec toujours cette expression qui au-delà d'Isaac ouvre le champ de la bénédiction à toute l'humanité : *« je donnerai à sa descendance toutes ces terres et, en elle, se béniront toutes les nations de la terre »* (Gn 26,3)

- on retrouve le même épisode scabreux où il fait passer sa femme pour sa sœur. Cela nous paraît assez tordu mais c'était sans doute une manœuvre assez classique dans les relations entre clans!

- les effets de cette bénédiction de Yhwh sont les mêmes: *« il devint un grand personnage ; il continua à s'élever jusqu'à atteindre une position éminente. Il devint propriétaire d'un cheptel de petit et de gros bétail, et d'une nombreuse domesticité. »* (Gn 26,14)

- cette réussite suscite la jalousie de ses voisins Philistins mais Yhwh est là pour le protéger : *« ne crains pas, car je suis avec toi »* (Gn 26,23)

- elle suscite aussi la crainte et le respect et comme Abraham (Gn 21), Isaac va pouvoir faire un pacte avec Abimélek, son puissant voisin, à Beer-Shéva.

Ce chapitre se termine cependant par une ombre au tableau : les femmes que prend son fils Esaü *« rendirent l'ambiance pénible à Isaac et à Rébecca »*.

Le coup tordu de Rebecca pour que Jacob supplante Esaü (Gn 27)

Après l'épisode du plat de lentilles, ce chapitre fait le récit détaillé d'un coup encore plus tordu, dont Rebecca assume la responsabilité afin que Jacob « supplante » Esaü (encore un jeu de mot en hébreu entre « Jacob » et « supplanter »).

Isaac devenu vieux et aveugle, mais gardant tout de même un bon appétit veut avant de mourir -il vivra en fait encore longtemps- donner sa bénédiction à son aîné, son préféré Esaü et lui demande au préalable d'aller chasser et de lui préparer un bon repas de gibier.

Rebecca qui a tout entendu et qui veut que ce soit son préféré à elle, son Jacob, qui soit le bénéficiaire de cette bénédiction, prépare elle-même ce repas de gibier et demande à Jacob de le présenter à son père en se faisant passer pour Esaü, une peau de bête le recouvrant pour simuler les poils de son frère !!!

Bien qu'Isaac se soit montré à un moment donné un peu méfiant, le stratagème fonctionne et lorsqu'Esaü revient, Jacob a déjà reçu la bénédiction. Emporté par la colère, Esaü, devant ses amis prévient que dès que son père sera mort, il tuera Jacob. Ces propos revenus aux oreilles de Rebecca incitent cette dernière à tenter d'éloigner Jacob. Elle utilise alors un autre stratagème qui va très bien marcher auprès d'Isaac. Elle se plaint auprès de lui des femmes d'Esaü (Gn 27,46) -c'est au moins un point où ils sont d'accord- et lui suggère que ce serait bien que Jacob prenne femme ailleurs. Isaac donne alors l'ordre à Jacob de partir chercher une femme chez Laban, son oncle, au pays d'Aram.

Rebecca fait coup double car non seulement Jacob est hors de portée d'Esaü, mais ce dernier

comprenant que ses parents n'apprécient pas tellement ses femmes, va pour leur plaire en prendre une autre, sa cousine, la fille d'Ismaël (Gn 28,9).

Le Songe de « l'échelle de Jacob » (Gn 28).

Jacob part donc du pays de Canaan pour officiellement aller chercher une femme mais aussi plus secrètement pour fuir les menaces de son frère dupé par lui et sa mère. En route, « *Il fut surpris par le coucher du soleil en un lieu où il passa la nuit. Il prit une des pierres de l'endroit, en fit son chevet et coucha en ce lieu. Il eut un songe : voici qu'était dressée sur terre une échelle dont le sommet touchait le ciel ; des anges de Dieu y montaient et y descendaient. Voici que Yhwh se tenait près de lui* » (Gn 28,11),

Ce simple récit du songe de Jacob est très célèbre, il fut le sujet de nombreuses illustrations et peintures (Chagall) et fut l'objet de multiples interprétations.

Une expérience de la transcendance

La représentation de Dieu que se font naturellement les humains est celle d'une puissance assez menaçante qui nous domine du haut du Ciel, d'un lieu totalement inaccessible. Et voilà qu'une passerelle entre le Ciel et la Terre apparaît à Jacob, que des anges, c'est-à-dire des messagers de Dieu descendent sur terre puis remontent aux cieux. Un pont est donc établi entre le Ciel et la Terre, une échelle nous est donnée pour « passer » de l'un à l'autre. Cette échelle est bien arrimée aux deux extrêmes. Est-ce un signe pour nous dire que pour accéder au ciel, il faut d'abord s'ancrer solidement sur cette terre qui nous est donnée ? Avoir les pieds sur terre nous rendrait le ciel plus accessible. Il y a comme un courant qui passe entre le divin et l'humain avec ces mouvements de descente et de montée qui se succèdent alternativement.

Jacob en fait concrètement l'expérience, il rencontre le divin, il a vu les anges circuler entre la terre et le ciel et il s'en trouve bouleversé à son réveil, en redescendant sur terre. On sait combien certains songes peuvent marquer profondément et changer le cours d'une vie.

La veille, déstabilisé, chassé de chez lui, marchant vers l'inconnu, Jacob se réveille maintenant conforté par ce rêve où Yhwh, le Dieu d'Abraham et d'Isaac, s'est tenu à ses côtés, a renouvelé la promesse faite à ses pères et certifié qu'il pourrait revenir un jour chez lui (28,15).

Fortement impressionné, il utilise la pierre sur laquelle il avait posé sa tête pour, selon les pratiques religieuses courantes de l'époque, monter une stèle et la consacrer en versant de l'huile dessus (oindre), en tant que « *maison de Dieu* » Gn 28,19 (Bethel en hébreu). (Faut-il voir une allusion à ce passage quand Jésus dit qu'il n'a pas de pierre où reposer sa tête (Mt 8,20), c'est-à-dire pas de temple?).

En s'engageant à offrir la dîme (Gn 28,22) de tout ce qu'il recevra, Jacob **reconnaît le don de Dieu**, reconnaissance dont on a vu l'importance la dernière fois avec le « sacrifice d'Isaac ». Cela lui permet de poursuivre sereinement sa route.

Jacob, victime des coups tordus de son oncle Laban (Gn 29, 1-30)

Sur la route avant d'arriver à Harrân, il tombe sur trois troupeaux au repos, couchés au bord d'un puits en attendant que l'on fasse rouler la grosse pierre qui le ferme. Arrive une belle bergère avec son troupeau, aussitôt Jacob s'empresse de rouler la pierre et fait boire les bêtes de cette jeune fille qui s'avère être justement la fille de Laban. Jacob la prend dans ses bras en

pleurant d'émotion. Ils s'en vont ensemble chez Laban. Jacob se met alors au service de ce dernier. Après un mois Laban lui demande ce qu'il souhaite comme salaire. Jacob amoureux de Rachel propose sept ans à son service pour obtenir Rachel comme épouse. L'accord est conclu.

« *Jacob servit sept ans pour Rachel, et ils lui parurent quelques jours tant il l'aimait* » (Gn 29,20)

A l'issue de ces sept années, Laban organise un banquet pour la noce. A l'instar de sa sœur Rebecca qui avait substitué Jacob à Esau, Laban, tout aussi retors que sa sœur, substitue dans le lit de la nuit de noce de Jacob, Léa l'aîné à Rachel la cadette. Jacob tombe des nues au réveil : « *Et au matin... surprise, c'était Léa !* » (Gn 29,25)

Jacob, berné, se plaint mais Laban se justifie par la nécessité de respecter la coutume qui veut que l'aîné se marie avant la cadette. Il lui propose alors de lui donner aussi Rachel contre sept années supplémentaires à son service. Jacob décidément très amoureux de Rachel accepte.

Compétition pour donner des enfants à Jacob (Gn 29,31- 30,24)

S'instaure alors fatalement une rivalité entre les deux sœurs/épouses. Les 12 garçons qui vont naître de cette compétition seront les ancêtres des douze tribus d'Israël qui porteront leur nom!

Au départ Léa la mal-aimée est féconde tandis que Rachel la bien-aimée est stérile.

Léa donne naissance à quatre garçons Ruben, Siméon, Lévi et Juda.

« *Voyant qu'elle ne donnait pas d'enfants à Jacob, Rachel devint jalouse de sa sœur. Elle dit à Jacob : « Donne-moi des fils ou je meurs ! » »* » (Gn 30,1)

Evidemment Jacob n'y est pour rien, alors Rachel donne à Jacob sa servante Bilha pour qu'elle accouche sur ses genoux à elle Rachel ; on a vu que Rebecca avec Hagar avait déjà fait appel à une GPA (Gestation Pour Autrui, pratique biblique ancestrale permettant à une femme d'avoir un enfant par le biais d'une autre femme, pratique considérée de nos jours par certains comme archaïque et par d'autres comme très moderne !). Bilha donne naissance pour le compte de Rachel à deux garçons Dan et Nephtali.

Léa devenue à son tour stérile imite sa sœur et donne à Jacob sa servante à elle Zilpa pour deux nouvelles GPA, qui donnèrent naissance à Gad et Asher, le septième et le huitième garçon de Jacob.

C'est pas fini (on en est à 4-0 dans le match direct Léa-Rachel et 2-2 via la GPA ... il faut suivre !) : Dans cette compétition vient se greffer alors une tentative de dopage de la part de Rachel qui achète à Ruben, le fils aîné de Léa, une plante hallucinogène à laquelle on prêtait des propriétés aphrodisiaques et des vertus fertilisantes, la mandragore, appelée aussi « pomme d'amour ». Léa lui cède le fruit en échange d'une nuit passée avec Jacob... et c'est Léa qui redevient féconde ; elle donne à Jacob deux nouveaux garçons Issakar et Zabulon, ainsi... que sa première fille, Dina.

A la fin des fins Rachel devient « miraculeusement » enceinte (dans la Bible on n'utilise pas ce terme de miraculeux, on dit plus joliment « *Dieu se souvint de Rachel* » (Gn 30,22). C'est ainsi que Rachel donne enfin un fils Joseph dont on peut comprendre pourquoi il fut le préféré de Jacob!

Ruse de Jacob pour se dégager de l'emprise de Laban (Gn 30, 25-43).

Cette naissance de Joseph semble avoir enclenché chez Jacob un fort désir d'autonomie, il demande donc à Laban de partir avec femmes et enfants. Mais Laban qui a bien perçu qu'il s'était considérablement enrichi grâce à Jacob - béni par Dieu- ne veut pas le laisser partir. Il lui demande alors ce qu'il souhaite comme salaire pour rester. Jacob ne veut rien ou plutôt si une chose : que Laban lui cède tout agneau moucheté ou tacheté ainsi que les chevreaux du même type, autrement dit tous les rebuts de peu de valeur. Laban accepte ce marché qui lui permet de garder ce précieux collaborateur sans perdre grand-chose, d'autant qu'il va s'organiser dès le lendemain pour ne rien perdre du tout, en faisant lui-même le tri des bêtes mouchetées et tachetées pour les mettre hors de portée de Jacob !

Mais c'était compter sans l'astuce de Jacob et la bénédiction de Yhwh. Jacob va mettre au point un mode de sélection génétique très original - peu scientifique à nos yeux, mais apparemment très efficace – qui consiste à accoupler les meilleures bêtes devant des baguettes rayées de différentes essences. Résultat les meilleures bêtes mettent bas des petits rayés et les moins bonnes restent à Laban! Et c'est ainsi que Jacob s'enrichit très rapidement au détriment de son oncle.

Où ça tourne vinaigre entre le beau-père et le gendre (Gn 31)

Evidemment les fils de Laban deviennent furieux et Jacob se trouve affronté une nouvelle fois à la violence de celui ou de ceux qu'il a bernés. En songe il reçoit l'ordre de repartir chez lui. Il en parle à ses épouses qui sont d'accord et prennent son parti contre leur père et leurs frères. Ils décident donc de s'enfuir en cachette pendant que Laban serait occupé par la tonte des brebis. Sans prévenir Jacob, Rachel s'empare des statuettes des dieux de sa famille.

Le troisième jour après leur départ, Laban est prévenu. Furieux, il se met immédiatement à leur poursuite et au bout de sept jours arrive à proximité de leur camp. Mais en songe il reçoit un ordre « *Garde toi de rien dire à Jacob en bien ou en mal.* »(Gn 31,24). Autrement dit laisse le tranquille. Laban va tout de même le voir pour lui reprocher de s'être enfui comme un voleur, alors que bien sûr ils auraient fait une grande fête pour son départ (Humm !!!). Il lui fait tout de même le grave reproche d'avoir emporté les statuettes des dieux qui veillent sur sa famille. Jacob ignorant ce qu'avait fait Rachel s'empare contre cette accusation et il s'en suit l'épisode cocasse de la fouille de tous les bagages du convoi, où Rachel prétextant une indisposition, ne se lève pas de son chameau pour éviter que les statuettes cachées sous elle soient découvertes.

Le ton monte et Jacob prend très vivement à parti Laban et lui sort tout ce qu'il a sur le cœur, tout ce qu'il a dû subir depuis vingt ans sans rien dire. Laban, sans doute en raison de son songe de la veille, calme le jeu et finalement ils signent un pacte de non-agression, symbolisé par un tas de pierre marquant désormais la frontière entre les deux clans.

Le retour de Jacob vers son pays avec la peur au ventre (Gn 32, 1-22).

Jacob libéré de Laban, n'en a pas fini avec la peur, à l'approche de son pays il n'en mène pas large car il redoute toujours la vengeance d'Esau. Il envoie alors des messagers porteurs d'une parole très diplomatique pour tâter le terrain. L'information donnée au retour par ces messagers ne le rassure pas du tout : « *Nous sommes allés chez ton frère Esau. Lui aussi marche à ta rencontre, il a quatre cents hommes avec lui.* ». *Jacob eut très peur et l'angoisse le saisit* (Gn 32,7)

En prévision d'un possible combat, il prend la précaution de partager son camp en deux pour éviter de tout perdre.

La prière de Jacob

Il adresse alors une prière à Dieu. Cette prière est après la demande d'intercession d'Abraham pour Sodome, la première « prière de demande » de la Bible. Jacob y souligne le contraste entre sa petitesse à lui et la grandeur des bienfaits reçus, et met en avant la droiture et la fidélité de Dieu à son égard (alors que lui, sa mère, son oncle, ses femmes sont des manœuvriers assez tordus ...) : *« je suis trop petit pour toutes les faveurs et toute la fidélité dont tu as usé envers ton serviteur ! Car je n'avais passé le Jourdain qu'avec mon seul bâton et maintenant je forme deux camps. »* (Gn 32,11)

Et il implore sa protection : *« De grâce, délivre-moi de la main de mon frère, de la main d'Esau car j'ai peur de lui, j'ai peur qu'il ne vienne et ne nous frappe, moi, la mère avec les enfants. »* (Gn 32,12)

Cette prière va être exaucée, cette protection il va l'obtenir comme nous allons le voir, ... mais pas exactement comme il l'avait imaginé !

Après cette prière il s'endort et au matin il prépare des cadeaux pour son frère. Pour acheter son indulgence il ne lésine pas : *« deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis et vingt béliers, trente chamelles laitières avec leurs petits, quarante vaches et dix taureaux, vingt ânesses et dix ânes. »* (Gn 32,15)

Rien que ça ! Il prend aussi la précaution d'étaler le convoi; ces nombreux cadeaux lui permettent de mettre une distance respectable entre lui et son frère au cas où ça tournerait mal. Il fait donc partir le convoi et lui reste sur place.

Le combat de Jacob (Gn 32, 23-35).

C'est dans ce contexte angoissant qu'a lieu le très célèbre passage du « **combat de Jacob** ». Après le départ des troupeaux, de nuit, il fait passer le fleuve Yabboq sur un gué à ses deux femmes et à ses enfants ; lui reste seul avec son angoisse.

«Un homme se roula avec lui dans la poussière jusqu'au lever de l'aurore. Il vit qu'il ne pouvait l'emporter sur lui, il heurta Jacob à la courbe du fémur qui se déboîta alors qu'il roulait avec lui dans la poussière. » (Gn 32,25)

Après sa prière de la veille, il attendait peut-être que Dieu se comporte comme une mère-poule qui protège ses petits poussins mais en fait de protection divine, dès qu'il eut franchi le Yabboq, un inconnu lui tombe dessus et le roule dans la poussière ! Ce n'est sans doute pas ce qu'il avait imaginé dans sa prière (il faut se méfier de nos prières, elles sont toujours exaucées, mais jamais comme on l'imagine!). S'en suit un combat au corps à corps qui dure toute la nuit. Jacob est blessé à la hanche et à l'aurore le combat se termine de façon un peu surprenante. L'adversaire de Jacob veut arrêter le combat puisque l'aurore est là, mais Jacob ne veut pas le lâcher tant qu'il n'a pas reçu sa bénédiction !!!

Interprétations de ce combat

Un tel texte elliptique et mystérieux laisse le champ libre à toutes sortes de conjectures. Qui est ce mystérieux combattant ? De quels signes sont porteurs, cette traversée du Yabboq, ce combat, ce changement de nom, puis cette blessure à la hanche ? Les interprétations des détails de ce combat sont très riches et variés. La lecture peut se faire sur différents plans, psychologiques, spirituelles ou historiques.

Identité des combattants

Dans cette bataille Jacob a bien perçu que son adversaire était une émanation divine (un ange ?), puisqu'il attend sa bénédiction. Emerge alors un questionnement sur l'identité des combattants. L'inconnu demande à Jacob son nom et après que Jacob le lui ait donné, il lui en donne un autre « **Israël** ». Là, l'origine divine du mystérieux combattant est confirmée, car changer le nom d'une personne comme nous l'avons vu plus haut avec Abraham et Sara, c'est comme faire renaître la personne, c'est faire œuvre d'engendrement.

A son tour, Jacob demande à son adversaire de la nuit son identité. Pour réponse il n'obtient que cette phrase : « *Et pourquoi me demandes-tu mon nom ?* » (Gn 32,30)

On ne peut enfermer Dieu dans un Nom ! Puis il le bénit.

La traversée du Yabboq.

Nous rencontrons ici pour la première fois ce thème de la traversée qui sera un thème majeur qui se développera tout au long de la Bible. Le mot araméen « Eber » d'où viendra le mot « hébreu », signifie passer, traverser. Le peuple hébreu est un peuple migrateur, né sous le signe de la traversée. Jacob/Israël inaugure au Yabboq cette symbolique de la traversée qui trouvera son expression liturgique dans la « pessah » (la traversée de la mer rouge), la pâque juive puis dans la pâque chrétienne (la traversée de la mort à la vie).

Le combat pour vaincre la peur.

Sur un plan psychologique, le contexte de ce récit montre un homme tenaillé par la peur qui multiplie les précautions et met un maximum de distance entre lui et son frère. Mais à ne pas vouloir affronter le problème en face, il se retrouve finalement seul avec son angoisse. L'intervention d'un adversaire va l'obliger à se relever, à faire face. Le combat qui s'en suit peut être perçu comme une lutte avec lui-même, avec ses démons intérieurs. Au cours de cette nuit où il est dit qu'il a « vu » Dieu, « *j'ai vu Dieu face à face et ma vie a été sauvée* » (Gn 32,31), il a affronté la réalité et il en est sorti vivant. Psychologiquement parlant on peut dire que l'ange incarne le principe de réalité auquel tout humain doit se heurter pour se construire.

Désormais la face à face avec son frère ne peut plus lui faire peur et effectivement la rencontre se terminera positivement. Sa prière a bien été exaucée, non par une protection divine qui l'aurait fixé à un stade infantile de développement psychique - jusqu'ici il faut bien le dire on a plutôt l'impression qu'il s'était surtout laissé manipuler par sa mère, son oncle, ses femmes- mais par une épreuve qu'il a affrontée et d'où il ressort fortifié.

Le combat spirituel.

Dans le prolongement de cette interprétation psychologique, on peut donner à ce combat une dimension plus spirituelle où l'enjeu est la relation entre l'homme et Dieu. C'est du lieu de la prière qu'émerge ce combat que l'on ne peut réduire à un simple travail psychologique. Il y a bien une intervention d'un Autre inconnu, indéfinissable. Pour utiliser des termes philosophiques : l'immanence de l'interprétation psychologique s'exerce dans le cadre d'une expérience de la transcendance. L'homme est confronté à l'intervention d'un Autre redoutable, il est face à Dieu, il expérimente concrètement la « *crainte de Dieu* » et dans cette confrontation « métaphysique » ou « spirituelle » il doit faire preuve d'un esprit combatif. Cet Autre attend de Jacob, non pas une crainte apeurée, soumise, encore moins un sentiment fuyant de culpabilité, mais au contraire un corps à corps d'où jaillira avec une force insoupçonnable, sa réelle identité.

Le changement de Nom.

Jacob ressort de ce combat avec une nouvelle identité. Ce n'est plus le même homme, lui qui a dû fuir à plusieurs reprises face à l'adversité, se trouve après cette nuit étrange avec un nouveau nom « Israël », « *car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l'as emporté* » ! (Gn 32, 29). La victoire, c'est d'oser mettre vigoureusement Dieu au défi, tout en reconnaissant ses peurs, ses failles. Paradoxalement cette victoire passe par un lâcher-prise, un abandon, une acceptation du don de Dieu pour accueillir la force divine. Après cette victoire, l'homme pénétré de cette force avec laquelle il a combattu Dieu ne connaîtra plus la peur d'être dévalorisé ou même nié par les autres hommes.

Ce changement de nom de Jacob en Israël, « combat avec Dieu », est signe non seulement de la transformation en profondeur de la personnalité de Jacob suite à ce combat, mais il est porteur pour ses descendants qui fonderont le peuple d'Israël, d'un signe caractéristique de la destinée de ce peuple à traverser l'histoire. Ce nom d'Israël qui gravera la mémoire de ce combat initiatique préfigure toute l'histoire de ce peuple qui va se déployer sous le signe d'un long combat **avec** Dieu.

La blessure à la hanche.

Un tel combat laisse des traces visibles et une blessure perceptible : une entaille à la hanche. Pour certains, la hanche est un euphémisme pour désigner le sexe de l'homme et dans ce cas on retrouverait dans cette blessure un signe similaire à la circoncision, un renoncement à la toute-puissance phallique; pour d'autres, la hanche représente la porte de la conscience, par cette épreuve Jacob prendrait conscience de lui-même et de son rapport avec Dieu et deviendrait ainsi plus fort. Paradoxalement, encore une fois, ces blessures révélatrices d'une vraie faiblesse, reconnue, visible, ouvrent la porte à l'énergie divine qui va pénétrer le combattant au plus profond de lui.

Beaucoup plus tard, à la fin de la révélation biblique, l'apôtre Paul exprimera très explicitement ce paradoxe en écrivant aux habitants de Corinthe : « *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* » (2Co 12,10)

La dimension universelle de ce combat d'Israël

Enfin on peut lire dans ce combat une représentation symbolique de toutes nos histoires individuelles, tordues, parcourues par des peurs, où nos tentatives pour garder une certaine maîtrise des événements et des personnes se traduisent malheureusement trop souvent par un imbroglio de subterfuges et de manipulations. Notre histoire individuelle sera un long combat au quotidien pour lâcher prise et nous abandonner avec confiance à l'imprévisible. Ce combat trouvera chez chacun, son expression ultime dans le face à face avec la mort, cette traversée du Yabboq.

La réconciliation avec Esaü (Gn 33)

Après ce combat avec le divin, Jacob est prêt à rencontrer Esaü et ses 400 Hommes, il remonte à l'avant du convoi, se place devant ses femmes et ses enfants, s'incline modestement devant son frère... qui l'embrasse et ils pleurèrent tous les deux dans les bras l'un de l'autre. Suit alors un échange assez symptomatique sur le cadeau préparé par Jacob, échange que l'on peut analyser à la lumière de ce que l'on a vu la dernière fois sur cette question du don :

- Premier temps, Jacob prépare de très importants cadeaux pour acheter la clémence d'Esäü.
- Deuxième temps, Esäü, conscient sans doute des motivations de Jacob, refuse ce type d'échange, il refuse d'être acheté.
- Troisième temps Jacob modifie profondément le sens de son cadeau ; en effet après ce qui lui est arrivé la nuit précédente, il vu la face de Dieu, c'est-à-dire que comme Abraham il a reconnu le don de Dieu, il ne peut retenir pour lui seul tout ce qu'il a reçu et à son tour après avoir eu la joie (et le soulagement) de pouvoir regarder son frère face à face, il ne peut que rentrer dans cette économie du don, faire partager gratuitement ce qu'il a reçu gratuitement.
- Dernier temps, dans ces conditions, Esäü peut accepter le don.

Ceci dit Jacob reste réaliste et passé ce moment d'émotion, il semble tout de même rester un peu sur ses gardes. On peut être surpris que chacun reparte de son côté, mais une fois réconciliés, les deux frères libérés de ce contentieux vieux de vingt ans qui d'une certaine façon les enchainait l'un à l'autre, peuvent maintenant se séparer positivement et poursuivre chacun leur chemin. Il est intéressant de remarquer que ce n'est pas parce qu'il y a eu réconciliation, que les deux frères sont pour autant obligés de se supporter au quotidien. La réconciliation n'implique pas un vivre ensemble. On les retrouvera ensemble à la mort de leur père Isaac (Gn 35,29).

La sale vengeance des fils de Jacob (Gn 34)

Le texte nous rapporte alors un épisode, sans doute intervenu nettement plus tard, qui n'est pas franchement à porter au crédit de tous ces fils de Jacob. Ils sont bien, en pire peut-être, les dignes héritiers des manœuvres et des feintes mensongères de leurs parents.

Voilà l'histoire : Sichem, le fils d'un chef d'une tribu voisine, couche avec leur sœur Dina et la viole. Mais Sichem tombe réellement amoureux de Dina et cette dernière semble partager ce sentiment avec lui. Alors Sichem fait tout son possible pour se faire pardonner son acte et demande à Jacob sa fille en lui proposant une dote considérable en compensation de ce préjudice.

Les fils de Jacob, très pervers, vont mettre en avant leur contrainte religieuse qui exige, comme on l'a vu depuis Abraham, que tout homme du peuple de Dieu soit circoncis. Ils ne peuvent donc donner leur sœur Dina à Sichem que si tous les hommes du clan de Sichem subissent cette opération un peu délicate à l'âge adulte. Bien naïvement, Sichem accepte et fait circoncire tous ses hommes et profitant de leur indisponibilité provisoire, les fils de Jacob vont les passer par l'épée en vengeance de la « souillure » de leur sœur (Gn 34,26), alors que Dina, tout de même la première concernée, s'était installée chez Sichem et avait apparemment pardonnée l'ardeur brutale du début de leur rencontre. A leur père Jacob qui se lamente de leur forfaiture et des difficultés qui risquent de s'en suivre, ils ont l'audace d'expliquer :

« Devait-on traiter notre sœur en prostituée ? »(Gn 34,31)

Nouvelle apparition de Dieu à Jacob et naissance du dernier fils, Benjamin (Gn 35)

Le chapitre qui suit est très certainement un récit issu d'une source sacerdotale plus tardive car la dimension liturgique y affleure non sans un certain anachronisme, avec cette demande

de Jacob à toute sa famille de se purifier, de changer de vêtements et d'enfouir sous un térébinthe (arbuste résineux) toutes les idoles (on se souvient de Rachel qui était partie de chez elle en emportant tous ses dieux).

On comprend que suite aux épisodes précédents, l'auteur ait éprouvé le besoin de faire faire à toute la famille une grande lessive pour les purifier avant de regagner le territoire de leur père Isaac !

Jacob fait élever un autel et reçoit à nouveau la promesse de Dieu (nommé ici Shaddaï, qui indique par cette métonymie le caractère de puissance prêtée à Dieu, les traducteurs utiliseront souvent l'expression « Dieu tout-puissant », expression qui a donné lieu à des interprétations et à des représentations de Dieu parfois malheureuses).

Sur la route d'Hébron, Rachel meurt en couche en donnant à Jacob son dernier fils. Rachel voulait le nommer Ben-oni (fils du deuil), mais Jacob l'appelle plus positivement Ben-jamin (fils de la droite), nom qui est devenu depuis, dans notre culture, un substantif pour désigner le dernier né d'une famille. Rachel est enterrée à Bethléem.

Après la mort de Rachel, dernière mention scabreuse -décidément l'auteur ne nous épargne rien- le texte nous précise que Ruben l'aîné des fils de Jacob est allé coucher avec Bilha (Gn 35,22), la servante de la défunte, qui était aussi la concubine de son père et lui avait donné deux fils, donc la mère de ses deux demi-frères !

Conclusion

Le moins que l'on puisse dire dans ce récit - qui relève grandement du genre mythique puisqu'il décrit l'histoire du père fondateur d'un peuple et d'une religion - c'est que le ou les auteurs de ce texte n'enjolivent pas le portrait du personnage central Jacob/Israël et encore moins celui de ses enfants qui seront les pères des différentes tribus de ce peuple. Il y a là une remarquable singularité de ces récits mythiques bibliques si on les compare avec les récits mythiques d'autres peuples ou d'autres civilisations.

Les auteurs bibliques portent un regard très réaliste et souvent critique sur leurs origines.

Nous trouverons par exemple chez le prophète Osée ce jugement sur Jacob et sur son fils Juda assez négatif : « *Yhwh a un procès avec Juda, pour faire rendre compte à Jacob de sa conduite et le rétribuer selon ses actions.* » (Os 12,4)

Jacob n'est pas idéalisé, il n'est pas l'ancêtre parfait que chacun aimerait avoir; au contraire pour les prophètes, les fautes de leur contemporain sont à rapprocher des fautes de leur père selon le principe « tel père, tel fils ». « *Mais vous ne m'avez pas écouté, vous n'avez pas prêté l'oreille, vous avez raidi votre cou, vous avez été pires que vos pères.* » (Jr 7,23-28)

Et pourtant Jacob restera tout au long de l'histoire biblique une référence et ce nom comme nous le voyons dans la citation d'Osée désigne aussi bien l'ancêtre, le père du peuple d'Israël, que le peuple lui-même.

Ce regard critique porté sur le peuple élu et ses ancêtres fait d'autant plus ressortir, par contraste, la **permanence de la Parole** divine et la fidélité de Dieu à sa promesse, quels que soient les méandres de l'histoire. Tel est l'enseignement fondamental que nous pouvons tirer

de cette histoire de Jacob. Dieu ne conditionne pas son soutien ou ses faveurs en proportion d'un comportement moral satisfaisant. Dans sa relation avec Jacob, Dieu ne joue pas au redresseur de tort, on a même l'impression que parfois il va jusqu'à rentrer dans le jeu souvent tordu des humains.

Jacob restera cependant vénéré, non pas par ses qualités humaines exceptionnelles mais parce que à l'instar d'Abraham, malgré ses faiblesses ou plutôt **avec** ses faiblesses il a entendu et il a cru en cette promesse. « *Que Dieu, Shaddai, te bénisse, te rende fécond et prolifique pour que tu deviennes une communauté de peuples ! Qu'il te donne la bénédiction d'Abraham, à toi et à ta descendance, pour que tu possèdes le pays de tes migrations, le pays que Dieu a donné à Abraham.* » (Gn 28,3)

Par cette écoute et par cette confiance, il a pu traverser des événements et des épreuves qui l'ont transformé profondément.

Notre traversée des épreuves de la vie, notre capacité à y faire face, en nous abandonnant dans la confiance, nous **transforment** de fait beaucoup plus sûrement et beaucoup plus efficacement que des efforts personnels pour ajuster notre comportement à un idéal de vertu, car notre volonté peut être bonne mais elle est toujours fragile.

Face à la violence, les chemins du pardon (Gn 37-50)

Joseph et ses frères

« Voici l'histoire de la famille de Jacob » (37,1)

Avec cette introduction au début du chapitre 37 du livre de la Genèse, un nouveau récit semble commencer.

Les acteurs en sont les personnages des chapitres précédents, à savoir Jacob et ses douze fils, mais de ce chapitre jusqu'à la fin, le livre va s'articuler autour d'une intrigue spécifique sur fond de jalousie fraternelle; il va nous conduire géographiquement et culturellement vers un horizon bien différent des chapitres précédents. Le personnage central apparemment ne semble plus être Jacob mais Joseph son fils préféré, celui qu'il a eu avec Rachel, sa femme bien aimée, longtemps stérile, qu'il a toujours préférée aux autres et qui est morte en couche en donnant naissance à un petit dernier Benjamin (Gn 35,18).

Dans ces 14 chapitres, on trouve nombre d'ingrédients qui assurent le succès d'un roman populaire: une tentative de meurtre, un sauvetage in extremis, des renversements de situations spectaculaires, une histoire de sexe qui va précipiter le héros dans une nouvelle chute, puis des interprétations de rêves qui vont lui permettre de rebondir et même de s'élever encore plus haut. L'action se déroule dans des décors que l'on peut imaginer très cinématographiques, où alternent des campements de nomades entre le pays de Canaan et l'Egypte, et les dorures des palais, avec des intrigues entre grands personnages qui cherchent à s'approcher au plus près du pouvoir, mais aussi avec ses cachots, ses esclaves, ses exécutions sommaires, etc...

Dieu dans tout ça semble assez absent, on peut simplement entrevoir sa présence à travers la sagesse du personnage central Joseph, mais autrement il n'intervient pas du tout dans le déroulement de l'histoire.

Cette histoire semble relever d'une « success story » classique que les enfants adorent et dont on attend impatiemment l'« happy end » qui semble très proche au chapitre 42. Cependant, alors qu'il a toutes les cartes en main pour dénouer rapidement l'intrigue, Joseph va nous emmener dans des histoires très compliquées où l'on a un peu de mal à s'y retrouver et surtout à comprendre où il veut en venir.

En fait dans les reports successifs de cette finale qui va durer huit longs chapitres, se loge une profonde leçon sur le mode de résolution des conflits, familiaux ou autres, qui écarte toutes les solutions trop faciles, trop « généreuses » où la dimension affective et la volonté d'une réconciliation à tout prix viendraient occulter le fond du problème. Le roman à succès fait place alors à un roman plus psychologique d'une grande subtilité dont il faudra s'attacher à retirer la substantifique moelle.

Enfin il faut noter que cette longue histoire termine le livre de la Genèse, ce livre des fondements de l'humain et de ses relations avec Dieu. Dans ce livre, à chaque génération, les rivalités entre femmes, les jalousies entre frères semblent inévitables et conduisent l'humanité vers une impasse et Dieu semble apparemment bien impuissant face à la violence des hommes. Pourtant, malgré tout, ce long récit de l'histoire de Joseph et de ses frères nous donne une note d'espoir pour l'humanité.

Entrons donc dans cette histoire.

Les causes du drame familial qui s'annonce - Gn 37

Tout part de la préférence manifeste de Jacob pour Joseph.

Jacob a de qui tenir dans ces histoires de préférence, car sans remonter jusqu'à Eve qui préférait Caïn à Abel, Abraham son grand-père avait considéré longtemps Isaac comme son unique alors qu'il avait Ismaël ; puis à la génération suivante, son père Isaac avait clairement une préférence pour Esaü son frère (Gn 25,28), alors que sa mère à l'inverse a tout fait pour l'avantager au détriment d'Esaü.

Donc les quatre fils nés des servantes Bilha et de Zilpa (nés comme nous l'avons vu la dernière fois par GPA, Gn 30,3) se sentent mal aimés et entre eux, ils dénigrent leur père. Hélas le jeune Joseph, naïvement, rapporte à Jacob leurs conversations (Gn 37,2), ce qui n'a pas pour effet d'arranger les relations fraternelles !

Là-dessus Jacob en remet une couche et offre à Joseph une « tunique princière ». La jalousie des frères rend alors toute parole amicale impossible.

C'est alors que Joseph fait deux rêves et toujours aussi innocemment, les raconte à ses frères. L'interprétation de ces deux rêves est assez évidente et présage une future domination de Joseph sur ses frères. L'exaspération des frères est poussée à son comble, la haine s'installe. Jacob lui-même qui dans le rêve se prosterne devant son fils, le réprimande vigoureusement devant tous ses frères tout en gardant intérieurement en mémoire le contenu de ce songe étrange : « *ses frères le jalouèrent, mais son père retint la chose (Gn 37,11)* »

Le drame.

Sans doute Jacob souhaitait-il donner une occasion de réconciliation quand il envoie son fils Joseph à Sichem auprès de ses frères pour prendre des nouvelles d'eux et leur apporter une parole de paix ?

Hélas c'est raté, il est trop tard et ses frères le voyant arriver de loin, décident entre eux de le tuer et de simuler une agression par une bête féroce. Seul Ruben l'aîné s'y oppose intérieurement, mais il n'a pas le courage d'affronter de face ses autres frères. Il est vrai qu'ayant couché avec Bilha, la mère de deux d'entre eux, il n'avait sans doute plus beaucoup d'autorité morale sur la fratrie. Pour éviter le meurtre, il préconise cependant de le jeter dans une fosse avec l'intention secrète d'aller le rechercher dès que ses frères seront partis. Ils tombent d'accord et jettent Joseph dans la fosse sans aucune résistance de sa part. Puis ils partent déjeuner ensemble. C'est alors que Juda, voyant passer une caravane et pour éviter de se souiller du sang de leur frère propose plutôt que de le tuer, de le vendre comme esclave à cette caravane. Seulement ils sont devancés dans cette idée, en effet « *des marchands madianites qui passèrent, hissèrent Joseph hors de la fosse et le vendirent pour vingt sicles d'argent aux Ismaélites, qui le menèrent en Egypte.* » Gn 37,28.

Ruben arrive pour sortir Joseph de la fosse... trop tard ... il n'y est plus ! Tout bouleversé il dit au groupe « *L'enfant n'est plus là ! Et moi, où vais-je aller ?* » Gn 37,30

Avant de rentrer chez leur père, ils simulent une agression par une bête féroce en versant le sang d'un bouc sur la tunique de Joseph (Joseph bouc-émissaire avant la lettre ?). Jacob, au lieu de la parole de paix espérée, reçoit de son fils la tunique ensanglantée. A la vue de la tunique, il tombe dans un profond désespoir. Après la période de deuil les fils essayent de consoler leur père. Peut-être pensaient-ils qu'après la disparition de son fils préféré,

ils pourraient renouer une relation plus équilibrée avec leur père et qu'ils pourraient bénéficier davantage de son affection. Mais rien n'y fait, Jacob reste bloqué sur cette mort de Joseph et ne pense plus qu'à mourir. Sa fixation affective sur Joseph ne disparaît pas comme ils l'avaient espéré, au contraire elle s'accroît et l'empêche de vivre.

Joseph de son côté est vendu en Egypte et devient l'esclave d'un haut fonctionnaire du pharaon.

L'étrange épisode de Juda et Tamar – Gn 38

Bizarrement, à ce stade du récit, l'auteur nous déconnecte de l'histoire de Joseph pour s'attarder sur un épisode de la vie de Juda qui semble a priori n'avoir rien à voir avec le drame précédent. Juda, c'est le cadet de Ruben, né en quatrième, de Léa.

L'introduction de ce nouveau récit « *Or, en ce temps-là* » (Gn 38,1) ne nous donne aucune indication temporelle par rapport à l'épisode précédent. On part sur autre chose, sur un événement particulier de la vie de Juda qui pour l'auteur semble important, alors que pour nous on ne voit pas bien le rapport avec l'histoire de Joseph.

Pour comprendre cet épisode il faut savoir qu'il y avait une sorte de coutume qui aura plus tard force de loi, connue sous le nom de la loi du lévirat qui veut que quand une femme devient veuve sans enfant, le frère du défunt se doit de coucher avec elle pour lui assurer une descendance.

Juda donc avait trois fils Er, Onan et Shéla.

Er le fils aîné épouse une femme Tamar puis il meurt rapidement sans descendance. Le texte nous dit qu'il « *déplut à Yhwh qui le fit mourir* » (Gn 38,7).

Une telle mention est choquante pour nous, mais à cette époque tout ce qui arrivait en bien ou en mal était considéré comme d'origine divine et les connaissances sur la psychologie divine n'étaient pas très affinées !!!

Onan son frère cadet se doit de prendre le relais auprès de Tamar, mais au moment d'éjaculer, il se retire et laisse tomber sa semence à terre par peur d'une descendance qui ne lui appartienne pas. Cet acte d'Onan est considéré comme très condamnable, pas du tout au fait qu'il a pris en solitaire une satisfaction sexuelle, comme veut le faire croire une certaine tradition moralisatrice pour stigmatiser la masturbation (d'où le nom d'onanisme en référence à cet événement), mais bien par ce qu'Onan a refusé d'assumer sa responsabilité de géniteur de substitution vis-à-vis de Tamar. « *Ce qu'il faisait déplut à Yhwh qui le fit mourir; lui aussi* ». Et de deux !

On peut comprendre les tergiversations de Juda pour donner son troisième et dernier fils à Tamar, d'autant qu'il est encore très jeune !

Le temps passant Tamar doit bien constater que Juda refuse de lui donner Shéla, alors elle monte un stratagème pour malgré tout avoir une descendance. Elle se déguise en prostituée et se met sur la route de Juda, qui avait perdu sa femme depuis quelque temps. Juda prend cette prostituée et pour la payer lui promet un chevreau ; en attendant de lui porter cet animal, il laisse comme gage à cette femme, son bâton et son cordon (qui souvent servait à porter son sceau autour du cou). Puis quand Juda veut acquitter sa dette et récupérer ses gages, impossible de retrouver la prostituée. Juda pour ne pas se ridiculiser ne poursuit pas ses recherches.

Plus tard, on rapporte à Juda que sa bru s'est prostituée et qu'elle va avoir un enfant. Il se fâche et la condamne à être brûlée. Mais Tamar montre le sceau et le cordon de celui dont elle est enceinte. « *Juda les reconnut et dit : « Elle a été plus juste que moi, car, de fait, je ne l'avais pas donnée à mon fils Shéla. » (Gn 38,26)*

Juda a pris une claque, il reconnaît sa faute : il a retenu son fils, il a cherché à le garder pour lui de peur de le perdre, à l'inverse de ce qu'a fait Abraham qui lui n'a pas retenu son fils Isaac pour laisser passer la vie. Juda lui a bloqué le passage de la vie.

La leçon de vie que lui a donnée Tamar dans cet épisode et la reconnaissance de sa faute vont sans doute expliquer la place importante qu'il va jouer dans le dénouement du drame de l'histoire familiale qui va suivre.

Revenons à Joseph.

Le sort de Joseph en Egypte – Gn 39

C'est là que l'histoire prend un tour « success story ».

Esclave chez ce haut fonctionnaire Potiphar, il va progressivement se rendre indispensable.

« Il fut à demeure chez son maître l'Egyptien. Celui-ci vit que Yhwh était avec lui et qu'il faisait réussir entre ses mains tout ce qu'il entreprenait.

Joseph trouva grâce aux yeux de son maître qui l'attacha à son service. Il le prit pour majordome et lui mit tous ses biens entre les mains. » (Gn 39,3)

Potiphar avait donc trouvé la perle, car non seulement sa maison prospérait, mais il était libéré de tous soucis et « *l'ayant près de lui, il ne s'occupait plus de rien sinon de la nourriture qu'il mangeait.* » ... cool pour Potiphar !

Cependant comme Joseph avait toutes les qualités, sage, efficace, jeune et beau, la femme de Potiphar est séduite et lui fait des avances très explicites. Joseph lui explique que ce n'est pas possible, qu'il ne peut pas faire ça à son maître. Mais un jour cette femme n'en pouvant plus se jette physiquement sur lui. Joseph réussit à se dégager en abandonnant son vêtement. La femme, furieuse, se venge en simulant une tentative de viol sur sa personne de la part de Joseph. Etrangement Joseph ne semble pas vouloir se défendre auprès de son maître ; il est vrai que dans ce genre d'incident, c'est parole contre parole et sans doute dans sa sagesse, Joseph a compris qu'il serait parfaitement vain et contre-productif d'accuser la femme. Monté très haut, il se retrouve à nouveau sinon au fond d'une citerne, du moins enfermé dans une forteresse.

Mais là, comme auparavant **Yhwh est avec lui** et du fond même de cette forteresse, Joseph a l'art de se rendre indispensable, sa sagesse fait à nouveau merveille tant et si bien que le commandant de la forteresse lui confie la gestion complète des prisonniers!!! (Gn 39,21)

Un jour deux hauts fonctionnaires du Pharaon sont emprisonnés en même temps (Gn 40). Joseph les prend en charge. Un matin Joseph les trouve bien tristes et toujours très empathique, il s'empresse auprès d'eux et leur demande ce qui ne va pas. C'est à cause du trouble laissé par un rêve que l'un et l'autre ont fait pendant la nuit, répondent-ils. Le premier, l'échanson, lui raconte son rêve. Joseph l'interprète et l'assure qu'il sera rétabli dans ses fonctions d'ici trois jours. Joseph, pas fou, en profite pour lui demander que quand il sera revenu en grâce auprès du pharaon, qu'il pense à lui et essaye de le sortir de la prison. Le second devant cette interprétation favorable lui raconte aussi le sien; hélas pour lui

l'interprétation est inverse, il sera pendu dans trois jours ! C'est ce qui arriva. Mais l'échanson revenu en grâce oublia Joseph qui resta encore longtemps en prison.

Le songe du Pharaon et le retour en grâce de Joseph - Gn 41

C'est au tour de Pharaon lui-même d'avoir deux rêves étranges qui le laissent « *l'esprit troublé* ». Il convoque toutes les sommités du royaume pour en trouver le sens. Personne ne sut quoi répondre et c'est alors que le grand échanson se souvint de Joseph et conseille au pharaon de le faire venir. Le pharaon convoque donc Joseph qui reste très modeste

« *Même sans moi, Dieu saurait donner une réponse salutaire au Pharaon.* » Gn 41,16

Il ne s'attribue pas personnellement les mérites de cette capacité d'interprétation qu'on lui prête. Pharaon donc lui raconte ses deux rêves.

Joseph lui annonce alors que ces deux rêves ne font qu'un : il va y avoir dans le royaume sept années d'abondance suivies de sept années de sécheresse. Qu'en conséquence le pharaon se doit de prendre des mesures pour engranger une partie des récoltes des sept années d'abondance pour faire face plus tard aux sept années de disette. Sans doute non sans arrière-pensée, Joseph préconise alors au Pharaon de nommer un homme sage et efficace pour gérer le pays. Le pharaon, très impressionné par cette interprétation et par son auteur, nomme Joseph gouverneur de l'Egypte. Et voilà que Joseph connaît à nouveau un renversement spectaculaire de situation. Il prend le pouvoir en Egypte et Pharaon lui donne une femme Asenath, dont il a deux enfants Manassé et Ephraïm « *car, dit-il, Dieu m'a rendu fécond dans le pays de ma misère* » Gn 41,52

Toute cette gloire ne lui fait pas oublier ses malheurs passés et sans doute n'arrive-t-elle pas à cicatiser complètement les plaies douloureuses de la séparation d'avec son père et son pays.

Joseph n'en fait pas moins son travail et engrange des réserves de nourriture pendant sept années. Puis comme il l'avait prédit, après ces sept années d'abondance, la sécheresse s'installe et les pouvoirs de Joseph qui a maintenant droit de vie et de mort sur tout le pays sont phénoménaux.

Les frères de Joseph viennent chercher du grain en Egypte - Gn 42

La famine commence aussi à sévir en Canaan et Jacob n'a pas d'autre solution que d'envoyer ses fils en Egypte pour acheter du grain. Mais le texte nous précise incidemment que Jacob n'envoya pas Benjamin « *car, disait-il, il ne faut pas qu'il lui arrive malheur* ». On voit par-là que Jacob a reporté sa préférence passée pour Joseph sur son frère Benjamin. La fixation psychologique de Jacob est toujours là, même si elle s'est déplacée. Comme Juda plus haut, il **retient** son fils, il refuse de le laisser partir. A l'inverse d'Abraham, il n'a pas encore accepté de couper le cordon et de lâcher prise.

Arrivés en Egypte les dix frères s'inclinent devant le maître du pays, Joseph,

« *Joseph reconnut ses frères, mais eux ne le reconnurent pas.* » Gn 42,8

Il se souvient alors de son songe qui lui a causé tant de malheurs.

Que va-t-il faire ? Pardoner à ses frères en jouant le grand seigneur magnanime face à ses frères qui sont maintenant totalement sous sa coupe ? Se venger tout simplement en les humiliant, en les écrasant de sa puissance ? Dans les deux solutions il doit se révéler à eux soit pour jouir de sa vengeance, soit pour manifester sa grandeur d'âme.

Le récit semble bien s'orienter au départ vers la première solution, mais curieusement il ne se fait pas reconnaître. Par contre en les accusant d'être des espions il va les forcer eux à se dévoiler. En effet face à ces accusations ils sont amenés à raconter un peu plus leurs origines et leur histoire familiale : « *Nous étions douze frères, fils d'un même homme au pays de Canaan. Le plus jeune est aujourd'hui avec notre père et l'un de nous n'est plus* » Gn 42,13

Espions jetés en prison

Joseph ne se laisse pas attendrir et les jette en prison, puis il leur dit qu'ils resteront en prison le temps qu'ils prouvent leur bonne foi en ramenant en Egypte leur plus jeune frère.

Au bout de trois jours Joseph revient les voir et assouplit un peu sa position, au lieu de les garder tous en prison sauf celui qui irait chercher leur dernier frère, il les laisse tous repartir et n'en garde qu'un en otage, le temps qu'ils ramènent ce dernier.

Que s'est-il passé dans leur tête pendant ces trois jours face à cette injustice ?

Les voilà en prison alors qu'ils n'ont rien fait de mal. Ce récit de leur histoire devant ce potentat et l'injustice dont ils sont maintenant victimes leur rappelle l'injustice qu'ils ont fait subir dans la passé à leur frère. Cette culpabilité cachée depuis des années refait surface. Ruben s'en ouvre à ses frères (Gn 42,22), devant Joseph supposé ne pas comprendre leur langue, et leur dit qu'ils vont tous ensemble devoir payer pour cet ancien forfait.

Là Joseph devant la reconnaissance de leur faute est très ému. Mais au lieu de se laisser submerger par l'émotion, et de se révéler à eux et de pardonner puisqu'entre eux ils ont reconnu leur faute, il va pleurer en cachette et revient tout aussi dur et désigne Siméon (sans doute l'un des plus coupables lors de la tentative de meurtre) comme otage.

Après avoir soufflé le froid, Joseph semble maintenant vouloir souffler le chaud, il fait remplir leur bagage de blé puis en cachette leur remet les sommes d'argent destinées à régler le blé.

Sur la route du retour, lors d'une pause, l'un d'eux voit l'argent dans ses bagages. Au lieu de s'en réjouir, ils en sont tous terrifiés, de quoi seront-ils encore accusés par ce tyran d'Egypte qui tient leur frère entre ses mains ?

Arrivés chez leur père avec les provisions de blé, ils leur racontent toutes les péripéties de leur voyage. Jacob ne retient qu'une chose, c'est que cet homme redoutable réclame Benjamin et là il s'y refuse, pas question de se séparer de son petit dernier. Il a trop peur qu'il lui arrive malheur sur la route comme ce qui est arrivé il y a longtemps à son fils préféré. Apparemment il préfère encore que son fils Siméon moisisse en prison en Egypte que de prendre le risque de laisser partir Benjamin. Face à ce blocage de Jacob les autres fils se taisent comme s'ils acceptaient et même comprenaient maintenant cette préférence de leur père.

Mais la vie est têtue et face à la réalité « *la famine s'appesantissant sur le pays* » (Gn 43,1), il va bien falloir que Jacob se résigne à lâcher Benjamin, car sinon ils vont tous mourir.

Le lien dans le texte entre le lâcher-prise et la vie est très explicite, mais lui Jacob ne le fait pas encore ; au contraire après avoir laissé partir Benjamin il s'enferme dans un état dépressif et dramatise totalement la situation : « *Moi, je vais rester privé d'enfant comme si je n'en avais jamais eu* » (Gn 43,14). Sympa pour les autres fils qui ne semblent pas avoir beaucoup de valeur aux yeux de leur père. Pourtant ils doivent prendre le risque d'affronter à nouveau ce terrible gouverneur d'Egypte alors même qu'avec cette somme d'argent retrouvée dans

leurs sacs, ils courent le risque d'être accusés injustement de vol ! Voilà dans quelles dispositions d'esprit ils arrivent en Egypte pour acheter à nouveau du grain.

La deuxième entrevue entre Joseph et ses frères - Gn 43,16

Quand ils se présentent à la maison du gouverneur, Joseph les voit arriver de loin, reconnaît Benjamin, mais au lieu de se présenter à eux directement, commande à son majordome de les faire rentrer et de leur préparer un repas qu'il prendra avec eux.

Les frères conduits dans la maison du gouverneur sont terrorisés en repensant à l'argent trouvé dans leur sac. Ils tentent de s'expliquer au majordome, mais celui-ci les rassure avec cette phrase sibylline « *Soyez tranquilles et ne craignez rien, répondit-il. C'est votre Dieu, le Dieu de votre père, qui vous a mis un trésor dans vos sacs. J'avais reçu votre argent.* » (Gn 43,23).

Autrement dit, qu'ils se rassurent, il y a bien eu un échange équitable entre l'argent reçu et le grain donné, mais au-delà de cet échange ce que suggère cette phrase c'est qu'il y a quelque chose d'autre qui se joue dans cette histoire au-delà de l'échange, au-delà de la justice, qui est de l'ordre du don, un don qui procède du divin car il passe par-dessus l'échange, par-dessus la simple justice, par-dessus le don lui-même, le **par-don**.

De la terreur à la stupeur

Pour le moment on n'en est pas encore là et après cette phrase du majordome et la prévenance dont il fait preuve, après les retrouvailles avec Siméon, la terreur fait place progressivement à la stupeur. En attendant l'arrivée de Joseph qui a annoncé sa venue pour partager le repas avec eux, on sent le dénouement très proche.

Joseph arrive, les salue, « *Il leur demanda comment ils allaient, puis il dit : « Comment va votre vieux père dont vous m'avez parlé ? Est-il encore en vie ? » – « Ton serviteur, notre père, va bien, répondirent-ils ; il est encore en vie.* »

Ils s'inclinèrent et se prosternèrent. Levant les yeux, Joseph vit Benjamin son frère, le fils de sa mère. « Est-ce là, dit-il, votre plus jeune frère dont vous m'avez parlé ? » Puis il dit : « Dieu te fasse grâce, mon fils. » Emu jusqu'aux entrailles à la vue de son frère, il se hâta de chercher un endroit pour pleurer. Il gagna la chambre privée. Là, il pleura. » Gn 43,30.

Une deuxième fois, Joseph ne veut pas se laisser dominer par l'émotion et ne se fait pas reconnaître. Le travail n'est donc pas terminé et le dénouement encore reporté.

Que cherche-t-il donc ? Pour le repas, chaque frère est placé à table en respectant l'ordre chronologique des naissances (veut-il remettre de l'harmonie dans cette famille éclatée ?). Benjamin lui est spécialement gâté (faut-il que tous assument la préférence qui est donnée à l'un d'entre eux, comme autrefois celle de Jacob pour un certain Joseph ?).

Quant à lui, Joseph tout en gardant ses distances avec ses frères, en respectant le protocole, il fait tout de même bombance avec eux comme s'il voulait établir le lien amical qu'il n'a jamais pu avoir avec ses frères, un lien franc et simple déconnecté de toute cette histoire familiale faite de jalousie, de vengeance ou même de pardon.

Stratagème et manifestation de solidarité

A l'issue du repas Joseph donne ses ordres à son majordome : « *Remplis de vivres les sacs à blé de ces gens, autant qu'ils peuvent en porter; et mets l'argent de chacun près de l'ouverture du sac. Près de l'ouverture du sac à blé du plus jeune, tu mettras mon bol, le bol d'argent, ainsi que le prix de son grain.* » (Gn 44)

Là on ne comprend plus très bien, il va laisser repartir ses frères en les comblant de biens sans se faire reconnaître ? Et puis encore quel coup tordu prépare-t-il avec ce bol qu'il met dans le sac de Benjamin ?

A peine ses frères repartis, Joseph envoie un serviteur à leur poursuite pour les accuser du vol d'un bol sacré et d'avoir ainsi « *rendu le mal pour le bien* ». Ceux-ci justifient leur bonne foi : « *Celui de tes serviteurs chez lequel on trouverait l'objet, qu'il meure ! Et nous serons les esclaves de mon seigneur.* » Gn 44,9

Par son stratagème, Joseph fait émerger chez ses frères une solidarité entre eux à toute épreuve au moins en parole, on va voir dans les faits ce qu'il en est de cette solidarité affichée.

Patatras le bol est retrouvé justement chez Benjamin le préféré du père ! Joseph crée là une situation où ses frères peuvent se débarrasser du fils préféré comme ils l'ont fait autrefois avec lui, mais cette fois ils peuvent le faire sans rien avoir à se reprocher, sans culpabiliser.

Ils reviennent tous devant Joseph et là Juda se prosterne à nouveau devant lui.

« *C'est Dieu qui a mis à nu la faute de tes serviteurs. Nous voici les esclaves de mon seigneur, nous-mêmes et celui chez lequel on a trouvé le bol.* » (Gn 44,16)

Juda dit deux choses : la première c'est qu'il y a dans la famille une faute cachée et la deuxième c'est qu'ils doivent tous payer solidairement.

Joseph refuse de rentrer dans ce jeu-là, seul celui qui a commis la faute doit payer : « *Il serait abominable d'agir ainsi, répondit-il. L'homme chez qui on a trouvé le bol sera mon esclave ; vous, remontez sains et saufs chez votre père.* » Gn 44,17

Le tournant

C'est alors que Juda est obligé d'en dire un peu plus sur le drame familial (Gn 44, 18-34), avec beaucoup d'émotions il raconte les malheurs de leur père qui a perdu son fils, Benjamin est le seul qui lui reste - les autres donc ne comptent pas beaucoup pour lui, Juda prend acte de cette préférence et ne s'en offusque plus, il ne pense qu'à la souffrance de son père-. S'ils ont emmené Benjamin en Egypte c'est bien contraint et forcé par lui (Gn 44,23) et il rapporte le propos de leur père avant de partir qui évoque la mort de Joseph:

« *Vous savez que ma femme ne m'a donné que deux fils. L'un m'a quitté, et j'ai dit : Il a sûrement été mis en pièces. Et je ne l'ai jamais revu. Vous voulez encore m'enlever celui-ci ! S'il lui arrivait malheur, vous feriez descendre misérablement ma tête chenue au séjour des morts.* » Gn 44,27

Puis d'une façon assez pathétique, Juda supplie le gouverneur de laisser partir Benjamin en s'offrant comme esclave à la place de son frère. Non seulement il n'y a pas rejet du préféré, non seulement il accepte cette préférence, mais il offre sa propre vie pour sauver son père et le petit préféré.

Joseph se fait reconnaître de ses frères - Gn 45

La boucle est bouclée et Joseph peut craquer et se faire reconnaître par ses frères.

Terreur de ceux-ci qui restent sans voix (Gn 45,3), ... alors Joseph leur refait une lecture assez spéciale des événements passés : « *Mais ne vous affligez pas maintenant et ne soyez pas tourmentés de m'avoir vendu ici, car c'est Dieu qui m'y a envoyé avant vous pour vous conserver la vie* » Gn 45,5.

C'est de la part de Joseph une lecture subliminale des faits qui stoppe la logique mortelle de la vengeance, dénoue le drame familial et sauve toute la famille de la famine. Après avoir fait remonter à la lumière tout ce passé qui semble maintenant être reconnu par ses frères.

Joseph peut se lâcher, l'émotion est à son comble, il se jette au cou de Benjamin (Gn 45,14). Il a évacué toute rancœur et peut combler ses frères de dons qui passent pardessus l'injustice subie autrefois, il pardonne.

Tout est bien qui finit bien ! Pas tout à fait...

car remarquez que dans ce passage c'est Joseph qui tient toute la place ; les frères en découvrant que ce personnage dont leur vie dépend est Joseph, sont d'abord terrorisés, puis les paroles et les bonnes dispositions de ce frère, autrefois si haï, les rassurent certainement beaucoup, mais ils restent tout de même cois, sous le choc.

Il faudra encore patienter longtemps, attendre la mort de leur père pour qu'ils reprennent eux-mêmes la parole face à Joseph, seule une parole de leur part assez explicite sur les événements passés pourra définitivement les libérer. Le pardon ne peut être à sens unique et pour que la confiance se rétablisse, il faut être deux.

En attendant Joseph tout à sa joie de retrouver bientôt son père, les supplie de faire vite et de le ramener le plus tôt possible ici. Tout le palais, alerté par les pleurs de Joseph, est au courant et le pharaon prend des mesures exceptionnelles pour escorter les frères de Joseph dans ce nouvel aller-retour et les recevoir en Egypte dans les meilleures conditions possibles.

Jacob retourne à la vie - Gn 46

A leur retour en Canaan auprès de leur père, les fils lui racontent ce qui s'est passé et surtout leur retrouvaille avec Joseph. Mais Jacob est déjà à moitié mort, il n'a plus la foi. Il faudra que ses fils lui répètent à plusieurs reprises le récit extraordinaire de tous ces événements qu'il voit arriver tous ces chariots remplis de grain et de présents pour que son esprit se ranime et là tout à coup :

« *Il suffit, s'écria Israël, mon fils Joseph est encore en vie ; je veux partir et le voir avant de mourir.* » (Gn 45,28)

En retrouvant la vie, il reprend le fil de son histoire, de son lien avec le Dieu de son père Isaac. Il offre un sacrifice à Dieu qui le confirme dans son désir de partir en Egypte, bien que dans la promesse faite à ses pères, sa descendance devra habiter en terre de Canaan. Il reprend la main sur toute sa famille et redevient le chef de toute sa tribu qu'il rassemble « *soixante-dix personnes en tout* » (Gn 46,26). A l'arrivée en Egypte, il confie à Juda celui là-même qui avait organisé la rupture d'avec Joseph vingt ans plus tôt, le soin d'organiser les retrouvailles avec lui (Gn 46,28). Ils s'installent tous en tant que berger dans une terre riche donnée par le pharaon, la terre de Goshen.

Jacob redevient Patriarche et le père d'une multitude – Gn 47

La famille de Jacob se développe en Egypte pendant que Joseph met en place dans tout l'empire un système fiscal qui accentue encore la domination du pharaon et la puissance de Joseph et de tout son clan. Le texte (sans doute issue d'une source sacerdotale ?) prend bien soin de préciser que les prêtres étaient exempts de tout impôt ! (Gn 47)

Jacob présida encore dix-sept ans sur le destin de toute sa famille, puis sa fin approchant il fit venir Joseph et ses deux enfants Ephraïm et Manassé. Il adopte ces deux enfants comme siens (Gn 48,5), c'est-à-dire qu'ils seront placés dans la succession au même niveau que ses propres fils ; puis dans une scène qui a un goût de déjà vu (cf Gn 27), aveugle, il intervertit l'ordre des deux enfants, il met le cadet Ephraïm en premier, et l'aîné Manassé en second au grand dam de Joseph qui aurait voulu respecter l'ordre naturel. Mais Joseph, bien qu'il ait tous les pouvoirs sur toute l'Egypte, doit s'incliner devant la décision de son père.

Dernières volontés du patriarche, Juda mis à la tête de la famille – Gn 49

Alors le récit au chapitre 49 prend un tour plus solennel. Au moment de mourir Jacob **rassemble** autour de lui tous ses fils pour les bénir. Et chacun va avoir droit à un couplet plus ou moins long, qui les décrit symboliquement.

Le terme de bénédiction est sans doute ici à comprendre dans le sens du mot qu'il peut avoir en latin : « bien dire » les choses.

Car Jacob décrit ses enfants sans les ménager : pour Ruben, il revient sur sa relation sexuelle avec Bilha, Siméon et Levi « *ne sont qu'instruments de violence* », Juda par contre, obtient une place prééminente car Jacob en fait le vrai chef de famille (la tribu de Juda en viendra à incarner de fait tout le Judaïsme, - rappel : le prénom Juda signifie « rendre grâce »-). Les autres ont droit à des comparaisons symboliques souvent animalières (âne, serpent, biche) que l'on peut interpréter plus ou moins positivement !!! Quand à Joseph il a certes droit à un couplet plus long et plus élogieux que les autres, mais quand même, lui, le vrai patron de l'empire Egyptien, il est remis à sa place dans la fratrie par son père.

Au sein de celle-ci, son pouvoir sera purement moral. C'est une place de choix certes, mais le vrai pouvoir dans la destinée de la tribu sera exercé non par Joseph mais par Juda, celui là-même qui avait cherché à le vendre mais aussi celui qui a pris conscience de sa faute avec Tamar et qui plus tard à proposer de donner sa propre vie pour sauver toute la famille.

Les funérailles de Jacob, organisées par Joseph avec le soutien du Pharaon furent grandioses. Après les jours de deuil, un très impressionnant cortège remonta d'Egypte jusqu'en terre de Canaan et les fils réunis « *l'ensevelirent dans la caverne du champ de Makpéla, le champ acquis par Abraham d'Ephrôn le Hittite, à titre de propriété funéraire, en face de Mamré. Après l'ensevelissement de son père, Joseph revint en Egypte, lui, ses frères et tous ceux qui étaient montés avec lui pour l'ensevelissement.* » (Gn 50,14)

Le dernier sursaut de peur des frères et le pardon définitif – Gn 50

Après la mort de leur père, les frères eurent peur de Joseph (Gn 50,15). Tout n'était donc pas aussi bien résolu que ce que l'on croyait. Un passif restait enfoui, car ils mettaient la clémence de Joseph sur le compte de la présence de leur père qui servait un peu de tampon.

De fait si Joseph a bien apparemment pardonné, eux n'ont jamais reparlé nettement avec lui de ce moment où ils ont cherché à le supprimer. Dans les épisodes précédents, ce ne sont pas eux qui ont parlé, mais Joseph qui a pardonné.

Du fait de la disparition de leur père, ils sont ramenés à un tête à tête avec Joseph et là ils sont obligés de parler explicitement de ce moment dramatique et de demander explicitement le pardon : *“De grâce, pardonne le forfait et la faute de tes frères. Certes, ils t'ont causé bien du mal mais, de grâce, pardonne maintenant le forfait des serviteurs du Dieu de ton père.”* (Gn 50,17).

Le pardon de Joseph, certes bloquait la vengeance, mais pour que la vie reflorisse vraiment dans cette famille, il fallait aller au-delà d'un simple renoncement à l'exercice de la vengeance. *« Vous avez voulu me faire du mal, Dieu a voulu en faire du bien »* (Gn 50,20).

Dans cet échange clair et explicite de tout ce qui s'est passé, le pardon permet paradoxalement de s'appuyer sur le mal pour féconder l'humanité qui pourra ainsi porter de nouveaux fruits.

Conclusion

Ainsi s'achève, sur une note d'espoir le drame de Joseph et de ses frères.

Ce récit est une **leçon de vie**.

Dans la vie personne n'est tout noir ou tout blanc. Dans ce drame chaque personnage est comme dans la vie courante tour à tour victime et agresseur. Comment se considérant comme victime ne pas devenir agresseur ? On peut peut-être ne pas répondre et s'enfermer dans le rôle de victime ? C'est encore quelque part ou indirectement être agresseur.

Dans cette histoire, les personnages constituent trois pôles : Jacob, Joseph et les autres frères.

C'est autour des relations constituées et de leurs transformations deux à deux autour de ces trois pôles que se joue l'avenir de la « famille », ancêtre du peuple d'Israël, symbole de l'humanité tout entière.

- **Jacob** fait une fixation sur Joseph puis sur Benjamin. L'histoire va l'obliger de fait, non sans douleur, à renoncer à ces surinvestissements affectifs. A la fin de l'histoire il remet Joseph et Benjamin à leur place dans la filiation et il redonne toute leur place à chacun de ses autres fils, en mettant même Juda et non Joseph, ni même Benjamin à la tête de la famille. Il peut alors devenir « père d'une multitude ».

- **Joseph**, même involontairement, a été au départ fort agressif vis-à-vis de ses frères. Mais après ce qui lui est arrivé, il réussit, grâce à Dieu, à ne pas se laisser enfermer ni dans le rôle de la victime, ni dans celui du donneur de leçon, du grand seigneur qui pardonne. Vis-à-vis de son père, au lieu de rentrer dans son jeu des préférences dont il a été bénéficiaire au départ, puis finalement victime, il va créer les conditions pour que celui-ci surmonte son attachement pathologique à Benjamin.

- **Les frères** eux se sont considérés au départ comme victimes de leur père et de leur frère. Ils ont dès lors été agresseurs de Joseph (avec des nuances pour chacun). Mais après avoir « sacrifié Joseph », chez eux le temps et sans doute l'épisode de Tamar ont fait son action, ils n'en veulent plus à leur père et non seulement ils finissent par accepter ses préférences mais ils en deviennent même solidaires. Vis-à-vis de Joseph, ils ne devront pas se contenter d'être passivement bénéficiaires du pardon de ce dernier, ils vont devoir comme nous l'avons vu en final être acteur de la lumière portée sur ces événements passés dramatiques.

Cette histoire a donc une portée qui dépasse infiniment ce que l'on pourrait considérer comme une anecdote familiale comme il en existe tant. Placé en final de ce livre, qui raconte les fondements de l'humanité, en conclusion de l'histoire de ces patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, où l'on a vu Dieu tenter de reprendre contact avec l'humain en proie à la violence et à la rivalité, ce récit entrouvre une voie qui permettra un jour à cette humanité de se sauver.

Cette voie est celle du **pardon**, un pardon qui passe nécessairement par la transformation intérieure de chacun des acteurs, victimes et agresseurs associés, afin de sortir de ce cycle infernal de la victime qui devient agresseur (« c'est lui qui a commencé ! » disent les enfants depuis toujours) pour entrer dans un mouvement qui ouvre « **les portes de l'éternité** » pour reprendre le beau sous-titre d'un livre récent illustrant le pardon entre deux protagonistes de la seconde guerre mondiale.

Toute l'histoire biblique va nous montrer que le chemin est encore long à l'image du long chemin de réconciliation de la famille de Jacob. Elle nous montre aussi, à l'image de ce dénouement longuement reportée que cette issue vitale par le pardon est fort complexe à mettre en œuvre, qu'elle va bien au-delà d'une simple réconciliation superficielle sous la pression des besoins affectifs des protagonistes du conflit. Ce pardon, naturellement inaccessible à l'homme, apparaîtra comme une spécificité divine.

« Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère... car je suis Dieu et non pas homme, au milieu de toi, je suis saint : je ne viendrai pas avec rage (Os 11,9

Ce sera aussi la marque caractéristique de l'« homme de Dieu » qui, grâce à cette pratique du don, à cet apprentissage du pardon, retourne la violence en un bien et redonne ainsi à l'humanité à chaque époque une nouvelle perspective d'avenir et de vie.

Table des matières

Introduction à la lecture de la Bible	1
La Bible, un best-seller méconnu.	1
La Bible, fondement de notre culture et de notre civilisation.	2
La Bible ? Non pas un livre mais une bibliothèque.	3
Alors combien de livres dans cette collection ?	3
Quel genre de Livre est la Bible ?	4
Ce n'est pas un livre de science.	4
Ce n'est pas un livre d'histoire au sens moderne et scientifique du terme.	4
Ce n'est pas un livre de doctrine religieuse.....	5
Ce n'est pas un livre édifiant de sagesse ou de morale.	6
Ce n'est pas un livre pieux de prière.	6
Alors c'est quoi la Bible ?	6
La Bible c'est cette tension paradoxale.....	8
Comment lire, comprendre et interpréter cette Parole ?	8
Le livre de la Genèse – les commencements (Gn 1-3)	11
Introduction	11
Le sens des mythes.....	11
Mythes et sciences.....	12
A quelle époque le livre de la Genèse a-t' il été écrit ?	12
Premier récit de la création (Gn 1,1 à 2,3)	13
Deuxième récit de la création (Gn 2,4 à 2,25)	15
Création du premier humain.....	16
Le don de la nourriture, des arbres et de leurs fruits.	16
Le don de l'interdit pour entrer en relation.	16
Don de toute la création du vivant.....	18
Création du premier couple humain.	18
Le couple à l'épreuve de la déformation de La Parole. (Gn 3)	19
La Perte de l'innocence.	20
L'apparition de la souffrance.....	20
Le Piège se referme dans une alternative diabolique.	21
L'expulsion du Jardin d'Eden.....	22
L'humain en errance (Gn 4-11)	24
Caïn et Abel , ou l'apparition de la violence (Gn 4).....	24
Anthropologie de l'emballement de la violence humaine.....	26
Nouvelle descendance d'Adam (Gn 5)	27
Le déluge ou la tentation de Yhwh de mettre fin à sa création. (Gn 6-8)	27
Les premiers pas titubants de la nouvelle vie sur terre (Gn 9, 20-28).....	30
La tour de Babel ou la tentative d'uniformisation des populations (Gn 11)	30

Abraham - La Parole qui féconde l'humain (Gn 12-19).....	33
Récapitulatif des 5 mythes	33
L'appel à partir et les premiers cheminements d'Abraham (Gn 12)	34
Séparation d'avec Loth ; élévation du regard pour voir la promesse (Gn13).	35
Guerre et victoire d'Abraham- Rencontre avec Melchisédech (Gn 14)	36
Abram est dit « juste » par sa foi en la promesse (Gn 15)	37
Naissance d'Ismaël et promesse à Hagar d'une descendance (Gn 16)	38
Renouvellement de la promesse assortie de nouvelles entailles fécondantes (Gn 17).....	38
La promesse prend corps et fait rire (Gn 18)	40
Intercession d'Abraham pour Sodome (Gn 18 suite).....	40
Loth et Sodome (Gn 19).....	41
Les « sacrifices » d'Abraham (Gn 20-24).....	43
Nouveau mensonge d'Abraham à propos de Sarah (Gn 20).....	43
Naissance d'Isaac - Ismaël sacrifié (Gn 21).....	44
Le sacrifice d'Isaac (Gn 22)	45
Deux interprétations opposées.	45
Vers une autre lecture	46
Analyse détaillée du texte.....	46
Quelle est donc le contenu de cette épreuve ?.....	47
La montée	48
La révélation du sens de l'épreuve.	49
Reconnaissance du don de Dieu	50
Paradoxe du don.	51
L'impossibilité du don.....	51
Le don c'est la Vie.....	52
Yhwh est « vu » par le don.....	53
Le sacrifice d'Abraham	54
La fin du cycle de l'histoire d'Abraham (Gn 23-24)	54
Conclusion : Abraham ou les fondements du nouveau projet divin.....	54
Jacob : les coups tordus des humains et la fidélité de Dieu (Gn 25-36).....	56
Isaac et Rebecca face au danger de la gémellité (Gn 25).....	56
Renouvellement de la Promesse à Isaac (Gn 26)	57
Le coup tordu de Rebecca pour que Jacob supplante Esau (Gn 27)	57
Le Songe de « l'échelle de Jacob » (Gn 28).....	58
Une expérience de la transcendance.....	58
Jacob, victime des coups tordus de son oncle Laban (Gn 29, 1-30)	58
Compétition pour donner des enfants à Jacob (Gn 29,31- 30,24).....	59
Ruse de Jacob pour se dégager de l'emprise de Laban (Gn 30, 25-43).	60
Où ça tourne vinaigre entre le beau-père et le gendre (Gn 31)	60
Le retour de Jacob vers son pays avec la peur au ventre (Gn 32, 1-22).....	60
La prière de Jacob.....	61
Le combat de Jacob (Gn 32, 23-35).	61
Interprétations de ce combat	61
Identité des combattants	62
La traversée du Yabboq.	62
Le combat pour vaincre la peur.	62

Le combat spirituel.	62
Le changement de Nom.	63
La blessure à la hanche.....	63
La dimension universelle de ce combat d’Israël	63
La réconciliation avec Esaü (Gn 33)	64
La sale vengeance des fils de Jacob (Gn 34).....	64
Nouvelle apparition de Dieu à Jacob et naissance du dernier fils, Benjamin (Gn 35).....	65
Conclusion.....	65
Face à la violence, les chemins du pardon (Gn 37-50)	67
Joseph et ses frères	67
Les causes du drame familial qui s’annonce – Gn 37	68
Le drame.....	68
L’étrange épisode de Juda et Tamar – Gn 38.....	69
Le sort de Joseph en Egypte – Gn 39	70
Le songe du Pharaon et le retour en grâce de Joseph - Gn 41.....	71
Les frères de Joseph viennent chercher du grain en Egypte – Gn 42.....	71
Espions jetés en prison	72
La deuxième entrevue entre Joseph et ses frères - Gn 43,16	73
De la terreur à la stupeur	73
Stratagème et manifestation de solidarité.....	74
Le tournant	74
Joseph se fait reconnaître de ses frères - Gn 45	75
Jacob retourne à la vie – Gn 46	75
Jacob redevient Patriarche et le père d’une multitude – Gn 47	76
Dernières volontés du patriarche, Juda mis à la tête de la famille – Gn 49	76
Le dernier sursaut de peur des frères et le pardon définitif – Gn 50	76
Conclusion.....	77